11e ANNÉE No 124 NOUVELLE SÉRIE 1er JANVIER 1924

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

RÉDACTION & ADMINISTRATION
3, RUE DE GRENELLE, PARIS-VIe. TÉL. : FLEURUS 12-27
LE NUMÉRO : FRANCE : 4 FR. — ÉTRANGER : 4 FR. 50

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

DIRECTEUR : JACQUES RIVIÈRE
SECRÉTAIRE : JEAN PAULHAN

CONDITIONS D'ABONNEMENT

ÉDITION ORDINAIRE

FRANCE : UN AN : 38 FR. — SIX MOIS : 20 FR.
ÉTRANGER : UN AN : 45 FR. — SIX MOIS : 24 FR.

ÉDITION DE LUXE

UN AN : FRANCE : 75 FR. — ÉTRANGER : 90 FR.

TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-27

COMPTE CHÈQUES POSTAUX N° 169.33

ADRESSE TÉLÉGR. : ENEREFENE PARIS

Adresser toute la correspondance concernant l'administration et la rédacti
à M. Jacques RIVIÈRE

M. JACQUES RIVIÈRE REÇOIT LE VENDREDI
de 4 heures à 6 heures

Pour être exécutées en temps utile, les demandes de changement d'adres accompagnées de la dernière bande et de 1 franc, en timbres-poste ou mand doivent parvenir à la Revue avant le 15 du mois.

Les abonnés qui désirent obtenir un reçu de leurs versements sont pr d'acquitter les frais de timbres en joignant au montant de leur envoi somme de 0.50 pour la France et de 0.75 pour l'étranger.

Les ouvrages envoyés pour compte-rendu doivent être adressés imperso nellement à la Revue en double exemplaire.
Les manuscrits ne sont pas retournés.

Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils rest à leur disposition pendant un an.

LIBRAIRIE  GALLIMARD

15, BOULEVARD RASPAIL — TÉL. : FLEURUS 24-84

.. DU C. SEINE 35.806

BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Sous ce titre sont indiqués chaque mois, dans ces feuilles, les ouvrages qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement et gratuitement à quiconque en fait la demande.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

1. ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS MORTS A LA GUERRE. 4 vol. Chacun.. .. .. 25 fr.
2. M. BARRÈS. Une enquête au pays du Levant. 2 vol. .. .. 7 fr.
3. P. BILLOTEY. Un cœur ardent.. 6.75
4. A. BONNARD. En Chine.. .. 7.50
5. I. BOUNINE. Le Calice de la Vie.. 7.50
6. P. DE LA CHASSAIGNE. L'Espagnole. 6.75
7. CURNONSKI. Les Facéties de Mr Radinois 6.75
8. J. CLARETIE. Souvenirs du Dîner Bixio. Prix 6.75
9. BOSSUET. Œuvres oratoires. Tome VI. Prix .. .. 12 fr.
10. L. DAUDET. Moloch et Minerve. 10 fr.
11. G. DELAQUYS. Les Ballades du Dimanche .. .. 10 fr.
12. L. DESCAVES. L'hirondelle sous le toit 6.75
13. R. DEVIGNE. L'Atlantide, 6e partie du monde .. .. 7 fr.
14. L. FABRE. Rabevel (Prix Goncourt 1923). 3 vol. 20.25
15. H. FÈVRE. Galafieu.. .. .. .. 7 fr.
16. D. DE FOE. Journal de l'Année de la peste 6.50
17. CH. FOURNIER. Adam, Ève et le serpent 6.75
18. R. GERALDY. Le prélude.. .. 5.75
19. P. GAUGUIN. Avant et Après.. ..7.50
20. M. HARRY. Les Amants de Sion. 6.50
21. M. HÉLY. Le Secret des « Désenchantées ».. .. .. 7 fr.
22. R. HESSE. Riquet à la houppe et ses compagnons .. .. 6 fr.
23. ED. JALOUX. L'Éventail de crêpe. 7 fr.
24. F. JAMMES. Le 2e livre des Quatrains. 5 fr.
25. J. JOLINON. Le Valet de Gloire.. 6.75
26. JAINE DE BELLOU. Idéologues.. 10 fr.
27. J. KESSEL. L'Équipage.. .. .. 6.75
28. SELMA LAGERLOFF. Le monde des trolls. Prix .. .. 7 fr.
29. V. LARBAUD. Amants, heureux Amants. Prix 6.75
30. J. LONDON. Le Talon de Fer.. 7 fr.
31. A. LANG. Déplacements et villégiatures littéraires 7.50
32. R. MARAN. Le petit roi de Chimérie. Prix 6.75
33. R. MARTIN DU GARD. La Belle Saison. 2 vol. 13.50
34. H. MARX. Ryls, un amour hors la loi. 7 fr.
35. P. MARIEL. Histoire de Clowns : les Fratellini .. .. 10 fr.
36. F. MAURIAC. Genitrix.. .. .. 7.50
37. CH. MAURRAS. Les nuits d'Épreuves. Prix.. .. .. 15 fr.
38. J. MÉLIA. Laghouat ou les maisons entourées de jardins.. .. .. 7 fr.
39. P. MORAND. Poèmes.. .. .. 4.95
40. H. VAN OFFEL. Les deux ingénus. 6.75
41. E. PEROCHON. Les gardiennes.. 7 fr.
42. R. ROLLAND. Mathma Gandhi.. 6.75
43. J. ROSTAND. Les deux Angoisses : La Mort et l'Amour.. .. .. 6.75
44. J.-J. ROUSSEAU. La Reine Fantasque. Prix .. .. 7 fr.
45. A SEUHL Petite chose, livre ému. 7 fr.
46. J. SUPERVIELLE. L'homme de la pampa. Prix 6.75
47. R. DE TRAZ. Dépaysements.. .. 6.75
48. TCHEKHOV. Ma Vie.. .. .. 7 fr.
49. B. VALLOTON. Sur le roc .. .. 7 fr.
50. J.-L. VAUDOYER. Peau d'Ange.. 7 fr.
51. WALDO-FRANK. Rahab.. .. .. 6.75

PHILOSOPHIE — SCIENCE — POLITIQUE — DOCUMENTATION

52. L. BARTHOU. Le politique.. .. 5 fr.
53. L. DAUDET. La chambre nationale du 16 novembre .. .. 5 fr.
54. CAP. FONCK. L'Aviation et la sécurité française 7.50
55. Dr SIG. FREUD. Totem et Tabou. 12 fr.
56. TH. GEROLD. Schubert 7.50
57. V. GIRAUD. La Vie héroïque de Blaise Pascal.. .. .. 7.50
58. F. D'HAUTEFEUILLE. Le privilège de l'Intelligence .. ..15 fr.

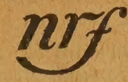
VOIR CI-APRÈS LE BULLETIN DE COMMANDE

★

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, RUE DE GRENELLE, PARIS VIe — FLEURUS 12-27

REGISTRE DU COMMERCE DE LA SEINE N° 35.806



LES AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE

EXERCICE 1924

(*Janvier 1924-Décembre 1924*)

Réellement imprimés les premiers sur papier pur fil, numérotés, comportant une justification de leur tirage (très limité), ces exemplaires se différencient des volumes ordinaires par une couverture spéciale. On sait que les premières éditions se reconnaissent habituellement par l'absence de mention d'édition ou de chiffre sur la couverture ; il nous a paru plus logique de faire figurer sur les nôtres la mention « Édition Originale ».

La publication à l'avance d'un programme de l'exercice prochain, aussi complet que possible, a été bien accueillie par tous ; nons nous efforcerons de nous y conformer aussi exactement que nous le permettront les circonstances. Si d'autre part, daus le courant de l'exercice, nous sommes amenés à envisager la publication d'ouvrages non mentionnés au présent programme, nous les annoncerons par une circulaire et par une insertion dans la Bibliographie de la France, *à dater desquelles nous noterons les souscriptions dans l'ordre où elles nous parviendront.*

Nous ne nous sommes jamais adressés aux bibliophiles comme à des spéculateurs, uniquement préoccupés de la plus-value possible d'une édition, mais nous nous plaisons à considérer les Amis de l'Édition Originale comme des collaborateurs associés au succès de nos efforts pour révéler les auteurs nouveaux et maintenir la réputation dont jouit notre firme auprès du public lettré.

Il arrive que l'édition originale de certains ouvrages, accueillis avec une faveur marquée. acquiert de ce fait une valeur très supérieure au prix de souscription ; nous en sommes heureux pour nos souscripteurs et nous y voyons la consécration matérielle du choix judicieux auquel nous nous appliquons constamment.

Les personnes qui ont souscrit à la **série A**, témoignant ainsi qu'elles enten-

daient nous accorder ou nous continuer une confiance totale, n'ont pas eu lieu de le regretter.

Quant aux **séries B et C,** elles ont été créées pour permettre à chacun de calculer son effort en raison de ses facultés ou de ses préférences. Mais il nous a été souvent impossible de donner satisfaction aux souscripteurs de ces deux catégories qui désiraient se procurer l'édition originale d'un ouvrage qu'ils avaient auparavant écarté de leur sélection. En effet, le tirage de nos éditions originales est strictement déterminé par le chiffre des souscriptions reçues à l'avance, et ce chiffre lui-même est limité. *C'est-à-dire qu'**aucune de nos éditions originales,** quelle que soit la notoriété de l'auteur ou le succès escompté du livre, **ne sera tirée à plus de 1200 exemplaires.***

Nous engageons nos souscripteurs à consulter attentivement le programme de l'exercice 1924, ainsi que les conditions de souscription. Mais nous attirons une fois de plus leur attention sur l'avantage *qu'ils trouveront à faire tous leurs achats et souscriptions par l'intermédiaire de leur libraire habituel.* Ils s'épargneront ainsi les frais et les soucis d'une correspondance.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Tout souscripteur est libre de choisir les ouvrages qui lui conviennent dans la liste ci-après. Le prix varie selon le nombre des ouvrages différents souscrits.

A. — Souscription à tous les ouvrages ..	**Prix du volume.**	**15 fr**
B. — Souscription de 12 à 29 ouvrages ..	**Prix du volume.**	**18 fr**
C. — Souscription à moins de 12 ouvrages.	**Prix du volume.**	**20 fr**

= Lorsqu'un ouvrage complet forme plusieurs volumes, chacun de ces volumes compte pour un ouvrage différent.

= ***Les ouvrages annoncés au programme de l'exercice précédent et dont les circonstances ont retardé la publication peuvent entrer en ligne de compte dans les souscriptions au présent exercice. En conséquence :***

1° Tout souscripteur de l'exercice précédent qui, par suite du nombre de volumes souscrits au nouvel exercice, passe dans une catégorie plus avantageuse, bénéficiera du tarif de cette catégorie pour les volumes souscrits à l'exercice précédent et non encore parus.

2° Tout souscripteur passé dans une catégorie moins avantageuse bénéficiera pour ces mêmes volumes du tarif de la catégorie à laquelle il appartenait à l'exercice précédent.

3° Enfin les souscripteurs de toute catégorie, qui ne renouvelleraient pas leur souscription au présent exercice recevront, au prix de leur souscription à l'exercice précédent, et au fur et à mesure de leur parution, les ouvrages auxquels ils avaient souscrit et dont la publication s'est trouvée retardée.

ORDRE DE PRIORITÉ

En raison du tirage limité de nos éditions originales, les souscriptions prendront rang dans l'ordre suivant : souscriptions A — souscriptions B — souscriptions C — et suivant la date d'envoi des bulletins.

PROGRAMME DE L'EXERCICE 1924

(*1er Janvier 1924-31 Décembre 1924*)

Nous avons fait suivre les titres des ouvrages d'initiales qui indiquent la catégorie à laquelle ils appartiennent : ***R***, Romans — ***C***, Contes et Nouvelles — ***L***, Littérature, Critique — ***P***, Poésie. *(Cette liste n'est pas limitative, un certain nombre d'ouvrages dont les titres ne sont pas arrêtés étant en préparation.) D'autre part nous signalons aux Amis de l'Édition Originale que d'autres ouvrages paraissent en édition originale dans les collections* " *UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT* ", " *LES DOCUMENTS BLEUS* " *et* " *TABLEAUX CONTEMPORAINS* "

(notices spéciales sur demande).

SOUSCRIPTION A | .. .. l'exemplaire 15 fr.

Les souscripteurs à cette série reçoivent tous les ouvrages publiés au cours d'un exercice.

SOUSCRIPTION B* | de 12 à 29 ouvrages différents .. l'exemplaire 18 fr.

R. ALLARD. L'Amour dans le Métro, *R.*
L. ARAGON. Le Libertinage, *C.*
M. ARLAND. Etienne, *R.*
J.-R. BLOCH. La Journée Kurde, *R.*
J.-R. BLOCH. Le Paradis des Conditions humaines, *C.*
R. BOYLESVE. Qui voyez-vous ? *R.*
P. BRACH. La Protégée, *R.*
S. BUTLER. Nouveaux voyages en Erewhon, *R.*
A. COHEN. Rapides internationaux, *R.*
J. CONRAD. Un roman.
H. DEBERLY. Prosper et Broudilfagne, *R.*
DRIEU LA ROCHELLE. Plainte contre inconnu, *C.*
LUC DURTAIN. La Source rouge, *R.*
F. FLEURET. La Merveilleuse Invention de Jim Click, *R.*
G. GABORY. La Panthère des Batignolles, *R.*
A. GIDE. Incidences, *L.*
P. HAMP. Le Lin, *R.*
R. HONNERT. Anna, *R.*
M. JACOB. Un roman bourgeois.
M. JACOB. Un recueil de Contes.
A. JOSSIPOVICI. Le Livre de Hag-Diat l'illuminé, *R.*
A. JOSSIPOVICI. Cohen chez les Juifs, *R.*
M. JOUHANDEAU. Les Pincengrain, *C.*
J. KESSEL. Bouddah Porte-glaive, *R.*
J. KESSEL. Les Maisons du Passant, *R.*
J. DE LACRETELLE. Un roman.
LÉAUTAUD. Le Théâtre de Maurice Boissard, *L.*
P. MAC ORLAN. Maria de la Pension Jacob, *R.*
E. MARSAN. Les Chambres du plaisir, *R.*
R. MARTIN DU GARD. Les Thibault IV, *R.*
G. MEREDITH. L'Egoïste, *R.*
P. MORAND. L'Europe galante, *C.*
P. MORAND. Un roman rhénan.
H. POURRAT. Le mauvais Garçon, *R.*
M. PROUST. Albertine disparue, *R.*
J. ROMAINS. Un roman.
A. SALMON. Créances, *P.*
A. SALMON. Rue des Blancs-Manteaux, *R.*
THIERRY SANDRE. Le Chèvrefeuille, *R.*
SCHLUMBERGER. Le Lion devenu vieux, *R.*
J. SUPERVIELLE. Entre deux Ciels, *P.*
P. VALERY. Un volume d'essais, *L.*

SOUSCRIPTION C* | moins de 12 ouvrages différents.. l'exemplaire 20 fr.

NOMBRE D'EX. DÉSIRÉ POUR CHAQ. OUVR.	RAYER DE LA LISTE LES OUVRAGES AUXQUELS ON NE VEUT PAS SOUSCRIRE	NOMBRE D'EX. DÉSIRÉ POUR CHAQ. OUVR.	RAYER DE LA LISTE LES OUVRAGES AUXQUELS ON NE VEUT PAS SOUSCRIRE
....	ALLARD. L'Amour dans le Métro, *R.*	....	A. JOSSIPOVICI. Cohen chez les Juifs, *R.*
....	L. ARAGON. Le Libertinage, *C.*	....	M. JOUHANDEAU. Les Pincengrain, *C*
....	M. ARLAND. Etienne, *R.*	....	J KESSEL, Bouddah Porte-glaive, *R.*
....	J.-R. BLOCH. La Journée Kurde *R.*	....	J. KESSEL, Les Maisons du Passant, *R*
....	J.-R. BLOCH. Le Paradis des Conditions humaines, *C.*	....	J. DE LACRETELLE. Un roman.
....	R. BOYLESVE. Qui voyez-vous ? *R.*	....	LEAUTAUD. Le Théâtre de Maurice Boissard, *L.*
....	P. BRACH. La Protégée, *R.*	....	P. MAC ORLAN. Maria de la Pension Jacob, *R.*
....	S BUTLER. Nouveaux voyages en Erewhon, *R.*	....	E. MARSAN. Les Chambres du plaisir, *R.*
....	A. COHEN. Rapides internationaux, *R*	....	R. MARTIN DU GARD. Les Thibault IV, *R.*
....	J. CONRAD Un roman.	....	G. MEREDITH L'Egoïste, *R.*
....	H. DEBERLY. Prosper et Broudilfagne, *R.*	....	P. MORAND. L'Europe galante, *C.*
....	DRIEU LA ROCHELLE Plainte contre inconnu, *C.*	....	P. MORAND Un roman rhénan.
....	LUC DURTAIN. La Source rouge, *R.*	....	H. POURRAT. Le mauvais Garçon, *R.*
....	F. FLEURET. La Merveilleuse Invention de Jim Click, *R.*	....	M. PROUST. Albertine disparue, *R.*
....	G. GABORY. La Panthère des Batignolles, *R.*	....	J. ROMAINS. Un roman.
....	A. GIDE. Incidences, *L.*	....	A. SALMON. Créances, *P.*
....	P HAMP. Le Lin, *R.*	....	A. SALMON, Rue des Blancs-Manteaux, *R.*
....	R. HONNERT. Anna, *R.*	....	THIERRY SANDRE. Le Chèvrefeuille. *R.*
....	M. JACOB. Un roman bourgeois.	....	J. SCHLUMBERGER. Le Lion devenu vieux, *R.*
....	M JACOB. Un recueil de Contes.	....	SUPERVIELLE Entre deux Ciels. *P.*
....	A. JOSSIPOVICI. Le Livre de Hag-Diat l'illuminé, *R.*	....	P. VALERY. Un volume d'essai, *L.*

* *Les souscripteurs aux séries* B *et* C *sont priés de rayer les titres des ouvrages qu'ils ne désirent pas recevoir.*

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné :

NOM ET PRÉNOMS ....

ADRESSE ....

....

....

déclare souscrire à l'édition originale (*exemplaires numérotés, sur papier pur fil Lafuma-Navarre, brochés sous couvertures spéciales*) des ouvrages *désignés par moi ci-contre, et dans les conditions suivantes :*

* . . . . . **Souscription A** (tous les ouvrages de l'exercice, à 15 fr. l'exemplaire) ;

* . . . . . **Souscription B** (de 12 à 29 ouvrages différents, à 18 fr. l'exemplaire) ;

** . . . . . exemplaires de la **Souscription C** (moins de 12 ouvrages différents, à 20 fr. l'exemplaire, désignés par moi dans le tableau correspondant).

* inscrire ici le nombre de souscriptions distinctes.
** inscrire ici le nombre d'exemplaires.

Nota. — Dans le cas où le nombre des ouvrages publiés au cours d'un exercice serait *inférieur* à 30, les souscripteurs de la *Souscription A* bénéficieront néanmoins du tarif prévu.

Dans le cas où le nombre des ouvrages publiés au cours d'un exercice serait *supérieur* à 30, les souscripteurs ont droit à autant d'exemplaires de chacun, au prix de 15 fr., qu'ils ont pris de *Souscriptions A*.

...., *le* .... *192*.........

SIGNATURE :

NOUVEAUTÉS 

JEAN COCTEAU

THOMAS L'IMPOSTEUR

HISTOIRE

UN VOLUME IN-18 .. .. **6.75**

EXTRAITS DE PRESSE

« ... L'histoire de *THOMAS L'IMPOSTEUR* est contée avec cette allure preste qui séduisait déjà dans *Le Grand Ecart* (c'est parfois le rythme et le ton de Sévigné quand Sévigné conte) avec une brièveté, une élégante répugnance à trop dire qui rappelle, plus irrésistiblement cette fois, le souvenir de Mérimée. La concision de M. JEAN COCTEAU a des procédés tout actuels d'images, de coloration, de perspectives. C'est celle d'un Mérimée qui a pu connaître Cézanne, Marie Laurencin et Picasso, écouter Stravinsky et Erik Satie... »

FRANÇOIS PRIEUR (*Le Petit Provençal,* 8 novembre 1923).

« ... Ce style rapide, sec, sans fioritures, coupé de brèves images significatives ou de maximes bien frappées, marque une orientation nouvelle du style dit moderne... Entre le style à arabesques et le style maigre, peut-être y a-t-il place pour ce qu'on pourrait appeler un style dru et charnu...
... On écoutera dans ce récit tous les échos de la Grande Guerre comme on approche un coquillage de l'oreille pour entendre le bruit de la mer. »

BENJAMIN CRÉMIEUX (*Les Nouvelles Littéraires,* 10 novembre 1923).

« ... Il ne s'agit pas de tirer beaucoup, il s'agit de tirer dans le mille et de casser des œufs. L'auteur du *Grand Ecart* vise bien, fait souvent mouche... Son *THOMAS L'IMPOSTEUR,* livre aigu et nerveux, va peut-être vers un destin enviable. »

JEAN MADELAIGUE (*Le Journal du Peuple,* 1er décembre 1923).

« ... Sous la trame du conte le plus vif, le plus adroit, le plus divertissant et le plus triste aussi,... une synthèse de ce phénomène extravagant, sublime et monstrueux que furent les années 1914 à 1918,... une sorte de parabole où la philosophie de l'histoire se découvre plus peut-être que dans un ouvrage savant. Que l'on n'aille pas imaginer une œuvre austère et qui déconcerte. Jamais JEAN COCTEAU n'a atteint à une semblable simplicité ; son style est presque cursif, encore que la langue soit généralement d'une tenue parfaite, relevée d'ironie, où vibre un sourd et douloureux accent, secret comme celui d'une peine ignorée. »

ANDRÉ CHAUMEIX (*Le Gaulois,* 1er décembre 1923).

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf **NOUVEAUTÉS** 

J. KESSEL

L'ÉQUIPAGE

ROMAN. — Un volume in-18.. .. .. **6.75**

EXTRAITS DE PRESSE

« ... Entre Jack London et Kipling ou Bourget, il est plus près de ces grands anglo-saxons, mais si près qu'il commande, malgré sa jeunesse, l'admiration et le respect. »

Pierre Bonardi (*L'Ere Nouvelle*, 23 novembre 1923).

« ... Ce qui caractérise ce roman si vrai, c'est que, derrière les passions humaines et au-dessus d'elles, quelque chose de surnaturel et de voilé est deviné, senti, comme les réglant et les arbitrant. »

Léon Daudet (*L'Action Française*, 24 novembre 1923).

« ... Un beau sujet, superbement traité... »

Paul Souday (*Le Temps*, 29 novembre 1923).

« ... Sujet simple et grand, traité dans un beau mouvement d'émotion... »

André Billy (*L'Œuvre*, 4 décembre 1923).

« Je crois bien que voici le joyau littéraire de l'année, tout au moins le roman le mieux fait, le plus émouvant... Je me risque volontiers à prédire à *L'ÉQUIPAGE* un triomphe éclatant. »

Jean de Pierrefeu (*Le Journal des Débats*, 5 décembre 1923).

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

TOME XXII

PARIS

3, RUE DE GRENELLE, 3

1924

LA MORT DE MAURICE BARRÈS

Barrès est parti. Ceux qui l'ont vu, dans le calme décoratif et pieux dont l'enveloppait la mort, ont reconnu sur son visage ces puissances de dédain et de vie intérieure où il prenait contact avec ses Mères, et qui, en l'isolant, l'entretenaient depuis des années dans la familiarité de la tombe. Il ne se passait pas de jour, a-t-il écrit autrefois, où ne lui revînt à la pensée ce mot d'un enfant mourant à son père, que lui citait Alphonse Daudet : « Père, cela m'ennuie de mourir ! » Il arrive un moment dans la vie où cela désennuie, intéresse, et il faut souhaiter, on peut espérer, qu'il avait atteint ce moment. J'entendais un jour Mme de Noailles nous dire que M. Bergson, qu'elle interrogeait sur la mort, lui avait répondu : « Je l'attends avec curiosité. » Et Mme de Noailles s'indignait un peu : « Oh ! ces philosophes ! » Dans ma *Vie de Maurice Barrès*, j'avais relevé, avec quelques petites malices, ce cri de Barrès dans sa jeunesse : « Que la mort de M. Renan sera intéressante ! » Et j'ai une lettre charmante, souriante, un peu mélancolique, mais à peine, qu'il m'écrivit alors et où une phrase commençait ainsi : « Lorsque je serai mort... » Je ne la cite pas, mais il me souvient que par son sens et par son rythme elle me préparait avec une douceur amicale aux sentiments mêmes qui m'envahissent aujourd'hui qu'en effet il est mort.

Il m'est arrivé, au cours d'une promenade, d'entrer avec Barrès et son fils Philippe dans un cimetière de Lorraine. De lui-même notre petit groupe se portait vers le monu-

ment des morts, où on se découvrait, et où il était indifférent que l'on parlât ou qu'on se tût. Barrès ignorait d'ailleurs le bavardage, et, avec lui, silence et parole formaient simplement la longue et la brève d'une présence, d'un courant de vie. C'est ainsi, entre le même plein air et le même repos mélancolique de la pensée, que nous nous tenons aujourd'hui devant la place vide de son monument. « J'ai trouvé, a-t-il écrit, une discipline dans les cimetières où nos prédécesseurs divaguaient. » Il nous conseille cette discipline au cimetière où nous l'accompagnons. Il est incorporé à cette discipline, comme il l'incorporait, du temps de l'*Homme Libre*, à notre liberté. Mais discipline et liberté ce ne sont ici que des mots fragiles, des coupes provisoires sur une réalité de vie : hier la vie personnelle, magnifique et riche, de Barrès ; aujourd'hui la vie d'outre-tombe, riche d'une autre richesse, magnifique d'un autre don, et non impersonnelle, mais qui va révéler, éveiller, former des personnes. L'homme personnel est mort ; l'homme créateur de personnes vit plus que jamais. Et si l'homme n'existe réellement que dans la création, quelle existence manque aujourd'hui à Barrès ? Chateaubriand compare Napoléon, revenu de l'île d'Elbe, et qui échappe à ses ennemis par un rayonnement de gloire, au lion du Sahara caché aux traqueurs dans la lumière même et par la lumière du désert. La personne d'un Barrès ne nous est pas dérobée aujourd'hui par l'obscurité de la mort, mais par l'intensité de la vie.

J'habitai, quatre jours, dans une histoire comme celle que nous conte *Mort de quelqu'un,* de Jules Romains. Et c'était qu'en effet quelqu'un était mort. Ces quatre jours, je fus littéralement hanté, habité, par cette absence, c'est-à-dire par cette présence, de Barrès. Je l'avais apprise un peu tard. Je venais de passer une dizaine de jours à Strasbourg, où les Amis de l'Université m'avaient réservé dans leur maison le petit appartement des hôtes, et c'est dans le vestibule de cette maison que se trouve le monument de Pierre

Bucher. J'avais pu, dans des entretiens, mesurer à Strasbourg et en Alsace ce que c'était que l'absence de cet homme, qui n'a pas été plus remplacé là-bas qu'un Jaurès chez nous. J'avais senti, vu, touché, avec une insistance intérieure qui m'étonnait, ce Bucher absent. Je ne me doutais pas que le musicien mystérieux qui bâtit en nous ses symphonies et ses opéras composait ici, comme une ouverture, et condensait en motifs alsaciens l'absence de Barrès. Le mercredi je pris à Strasbourg le train de l'après-midi, qui arrive à Paris vers dix heures, et c'est seulement en rentrant chez moi vers minuit que je cueillis le journal d'un camelot attardé sur le boulevard désert. Il y avait vingt-quatre heures que Barrès était mort. Je dormis à peine. Comme la nuit de 1914 où, vers onze heures, j'appris d'un agent de police que Jaurès avait été assassiné.

Insomnies de douleur, non, mais de pensée. C'est dans une cour monarchique que retentit le coup de tonnerre de *Madame est morte!* Mais, dans le matin de 1914, et dans ce premier jour de la patrie en danger, ce n'était pas dans nos deuils personnels, c'était plus loin, ou plus profond, que nous entendions le retentissement de ce drame civique. L'étiquette veut que les reines portent le deuil en blanc. Ainsi ces reines, les idées, ne connaissent qu'un deuil lumineux. C'était cette lumière qui m'interdisait presque l'obscurité du sommeil. Le deuil ténébreux et charnel est fait de compassion. Dans la langue populaire, *mon pauvre père, ma pauvre femme,* veut dire simplement feu mon père, ou feue ma femme. Et le poète de Paris stylise cette pauvreté pour un jour des Morts au Père-Lachaise, en le vers infini :

Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs...

Et pourtant le dernier mot qui me fût venu à la pensée eût bien été celui-ci : « Ce pauvre Barrès! » Un enfant ingénu, un des anges qui volent obscurément dans la vie

intérieure, nous avertirait, nous questionnerait à la manière du petit Philippe, des *Amitiés Françaises,* lorsqu'il joue avec le chien Simon, et que son père lui dit : « Laisse donc cette pauvre bête tranquille. — Pourquoi que tu as dit que c'était une pauvre bête ? » Pourquoi dirions-nous : Ce pauvre Barrès ? A cette heure, nos grandes sources de pitié humaine, elles allaient, dans la famille littéraire, dans une illustre famille littéraire, à une catastrophe où le tragique atteignait un fond qu'aucun Eschyle n'eût inventé, ouvrait des abîmes que nul Shakespeare n'eût sondés, et sur laquelle Barrès, quelques heures avant sa mort, prononçait, je l'ai su, dans le tramway de Neuilly, des paroles tristement profondes. *Haud ignarus mali*... Lui-même avait connu à deux reprises une pareille tragédie. C'était alors que nous pensions : Ce pauvre Barrès ! Revenant des obsèques de Charles Demange, il disait : « Ah l'affreuse chose que la littérature ! » La machine littéraire, à fabriquer le tragique, il suffit qu'elle soit trop chauffée pour que le tragique explose et tue l'ouvrier.

Mais autour des obsèques de Barrès rien d'affreux, rien qui attire sur les lèvres de ceux qui ne lui sont point liés selon la chair ce mot de *pauvre*. Montaigne, en bon Grec, quand on lui parle de la destinée d'un homme, s'inquiète d'abord de ceci : Comment est-il mort ? Barrès était comme Montaigne de ceux qui aiment à penser à la mort, à habiter par avance leur tombeau ; ces amateurs de vie ne le seraient qu'à moitié s'ils ne se sentaient amateurs de mort. Il y a la mort subite et la mort où l'on a conscience. Préférer la première, c'est vouloir ce que Flaubert appelait l'heureuse sérénité des imbéciles. « Monsieur, cela est animal ! » répondait Royer-Collard à quelqu'un qui la souhaitait. Et Royer-Collard parlait ici selon la pure logique de Pascal, pour qui l'homme est l'être qui sait qu'il meurt. Toucher consciemment la mort est intéressant, mais généralement douloureux. Si nous devions choisir entre les deux destinées, on attendrait longtemps

notre décision. Heureusement ce n'est pas nous qui choisissons. L'artiste en destinées a choisi pour Barrès la mort la plus souhaitable, une de ces moyennes élégantes, rapides et sûres, que Barrès lui-même préférait dans la vie. Il l'a frappé d'un grand coup au cœur, qui lui a laissé, le juste temps qu'il fallait, sa connaissance lucide. Cet intuitif avait trop l'habitude de sauter les idées intermédiaires pour avoir besoin que la mort insistât longuement. Il put la connaître, l'évaluer, comme il connaissait, évaluait les hommes, les choses et les événements, d'un coup d'œil sûr et décisif. Lui qui cherchait comme Gœthe, avant tout, le bénéfice intérieur, il obtint le bénéfice au moins de frais possible. Oh non ! nous ne disons pas : Ce pauvre Barrès !

Cette première nuit, je songeais à la veillée du mort, dans son hôtel du Bois de Boulogne. Avec la facilité de rêve qui appartient aux projets qu'on n'exécutera pas, avec l'indiscrétion des démarches qu'on ne fait qu'imaginer, je montais en taxi, j'allais là-bas, je demandais à veiller. Mais d'autres avaient eu la même pensée, nous étions trop, et nous gênions parmi ces robes en deuil qui se confondaient avec les ténèbres, ces figures agenouillées de piété et de douleur... Nous allions dans la bibliothèque. Nous savions alors que c'était notre seule place. Il y avait une douzaine d'écrivains dont l'aîné était Bourget et le cadet Montherlant. C'étaient tous ceux qui avaient subi son action, bénéficié de sa sagesse, senti en étincelles, en inquiétude et en plaisir le frémissement de son génie. Puis une foule arrivait. On voyait des académiciens dans le salon, des reporters dans les couloirs. Les phares d'automobiles dévalées de l'Elysée et du quai d'Orsay, nous jetaient des pinceaux de lumière. Ensemble nous songeâmes à ouvrir un livre. C'étaient les *Déracinés*. Celui qui lisait le mieux nous lut le chapitre sur la mort, la veillée, les funérailles de Victor Hugo. Pendant qu'il lisait, la bibliothèque se peuplait silencieusement. Il y avait

des êtres à un nombre pair de dimensions, deux ou quatre, sur lesquels nous mettions des noms, Péguy, Proust. Les livres vivaient, et toutes leurs feuilles tremblaient musicalement comme un arbre infini. Le maître, ici, n'était plus l'homme de soixante-deux ans, étendu ailleurs et qui, pour la première nuit de sa vie, ah ! oui de sa vie ! habitait en autrui. D'un espace fragile de lumière s'écartaient un instant quarante ans de nuages, et nous nous sentîmes chez Sturel jeune, ardent, en cette même nuit où l'Occident pour lui se confondait avec un catafalque étoilé sous l'Arc de Triomphe, l'Orient avec la tiède approche d'Astiné ; de l'Orient à l'Occident l'espace d'un jour d'or et d'une carrière de soleil. Comme Apollon du cadavre d'Hector, un génie, conscient en nous, écartait de Maurice Barrès toute décomposition, par le même acte dont il avait écarté, de cette figure restée si jeune, toute vieillesse qui ne fût pas acquisition, mûrissement et profit. Dans le *Jardin sur l'Oronte*, Guillaume amant d'Oriante « croyait tenir dans ses bras un jeune héros ». Relevant cette phrase, je l'avais appelée « un mot d'une pureté magnifique ». Et Barrès m'avait alors écrit : « Pureté magnifique, merci pour cette indication qui va si loin. Je voulais l'épingler, répondant à des attaques injustes. Mais j'y ai renoncé. Qu'y eussent-ils cherché, ces pauvres soupçonneux ? » Plus de soupçonneux, en cette veillée, et plus de pauvres ! Il ne subsiste de Barrès que cela que ne put être François Sturel, cela que le meilleur et le divin de nous-même tient dans ses bras avec la magnificence de la lumière et la pureté d'une essence : un jeune héros.

Un jeune héros, — et puis un prince, un prince immémorial. Oui, je sais aussi, c'était un grand bourgeois, grand bourgeois dans le style où l'on serait grand d'Espagne. Plein de charme, de sollicitude gentille, ironique et souple avec les gens du peuple ; et quand je l'entendais parler à une paysanne de Lorraine je reconnaissais dans sa voix les

intonations de Philippe à Bérénice. Il me montrait sur la colline de Sion une paysanne infirme d'un bras. « Depuis cent ans il y en a un, à chaque génération, dans la famille, qui est comme cela, depuis que l'un d'entre eux a abattu en 1793 la Vierge de Sion. — Vous ne l'avez pas mis dans la *Colline Inspirée*. — Vous pensez bien que non... Ces pauvres gens ! » Et moi-même, j'hésite à le dire, partagé entre les mêmes convenances envers ces pauvres gens, qui sont de braves gens, et le désir de faire aimer un homme dont j'étalais naguère avec une ironie un peu lourde, dans un chapitre sur le *Cirque*, les férocités intérieures et stylisées d'autrefois. Mais enfin une page d'un critique obscur n'est pas une page de la *Colline*, et ne sort guère plus de l'ombre privée que notre conversation d'alors. Il aimait le peuple, mais en patron, et comme un héritier qui n'en était pas, qui n'en avait jamais été. « Il n'y a plus d'écrivains victoriens en Angleterre, lui disais-je, et Bourget ainsi que vous, les trois autres académiciens du groupe des romanciers B (Bazin, Bordeaux), vous aurez été peut-être les derniers victoriens de la littérature européenne. — Cela ne me déplaît pas, mon ami, de figurer dans un dernier carré de vieille garde. Et si c'est une vieille garde, il faudrait y mettre mon cher Masson. — Adopté à l'unanimité. Le mot sera au moins dit : d'ailleurs ce grognard figure à lui tout seul le groupe M. » Et on riait. C'était donc un pur bourgeois, et il y avait longtemps que sa famille ne comptait plus de petites gens. Quant à l'aristocratie, elle le dégoûtait, le renfonçait plus fort dans sa caste. Les exceptions confirmaient : Mme de Noailles c'était seulement la poésie et le sang d'Orient; et le pauvre Montesquiou avait été trempé dans un Styx de littérature auquel n'avait échappé que son talon rouge. Un grand bourgeois, oui, et, mieux, un prince bourgeois.

Chacun était frappé, — et on l'a dit assez de Barrès mort ! — de la ressemblance de son profil avec celui du

vrai grand selon la race, le Grand Condé, et il avait la coquetterie d'en exposer le portrait dans son cabinet. Mais ce Barrès mort devant lequel, jeudi et vendredi, a défilé non tout Paris, mais le Tout-Paris, c'est un autre profil de mort qu'il m'évoque avec une insistance tragique. Au Caire celui de Ramsès II sous sa vitrine. Voilà ce même nez, le nez des fiers qui naquirent sous le signe de l'aigle, cet air hautain, impersonnel de l'être entré du devenir dans le devenu, ce royaume sombre des tons à la Ribera et à la Rembrandt, cette foule vivante et bourdonnante, pressée pour regarder ce qui ne la regarde pas, pour penser l'impensable rideau des yeux fermés. Je me sais qui apporte là le pli de mon métier, une pratique d'archéologue et d'homme des Musées, — ce froid bibliothécaire auquel se voyait transmis comme à l'ossuaire le Barrès de l'*Homme Libre*. Ce sont ses phrases qui tourbillonnent dans ma mémoire et bruissent. « M. Auguste Burdeau se leva, et livide de son cœur désordonné dont il allait bientôt mourir, il flétrit au milieu d'une immense émotion son accusateur. » Bouteiller, Sturel, ennemis d'un jour à Versailles, réconciliés éternels, les mêmes coups sourds de l'arbre de couche humain ont rompu ces cœurs, ordonnés et désordonnés comme les deux temps de systole et de diastole. Rivière a voulu, dit-il, s'agenouiller devant une phrase de Barrès (comme Maurras embrassant sur l'Acropole une colonne des Propylées), celle-ci : « C'est une abeille, petite, mais qui vole avec un terrible aiguillon. » Si belle, dit-il, qu'elle touche au mystère. Mais y a-t-il du mystère pour les gardiens des musées ? Je la reconnais, moi, cette phrase du *Jardin de l'Oronte*, qui se discerne auprès de cette tête en repos. Au Musée du Caire une princesse est exposée, avec le bouquet funéraire momifié comme elle, et sur ce bouquet une abeille qui, posée par hasard, reste là, sous nos yeux, conservée par la substance bitumineuse où elle est tombée. Quant, au matin (c'est M. Léon Daudet qui nous l'apprend), furent

relevés les douze poètes qui pendant la nuit avaient veillé sous l'Arc de Triomphe Victor Hugo, ils s'en allèrent dans un café, où Mendès bientôt fut ivre. Mais il n'y avait de place alors que pour une ivresse de poète. Une abeille, ce matin de mai, étant entrée dans la salle, Mendès s'écria que l'âme de Victor Hugo venait les voir ; il eût fait un mauvais parti à qui l'eût nié, et nul n'y songea. — Poésie, ô trésor, perle de la pensée... Oui, c'est une abeille que l'âme immortelle, une abeille que la terre dans l'espace, c'est une abeille, petite, mais qui vole avec un terrible aiguillon.

Un prince sur un lit de parade, le lit qu'on lui devait, car, de la chevelure, qui nous relie au règne végétal, jusqu'au regard, qui se rapproche le plus de l'être immatériel, les attitudes, tendues ou détendues, de ce grand artiste ne restaient point livrées au hasard. Un prince sur un lit de parade, et, dans ces visites, dans ce cortège, la mobilisation générale de la cour. Ne voyez là nulle ironie. Le victorien, exquis dans son rôle de patron des petites gens, ne l'était pas moins, et disposé à tant de précieux services, comme patron de la gent littéraire. Une cour, je veux dire un public proche sur lequel on règne, moins peut-être en roi qu'en reine de bal. On pourrait dire une chapelle, une église, pour rester plus près de la principauté spirituelle, et, du culte du Moi aux Bastions de l'Est, on a vu magnifiquement cette chapelle se transformer, se développer, se disperser en église. Le vrai successeur du Grand Roi c'est le roi Voltaire, qui a su écrire un Génie du grand siècle comme Chateaubriand un *Génie du christianisme*. Ferney fut le Versailles de la royauté nouvelle, et les grands de la plume se voulurent un Ferney, le trouvassent-ils, comme Chateaubriand, sur un rocher, à la mesure d'un tombeau. L'hôtel du Bois de Boulogne, la maison de Charmes, furent des morceaux du Ferney éternel incorporé à nos lettres, — le côté de Versailles et le côté de Marly.

Ce problème de la Cour exista pour Barrès, et il l'ima-

ginait posé pour les autres, pour Anatole France par exemple, aussi fort que pour lui. Il croyait la villa Saïd et la Béchellerie dominées par ces mêmes idées louisquatorziennes, m'expliquait sur ce thème la politique de son auguste rival. Et je me disais intérieurement : Si je lui demandais qui est son Rappoport ? Peut-être se trompait-il à moitié, et le problème sera à reprendre. Mais quelle solution incomparable il sut donner après le *Jardin de Bérénice*, comme Louis XIV après la mort du Cardinal ! Le Grenier d'Edmond de Goncourt avait pu lui montrer vers quelles limites et quelle misère tournait une cour toute littéraire. Il vit que le fond d'une cour, aujourd'hui, c'était un parti politique, s'essaya avec celui de gauche, se tenta socialiste national, reconnut l'impasse, évolua souplement à la française, sans les renversements théâtraux à la d'Annunzio, trouva son assiette et les planches de son trône dans le monde du centre droit, un monde national, bien élevé, qui lit beaucoup, ou du moins à qui vont beaucoup de livres. Le boulangisme et l'affaire Dreyfus lui furent d'incomparables Frondes, des convulsions fécondes d'où pouvait être accouché le règne miraculeux d'une pensée nationaliste. Il eut des ennemis politiques, il voulut cruellement en avoir, ne chercha que dans le monde d'Etat ses Charles Martin et ses Bouteiller. Il dédaignait de se croire des ennemis littéraires : tout ce qu'il pouvait faire contre les innombrables *Huit jours chez M. Barrès* était de ne pas s'en amuser. La querelle sur l'Oronte, l'interpellation sur Saint-Thomas, l'affectèrent, mais surtout parce qu'ils pouvaient ébranler, dans sa fidèle majorité de droite, la partie catholique. Cela d'ailleurs n'est que le corps de ce que j'appelle sa cour, ce n'en est pas l'esprit. L'esprit, comme celui de Louis XIV, et malgré des partis-pris et des erreurs, — l'essai d'une Révocation de l'Edit de Nantes au temps de l'affaire Dreyfus, un bellicisme de guerre de la ligue d'Augsbourg — tend lumineusement à se confondre avec celui de la France, la cour devient l'ordre des

familles spirituelles de la France. Dans ces jardins de Versailles et de Marly, celui de Bérénice et celui d'Oriante, le miroir des eaux nous porte en poésie le plus pur visage de notre pays.

Il eut son Versailles, et ce beau pharaon littéraire obtint, mieux qu'un Grand-Bé, sa Pyramide, celle qu'il avait contribué à bâtir en la révélant. Une intuition profonde lui faisait préférer dans toute son œuvre la *Colline Inspirée*. Non un bastion, mais un belvédère de l'Est, la Pyramide d'un Chéops discret, autochtone, spirituel. Et comme un cœur qui bat toujours, comme la mobilité d'une frise autour d'un sarcophage, ce dialogue perpétué de la chapelle et de la prairie. Il a passé sa vie à se faire un tombeau, et ce charmeur a su nous employer à la construction en nous laissant croire que nous travaillions pour nous. Mais oui, vraiment, nous avons travaillé pour nous.

Car cette royauté a bien pu prendre la forme politique, cet esprit de principauté a bien pu s'incurver selon le visage d'aigle de Condé. Son principe venait de Dieu, sa désignation de l'huile conservée dans la Sainte-Ampoule, et c'était une royauté littéraire. Barrès a loué Déroulède d'avoir renoncé, pour sa mission de patriote, aux fruits suprêmes de cette vie d'homme de lettres, qui passe de loin, dit-il, en intérêt et en bonheur, celle des rois et des empereurs. C'est qu'elle est elle-même, ou que Barrès l'a voulue, une vie de roi. Mais ce manteau royal m'inquiète, et je sais que l'homme heureux n'a pas de chemise. Némésis reste présente. Tronchin préférait ne rien dire des derniers moments de Voltaire. L'éternelle *Mort de César*, les tragédies où se sont abîmés, après les Stuarts et les Bourbons, les Habsbourg, les Romanoff, les Hohenzollern, et qui sont bien liées à leur être, qui appartiennent à leur élan vital et mortel, reconnaissons-les dans ces dynasties de l'esprit et des lettres, qui leur succèdent et les imitent. Un collégien du lycée de Clermont s'étant suicidé en pleine classe, Barrès interpella à la Chambre le

grand-maître de l'Université, alors M. Doumergue, l'accusant, et l'Université, de ne pas donner aux jeunes gens un enseignement qui les fît vivre. Huit jours après mourait Demange, tué moins par lui-même que par les démons de la littérature. Un autre drame affreux succéda. Et les derniers jours de Barrès virent, de plus loin cette fois, ce qui est plus poignant que la mort de l'éternel César, — celle des éternels enfants d'Edouard, les Louis XVII, les Alexis Romanoff, Hudson Lowe réduit en cordonnier Simon, et ces Erinnyes des palais passées, avec les fumées de la création romanesque et les vapeurs romantiques des livres, dans la redoutable maison des Lettres.

Usure obstinée, alors, sous cet aspect élégant et calme, affable, charmeur et réticent. On le comprend rompu une nuit par un coup formidable de ce cœur, qui tenait une si grande place dans ses phrases. « J'aime ce mot, dit un personnage de madame de Noailles. C'est un mot rouge et rond, où il y a du sang. » C'est un mot profond, mystérieux, riche mais monosyllabe comme l'organe précieux, et dont l'ardeur, sous une main d'artiste, irrigue et anime une longue phrase. Le nationalisme de Barrès se soucie moins de la raison de la France que de son cœur, infatigablement cherché dans la musique du paysage et dans de riches silences. La France, pour lui, essentiellement, c'était peut-être ce qui avait eu d'abord un cœur, et venu de Lorraine aussi, avec Jeanne d'Arc. Ses phrases les plus belles, et les plus prenantes, semblent dictées et rythmées par le cœur, comme la phrase oratoire l'est par le volume d'air des poumons, comme celle de l'idéologue vivant, à la Platon ou à la Sainte-Beuve, l'est par le modelé multiple et délié de la carte cérébrale. La ruine de ce cœur ne se décelait à nos yeux que par un feu d'automne, par la promesse d'un novembre plus riche. Mais un Barrès intérieur, soupçonné de lui, regardait la Mort et lui disait, à l'image du *Feri ventrem* : « Frappe ce cœur, qui t'a portée ! » Une Venise encore, ce soir, à notre retour de

Murano, s'est engloutie dans la nuit. De quel trésor indéfini de proses le prévoyant artiste ne nous a-t-il pas chargés pour la veillée funèbre qui nous attache aujourd'hui à ce lit de parade !

*
* *

Cette veillée funèbre elle fait corps pour moi, comme les heures unies dans la fusion et l'élan unique d'un jour plein, avec une après-midi de Charmes, il y a deux ans. Je le voyais pour la première fois. Il m'avait écrit, invité de la façon la plus aimable, à plusieurs occasions. Je m'étais toujours dérobé, pour une raison unique et forte. J'avais eu longtemps l'idée d'écrire sur lui un livre, et rien n'est plus délicat que de traiter ainsi longuement d'un écrivain vivant, que l'on connaît, lorsque sa vie et ses idées sont aussi mêlées que chez Barrès, et qu'il faut bien non seulement s'attaquer à cette vie, mais courir le risque de l'attaquer. Dès que vous l'avez fréquenté, dès surtout que vous vous êtes assis à sa table, la personne de chair et d'os, les devoirs sociaux, viennent offusquer en vous cette vie subjective que les grands artistes mènent chez leurs lecteurs et que la critique s'efforce de réaliser à l'état pur ; l'indépendance prend figure d'indiscrétion, et la bonne foi de mauvaise éducation. Tel croquis a l'air d'avoir été crayonné à la dérobée, sur votre manchette, pendant que votre hôte vous parlait avec confiance. Pour écrire honnêtement sur la *Vie de Maurice Barrès,* il fallait ne voir et n'interpréter de cette vie que ce qu'en livrait son œuvre. Barrès ne m'ayant pas su mauvais gré de certaines pages de critique un peu dure, m'ayant écrit, quand il lut mon livre, une lettre pour laquelle le timbre de la poste : *Charmes* semblait un jeu de mots fait exprès, je ne manquais pas, dès l'été, passé justement dans les Vosges, de l'aller trouver sur sa fine Moselle.

Il y vivait sous le signe de Mistral, intercesseur qui

était venu s'ajouter, d'un mouvement aisé et superbe, à ceux de l'*Homme Libre*. Mais ayant nommé le grand Provençal, empressons-nous de le retirer. Il y vivait sous le signe non de Barrès, mais des Barrès : ces pluriels familiaux si fréquents dans les lieux-dits, et qui fourmillent sur nos cartes d'Etat-Major. Tandis qu'aux allées de la Muette je songeais à cet autre lieu-dit : *Chez-Barrès*. A Charmes était le lieu où il durait, où il s'éprouvait dans une durée, dans l'élan composé et intense d'une ligne qui devient lignée, et où un passant courtoisement accueilli pouvait se recharger de durée. Surtout quand ce passant avait été formé par une discipline philosophique qui a intégré la durée dans l'être du monde, qui a fait de l'univers ce que Barrès se sentit être, se voulut être, une chose qui dure, composée avec des choses qui durent. Un Barrès et un Bergson s'ignorent d'ailleurs, ne se lisent pas l'un l'autre, ne se rencontrent que sur le plan spatial et utile des relations académiques, plan vraiment relatif, c'est-à-dire irréel. Il n'est ni nécessaire, ni souhaitable, ni possible que le passant, le critique, qui va ainsi de l'un à l'autre soit de l'Académie. Il lui faut une ambition plus haute. Il doit être une Académie, une Académie de personnes subjectives, au sens de Comte. Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où il est. Du plan de relations où se font des élections, un Dictionnaire, où se porte un frac de verdures, on passe, dans cette vraie Académie, à un plan d'être, où des affinités établissent des groupes composés à la façon d'un Tintoret et d'un Raphaël : où se forme un dictionnaire de racines, une algèbre des qualités, une caractéristique universelle ; où il n'y a plus que de l'humanité héroïsée et nue sous la lumière élyséenne. Bien entendu il s'agit là d'une critique et d'un critique eux-mêmes héroïsés, et à l'imitation desquels les camarades et moi formons quelque chose de grisâtre et de fragmentaire. L'auteur de ces livres divers sur de grands esprits, étonnés parfois de se rencontrer sur les mêmes épaules, pourquoi ne l'appellerais-je

pas Thibaudet chargé de reliques ? Si je ne faisais pas le mot, on le ferait peut-être, et j'en profiterais comme d'une leçon de goût. Qu'il y ait en nous, comme disait Barrès, un moqueur qui surveille nos expériences : elles en vaudront mieux.

A Charmes donc on n'était pas chez Barrès, mais chez les Barrès. Et je ne fais pas seulement allusion aux trois présences qui faisaient autour de Barrès une réelle œuvre d'art complémentaire de la sienne : une Lorraine calme, solide, attentive et bonne, consubstantielle à la maison, ayant gardé cette même jeunesse étonnante que son mari ; un grand garçon magnifique, de la génération sportive et résolue, en qui l'on cherchait le bénéficiaire des *Amitiés Françaises,* sur qui l'on réunissait sans nulle desharmonie les images du livre privilégié, et près duquel on réfléchissait sur le problème le plus délicat des dynasties littéraires comme des autres, celui où un Louis XIV aidé d'un Bossuet, et tous les Bourbons, ont échoué, et où les rois de lettres n'ont guère mieux réussi : l'éducation du Dauphin. Des pointes de finesse sur des réserves de bon sens (Barrès était probablement le dernier en France de qui l'on eût pu dire qu'il manquait de bon sens) y avaient été employées. On pensait ici à Fénelon, et M. Brémond nous dirait peut-être bien des choses sur ce fénelonisme barrésien. Toute la destinée de Barrès tient dans le vers immense : Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage ! Il fallait, songeait-on, en souriant à Philippe Barrès, ce jeune Télémaque à l'Ithaque, à la Maillane mosellane. Charmes ou Poèmes, comme Charmes-sur-Moselle indifféremment, nous pourrons donner à la petite ville le nom valérien. Le charme, ou le poème, c'était une fillette, rayonnante de jeune beauté, et qui, par hasard, venait d'être mise sous la plume de son oncle, dans une lumière à la Corrège : Barrès l'avait mêlée à ce délicieux morceau de la colombe dans la bibliothèque, publié dans la *Revue Hebdomadaire*. Et c'est avant l'accent d'un *O Mantovana !* que je lui dis : Vous

êtes la jeune fille au pigeon ! La jeune fille au pigeon, et ces visages de Charmes autour de Maurice Barrès, quel peintre d'aujourd'hui en eût fait tenir pour nous tout le sens et vibrer toute la vie sur sa toile ? Il y eût fallu un des grands Italiens, à qui on eût lu, pendant qu'il eût tenu le pinceau, des pages d'*Amori et Dolori sacrum.*

Non, les Barrès ce n'était pas seulement ce groupe d'une famille limitée, en un point du temps et de l'espace. Ils s'étendaient plus profond et plus loin. *Memoriæ et Durationi sacrum !* Si un Bergson m'apprend que je dure, un Barrès m'apprend à durer. Il a vécu d'une vérité et pour une vérité, celle-ci. Le corps peut bien, pour des raisons pratiques, limiter notre individu, filtrer, spécifier, rendre efficace notre mémoire. Dès que nous disons, comme le Satyre :

Et maintenant, ô dieux, écoutez ce mot : l'âme...

ce mot, cette chose, recule les limites de notre individu, desserre cette spécialité et cette spécification, désintéresse notre mémoire. L'écrou arbitraire, qui nous fait commencer avec notre corps, à un moment du temps, tombe ; celui que nous entrevoyons du côté sombre, et que nous appelons la mort, vacille et flotte entraîné par un courant de lumière. Tout l'effort intérieur, puissant et réussi, de Barrès, a tendu à nier ces écrous, à se défaire, comme il disait, dans un vertige délicieux, ou bien à se ressaisir, comme il faisait, dans une continuité vivante. Des deux côtés, il passait de l'un dans le plusieurs, de Maurice Barrès à ces multiples Barrès avec lesquels il vivait, entre son grand-père et son fils, et que rappelaient, comme les motifs d'une ouverture concentrent ceux d'un drame lyrique, ces Barrès aussi multiples, mais à un seul corps, qui coexistaient ou se succédaient en lui : l'égotiste et le nationaliste, le poète et l'homme politique, l'esprit critique et le romancier, l'auteur de cantilènes et le journaliste. Les Barrès, cela devient, par la conscience et aussi le métier

littéraires, une réalité idéale qui dépasse, en les enveloppant d'un seul mouvement musical, la famille, la cité, la patrie.

Ce mouvement dessine sa plus fine courbe dans cette maison de Charmes, entre la ville et la campagne, où rien ne parle au sens du pittoresque, où tout parlait hier à l'âme, et lui parlera encore mieux demain, puisque l'âme seule parle à l'âme, et que, le corps parti, l'âme occupera ici toute la place. Un bouquet de choses graciles : la fraîcheur de la rivière féminine qui ressemble à son nom, le calme princier — principauté spirituelle — du jardin à la française, le promenoir, pour les dialogues, du jardin anglais, l'incomparable saule pleureur devenu depuis le 5 décembre le plus éloquent des arbres de France, — et même ne l'était-il pas déjà ? Les propos, la figure des hôtes paraissaient avoir été modelés par le cadre. Rien n'y manquait. Me sera-t-il permis d'y joindre ce point final : un bourgogne tout ducal, qu'on eût dit butiné dans les tentes du Téméraire après la bataille de Nancy ?

Les pèlerinages français... Les lieux spirituels de la France... Barrès ne les a pas seulement poursuivis avec une volupté, une nostalgie, une tristesse obstinées. Il y a ajouté. Il en a créé un ici. La maison de Mistral à Maillane, la maison de Loti à Rochefort, la maison de Barrès à Charmes, quel dialogue on instituerait entre ces trois œuvres étonnantes, cette extrémité, sur la planète, pour un Français, du nisus qui fait secréter à l'animalcule des mers secondaires son enveloppe de calcaire ! Barrès avait raison, je crois, de considérer la *Colline inspirée* comme son œuvre la plus parfaite, celle aussi qui répondait à ses plus grandes épaisseurs de conscience lorraine et humaine. Dans des réussites, qui semblaient une série de chances, mais à base de persévérance et de bon sens, celle-ci vient en belle place : pèlerin des routes romanesques, avoir vécu dans l'ombre du pélerinage lorrain le plus vieux, le plus chargé d'histoire, de mythes et de romans, comme un chanoine

de l'intelligence, un chanoine inquiet, dans l'ombre de sa cathédrale. Sur le visage de la France, Sion-Vaudémont et Charmes-sur-Moselle vont dialoguer éternellement, comme la colline et la prairie, comme, sur un visage, la paupière et le regard.

« Je refuse la mort, écrivait-il, il y a plus de vingt ans, avant de m'être soumis aux cités-reines d'Orient. » Il savait que ce grand pélerinage lui était dû par sa destinée, viendrait à son heure. Traduirons-nous ainsi sa phrase : J'accepte la mort quand je me serai soumis aux cités-reines d'Orient ? Peut-être. En tout cas tout se passa comme si la destinée veillait, comme si le fil était coupé après un dialogue attentif, subtil et bienveillant des Parques. S'y soumettre, pour un écrivain, c'est aussi dire comment l'on s'y est soumis. Le pélerinage ne va pas sans son récit, l'un et l'autre se soutiennent et s'impliquent comme le chant et les paroles. La guerre empêcha Barrès de s'en occuper. Puis les suites de la guerre : le Rhin devenait son idée fixe. De l'arbre secret il détacha avec le *Jardin sur l'Oronte* un rameau de fleurs, d'oiseaux et de musique. Mais il tardait à développer l'arbre, comme s'il sentait que sa vie y était liée. Enfin le livre se composa, s'imprima. Il y fallait la dernière touche : ce billet, cette signature pour des amis, qui conservent encore au livre imprimé un peu de l'être du manuscrit ancien, d'une *Ethique* écrite pour Nicomaque, d'un Froissart rédigeant des histoires pour le roi Richard. Dès que cette touche suprême eut été mise, Barrès cessa. Ce mot d'amitié, qui nous parvenait sur notre exemplaire le jour même de sa mort, nous ne le verrons jamais sans admirer et sans envier le coup net qui fait tomber d'une statue maintenant achevée, — statue d'un pélerin pour un lieu de pèlerinage — la dernière, la moins palpable poudre du marbre.

Ayant fait, moi aussi, mon pèlerinage le long de cette vie passionnante et belle, ayant été à Barrès comme il allait à Sion-Vaudémont ou à Daphné, je m'assieds, au

terme de mon offrande, sur un banc de la route, dont lui plairaient peut-être la place et la perspective. Je ne sais ce que sera, demain, l'imprévisible durée littéraire. Mais, aujourd'hui, pour une heure, pour un jour, pour quelques mois peut-être, tout se passe comme si l'élan de la littérature française venait aboutir à ce livre, en porter un moment le charme composite comme sa réussite dernière, comme un de ces *Génies* à la Chateaubriand, à la Sainte-Beuve, à la Renan, où une riche expérience prend conscience de ses épaisseurs et laisse monter les nuées idéales de la sensibilité, de l'intelligence et du style. La première d'Europe elle naquit, cette littérature, sur la route des grands pèlerinages, celle de Saint-Jacques de Compostelle. Elle eut d'abord un public de pèlerins, des poètes qui épousaient et dirigeaient l'âme confuse et ardente de ces pèlerins. La *Chanson de Roland* fut la première étincelle de ce chemin de Saint-Jacques. Le voyage de Barrès aux pays du Levant étale pour nous au bord opposé la nébuleuse de dernières étoiles. Ne croyons point que ces pèlerinages vivants suivent un inflexible chemin de piété. Un monde violent et sauvage encombrait sur la route de Compostelle les hôtelleries que dénombre M. Bédier. Le troisième livre des *Essais*, c'est Montaigne rafraîchi et approfondi par le pèlerinage d'Italie, et nous savons ce qu'il en rapporte. Le terme de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* est-ce le tombeau du Christ ou l'amante qui attend romanesquement René à Grenade ? Et des pèlerinages passionnés de Barrès n'oublions pas les trois absences : celle de Jérusalem, où il refuse d'aller en 1914, celle de Rome, qui ne l'intéressa jamais, celle d'Athènes, où il resta en désarroi et se contenta de rédiger en artiste intelligent, exquis et ironique, son dernier devoir d'écolier. Laissons à cette route des pèlerinages, qui traverse notre littérature comme le chemin blanc de Saint-Jacques tend son écharpe sur la nuit étoilée et nue, son insoluble richesse, sa palpitation vivante et son indétermination. A cette route est liée

non seulement une des images qui nous restent de Barrès, mais aussi, j'imagine, l'être qui, de lui, subsiste pour lui. Ce goût méditatif de la mort, à la fois sa volupté et son poison, indiquaient peut-être que derrière la mort s'ouvrirait pour lui un champ d'expériences, une carrière ardente d'effort et de création, un chemin encore de pèlerinage. Pour lui ? pour la Lorraine ? pour la France ? pour l'humanité ? pour la vie ? A ces limites mortuaires, sous les bouffées d'intelligence que dégage la dalle levée d'un tombeau, tout s'accorde en un même élan, dont une musique commune assure l'unité. Le Sirius de Renan flotte dans cette Voie Lactée. Ainsi avons-nous vu samedi les funérailles de Barrès dans une Notre-Dame de la pensée. Après les funérailles hugoliennes de Paris, les funérailles lamartiniennes, mistraliennes, de Charmes. *Qualis artifex pereo.* Le grand artiste est mort en artiste. « La destinée d'un grand homme est une Muse », a dit Chateaubriand qui sentit mieux que personne, à ses côtés, la présence de cette Muse. La destinée de Barrès ce fut un chœur de Muses, Muses choisies à l'exclusion d'autres, Vierges sages mêlées à des Vierges folles, et qui tout de même les dominent. Mais un chœur. Il a fait de l'ordre dans sa vie. Il nous a enseigné cet ordre. On me pardonnera peut-être d'avoir, avec un peu d'excès, mis de l'ordre dans sa mort.

ALBERT THIBAUDET

SI LE GRAIN NE MEURT

FRAGMENT [1]

J'entrai, sitôt après la publication de mes *Cahiers d'André Walter* (1891) dans la période la plus confuse de ma vie, selve obscure dont je ne me dégageai qu'à mon départ avec Paul Laurens pour l'Afrique. Période de dissipation, d'inquiétude... Volontiers je sauterais à pieds joints par-dessus, si, par le rapprochement de son ombre, ne se devait éclairer ce qui suivra ; de même que je trouve quelque explication et quelque excuse à cette dissipation, dans la contention morale où m'avait maintenu l'élaboration des *Cahiers*. Si déjà je ne peux rien affirmer qui ne soulève en moi la revendication du contraire, quelle réaction l'exagération d'un tel livre ne devait-elle pas provoquer ? L'inquiétude que j'y peignais, pour l'avoir peinte il semblait que j'en fusse quitte ; mon esprit ne se laissa plus occuper pour un temps que par des fadaises, plus guider que par la plus profane, la plus absurde vanité.

Je n'avais pu savoir ce qu'Emmanuèle pensait de mon livre ; tout ce qu'elle m'avait laissé connaître, c'est qu'elle repoussait la demande qui s'ensuivit. Je protestai que je ne considérais pas son refus comme définitif, que j'acceptais d'attendre, que rien ne me ferait renoncer. Néanmoins je cessai pour un temps de lui écrire des lettres auxquelles elle ne répondait plus. Je restais tout désemparé par ce silence

1. Voir les numéros de la *Nouvelle Revue Française* des 1er Février, 1er Mars, 1er Mai, 1er Novembre, et 1er Décembre 1920.

et cette désoccupation de mon cœur ; mais l'amitié cependant emplit le temps et la place que cédait l'amour.

Je continuais de fréquenter presque quotidiennement Pierre Louis. Il habitait alors, avec son frère, à l'extrémité de la rue Vineuse, le second étage d'une maison basse, qui fait angle et domine le petit Square Franklin. De la fenêtre de son cabinet de travail, la vue s'étendait vers le Trocadéro et jusqu'au delà de la place. Mais nous ne songions guère à regarder au dehors, tout occupés de nous, de nos projets et de nos rêves. Pierre Louis, durant l'année de philosophie qu'il avait faite à Janson, s'était lié avec trois de ses camarades de classe, dont deux, Drouin et Quillot, devinrent bientôt mes intimes. (Avec Franc-Nohain, le troisième, je n'eus que d'agréables mais inconstants rapports.)

Je cherche à m'expliquer d'où vient que je n'ai nul désir de parler, dans ces Mémoires, d'amitiés qui pourtant tinrent une telle place dans ma vie. Peut-être simplement la crainte de me laisser trop entraîner. J'éprouvai par eux la vérité de cette boutade de Nietzsche : « Tout artiste n'a pas seulement à sa disposition sa propre intelligence, mais aussi celle de ses amis ». Pénétrant plus avant que je ne pouvais faire dans telle région particulière de l'esprit, mes amis faisaient office de prospecteurs. Par sympathie, si je les accompagnais quelque temps, c'était avec un instinctif souci de ne point me spécialiser moi-même ; de sorte qu'il n'est pas un de mes amis que je ne reconnusse supérieur à moi dans cette région particulière ; mais leur intelligence était sans doute plus cantonnée ; et tout en comprenant moins bien que chacun d'eux pris à part ce que celui-ci comprenait le mieux, il me semblait que je les comprenais tous à la fois, et que, du carrefour où je me tenais, mon regard plongeait à travers eux, circulairement, vers les perspectives diverses que me découvrait leur propos.

Et je ne dirais là rien que de banal — car chaque esprit se fait centre, et c'est autour de soi qu'on croit que le monde s'ordonne — si, de chacun de ces amis, je ne me

fusse flatté de devenir l'ami le meilleur. Je ne supportais point de penser qu'il pût avoir confident plus intime, et je m'offrais à tous aussi complètemeut que j'exigeais que chacun se donnât à moi. La moindre réserve m'eût paru indécente, impie ; et lorsque, quelques années plus tard, ayant hérité de ma mère, je fus appelé à aider Quillot, dont l'entreprise industrielle frisait la banqueroute, ce fut sans réticence aucune, sans examen ; en lui donnant tout ce qu'il demandait, je ne croyais rien faire que de tout naturel, et j'aurais consenti davantage encore, sans m'inquiéter même si, ce faisant, je lui rendais réellement service ; de sorte que je ne sais plus aujourd'hui si, peut-être, je n'avais pas souci surtout de mon geste, et si, plus encore que l'ami, ce n'était pas l'amitié que j'aimais. Ma profession était quasi mystique, et Pierre Louis, qui ne s'y méprenait pas, en riait. Certain après-midi, dissimulé dans une boutique de la place Saint-Sulpice, il s'amusa de m'observer une heure durant, qui faisais les cent pas sous la pluie, près de la fontaine, exact au rendez-vous qu'il m'avait donné, le farceur ! et où du reste je pressentais qu'il ne viendrait pas. Au demeurant j'admirais mes amis plus encore que moi-même ; je n'en imaginais pas de meilleurs. Cette sorte de foi que j'avais en ma prédestination poétique, me faisait accueillir tout, voir tout venir à ma rencontre et le croire providentiellement envoyé, désigné par un choix exquis, afin de m'assister, de m'obtenir, de me parfaire. J'ai gardé quelque peu de cette humeur-là et, dans les pires adversités, cherche instinctivement par quoi je pourrais m'en amuser ou m'en instruire. Même je pousse si loin l'*amor fati*, que je répugne à considérer que peut-être tel autre événement, telle autre issue, aurait pu m'être préférable. Non seulement j'aime ce qui est ; mais je le tiens pour le meilleur.

Et pourtant, méditant sur ce temps passé, je suppute aujourd'hui de quel profit eût été pour moi l'amitié d'un naturaliste : l'eussé-je, en ce temps, rencontré, mon goût pour les sciences naturelles était si vif, que je me précipi-

tais à sa suite, désertant la littérature... D'un musicien : dans le cercle autour de Mallarmé, où je fus bientôt entraîné par Louis, chacun se piquait d'aimer la musique, Pierre Louis le premier ; mais il me paraissait que Mallarmé lui-même et tous ceux qui le fréquentaient, recherchaient dans la musique encore la littérature. Wagner était leur dieu. Ils l'expliquaient, le commentaient. Louis avait une façon d'imposer à mon admiration tel cri, telle interjection, qui me faisait prendre la musique « expressive » en horreur. Je me rejetais d'autant plus passionnément vers ce que j'appelais la musique « pure », c'est-à-dire celle qui ne prétend rien signifier ; et, par protestation contre la polyphonie wagnérienne, préférais (je le préfère encore) le quatuor à l'orchestre, la sonate à la symphonie. — Mais déjà la musique m'occupait à l'excès ; j'en oignais mon style... Non, l'ami qu'il m'eût peut-être fallu, c'est quelqu'un qui m'eût appris à m'intéresser à autrui et qui m'eût sorti de moi-même : un romancier. Mais en ce temps je n'avais de regards que pour l'âme, de goût que pour la poésie. Certes je m'indignais d'entendre Pierre nommer Guez de Balzac « Balzac le Grand », par mépris pour l'auteur de la *Comédie Humaine ;* mais pourtant il était dans le vrai lorsqu'il m'invitait à mettre les questions de forme au premier rang de mes préoccupations et je lui suis reconnaissant de son conseil.

Je crois bien que, sans Pierre Louis, j'aurais continué de vivre à l'écart, en sauvage ; non que le désir m'eût manqué de fréquenter les milieux littéraires et d'y quérir des amitiés ; mais une invincible timidité me retenait, et cette crainte, qui me paralyse souvent encore, d'importuner, de gêner ceux vers qui je me sens le plus naturellement entraîné. Pierre, plus primesautier, plus hardi, certainement aussi plus habile, et de talent déjà plus formé, avait fait offrande de ses premiers poèmes à ceux de nos aînés que nous consentions d'admirer. Pressé par lui, je décidai d'aller porter mon livre à Hérédia.

— Je lui ai parlé de toi. Il t'attend, me répétait-il.

Hérédia n'avait pas encore réuni ses sonnets en volume ; la *Revue des deux Mondes* en avait publié certains ; Jules Lemaître en avait cité d'autres ; la plupart, inédits encore, et dont notre mémoire gardait jalousement le dépôt, nous paraissaient d'autant plus splendides que le vulgaire les ignorait. Mon cœur battait quand, pour la première fois, je sonnai à la porte de son appartement, rue Balzac.

A quel point Hérédia ressemblait peu à l'idée que je me faisais alors d'un poète, c'est ce qui d'abord me consterna. Aucun silence en lui, aucun mystère ; nulle nuance dans le bégayant claironnement de sa voix. C'était un petit homme, assez bien fait, quoique un peu court et replet ; mais il cambrait d'autant jarret et taille, et marchait en faisant sonner les talons. Il portait la barbe carrée, les cheveux en brosse, et un lorgnon par dessus lequel, ou, plus souvent, à côté duquel, il jetait un regard singulièrement trouble et voilé, sans malice aucune. Comme la pensée ne l'encombrait pas, il pouvait sortir tout de go ce qui lui passait par la tête, et cela donnait à sa conversation une verdeur extrêmement plaisante. Il s'intéressait à peu près exclusivement au monde extérieur et à l'art ; je veux dire qu'il restait on ne peut plus embarrassé dans le domaine de la spéculation, et qu'il ne connaissait d'autrui que les gestes. Mais il avait beaucoup de lecture, et, comme il ignorait ses manques, rien ne lui faisait besoin. C'était plutôt un artiste qu'un poète ; et plutôt encore un artisan. Je fus terriblement déçu d'abord ; puis j'en vins à me demander si ma déception ne venait pas de ce que je me faisais de l'art et de la poésie une idée fausse et si la simple perfection de métier n'était pas chose de plus de prix que je n'avais cru jusqu'alors. Il accueillait à bras ouverts, et son accueil était si chaud que l'on ne s'apercevait pas tout de suite que son cerveau était un peu moins ouvert que ses bras ; mais il aimait tant la littérature que, même ce qu'il ne comprenait pas par l'esprit, je crois encore qu'il y parvenait par la

lettre, et je ne me souviens pas de l'avoir entendu bêtifier sur rien.

Chaque samedi, Hérédia recevait ; dès quatre heures son fumoir s'emplissait de monde : diplomates, journalistes, poètes ; et j'y serais mort de gêne si Pierre Louis n'eût été là. C'était aussi le jour de réception de ces dames ; parfois un des assidus passait du fumoir dans le salon, ou vice versa ; par la porte un instant entr'ouverte, on entendait un gazouillement de voix flûtées et de rires ; mais la peur d'être aperçu par Madame de Hérédia ou par une de ses trois filles, à qui je sentais bien qu'il eût été séant, après que je leur eus été présenté, et pour répondre à l'amabilité de leur accueil, que j'allasse un peu plus souvent présenter mes hommages — cette peur me retenait à l'autre extrémité du fumoir, caché dans la fumée des cigarettes et des cigares comme dans une olympienne nuée.

Henri de Régnier, Ferdinand Hérold, Pierre Quillard, Bernard Lazare, André Fontainas, Pierre Louis, Robert de Bonnières, André de Guerne, ne manquaient pas un samedi. Je retrouvais les six premiers chez Mallarmé, le mardi soir. De tous ceux-ci, nous étions Louis et moi les plus jeunes.

Chez Mallarmé s'assemblaient plus exclusivement des poètes ; ou des peintres parfois (je songe à Gauguin et à Whistler). J'ai décrit par ailleurs cette petite pièce de la rue de Rome, à la fois salon et salle à manger ; notre époque est devenue trop bruyante pour qu'on puisse se figurer aisément aujourd'hui la calme et quasi religieuse atmosphère de ce lieu. Certainement Mallarmé préparait ses conversations, qui ne différaient souvent pas beaucoup de ses « divagations » les plus écrites ; mais il parlait avec tant d'art et d'un ton si peu doctrinal qu'il semblait qu'il vînt d'inventer à l'instant chaque proposition nouvelle, laquelle il n'affirmait point tant qu'il ne semblait vous la soumettre, interrogativement presque, l'index levé, l'air de dire : « Ne pourrait-on pas dire aussi ?... peut-être... » et faisant

presque toujours suivre sa phrase d'un : « N'est-ce pas ? » par quoi sur certains esprits il eut sans doute le plus de prise.

Souvent quelque anecdote coupait la « divagation », quelque bon mot qu'il rapportait avec préciosité, tourmenté par ce souci d'élégance et de perfection qui fit son art s'écarter si délibérément de la vie.

Certains soirs que l'on n'était pas trop nombreux autour de la petite table, Madame Mallarmé s'attardait, brodant, et près d'elle sa fille. Mais bientôt l'épaisseur de la fumée les faisait fuir ; car au milieu de la table ronde autour de laquelle nous étions assis, un énorme pot à tabac où l'on puisait, chacun roulant des cigarettes ; Mallarmé lui-même fumait sans arrêter, mais de préférence une petite pipe de terre. Et vers onze heures, Geneviève Mallarmé rentrait, apportant des grogs ; car, dans ce très simple intérieur, il n'y avait pas de domestique, et à chaque coup de sonnette le Maître lui-même allait ouvrir.

Je peindrai quelques-uns de ceux qui s'empressaient auprès de ces deux directeurs, et qui devinrent mes compagnons. Il semblait qu'en ce temps-là nous fussions soumis, plus ou moins consciemment, à quelque indistinct mot d'ordre, plutôt qu'aucun de nous écoutât sa propre pensée. Le mouvement se dessinait en réaction contre le réalisme, avec un remous contre le Parnasse également. Soutenu par Schopenhauer, à qui je ne comprenais pas que certains pussent préférer Hegel, je tenais pour « contingence » (c'est le mot dont on se servait) tout ce qui n'était pas « absolu », c'est-à-dire toute la prismatique diversité de la vie. Pour chacun de mes compagnons il en allait à peu près de même ; et l'erreur n'était pas de chercher à dégager quelque beauté et quelque vérité d'ordre général de l'inextricable fouillis que présentait alors le « réalisme » ; mais bien, par parti pris, de tourner le dos à la réalité. Je fus sauvé par gourmandise... Je reviens à mes compagnons.

Henri de Régnier était assurément le plus marquant d'eux tous. Son physique déjà le désignait. Sous des allures d'une cordialité charmante, encore qu'un peu hautaine, il cachait le sentiment constant, mais discret, de sa supériorité. De corps trop grand, maigre et quelque peu dégingandé, il faisait de sa maladresse une grâce. On était, au premier aspect, frappé par la hauteur de son front, la longueur de son menton, de son visage, l'élégance de ses belles mains qu'il en approchait constamment pour tordre de longues moustaches châtaines, tombantes, à la gauloise. Un monocle complétait le personnage. Leconte de Lisle avait mis le monocle à la mode dans le cénacle et plusieurs de ces Messieurs le portaient. Chez Hérédia, chez Mallarmé, Régnier, par déférence, restait presque muet ; c'est-à-dire qu'avec une habileté enjouée, il ne fournissait à l'entretien (je parle de celui de Mallarmé) que cette discrète réplique qui lui permît de rebondir. Mais en tête à tête sa conversation devenait exquise. Il ne se passait pas quinze jours que je ne reçusse un billet de lui : « Si vous n'avez rien de mieux à faire, venez donc demain soir. » Je ne suis pas certain qu'aujourd'hui je prendrais plaisir égal à ces soirées, mais en ce temps je ne souhaitais rien davantage. Je n'ai pas souvenir qu'aucun de nous deux parlât beaucoup ; et en ce temps je ne fumais pas encore ; mais certaine indolence, mais le charme insolite de cette voix, moins musicale sans doute que celle de Mallarmé, plus sonore et qui devenait incisive dès qu'elle n'était pas assourdie ; mais certain art de présenter sous l'aspect le plus fantasque et le plus déconcertant son opinion — et je n'ose dire : sa pensée, car on tenait en grand discrédit la pensée — ; mais je ne sais quel amusement malicieux en face des êtres et des choses... Le temps passait et quand minuit sonnait j'étais aux regrets de partir.

L'on comprend que, pour ces portraits, je réunisse en un faisceau les traits qui, parfois sur plus de dix ans, s'éparpillent. Ainsi ce n'est qu'un peu plus tard.. je me souviens

d'un soir : Régnier me paraissait soucieux ; il laissait tomber son monocle ; son regard se perdait :

— Qu'avez-vous, mon ami ? dis-je enfin.

— Eh ! me répondit-il, avec un hochement de tout le haut du corps et sur un ton grave et bouffon tout à la fois : je m'apprête à passer le cap de la trentaine.

Il me parut du coup très vieux. Comme il y a longtemps de cela ! . . . .

En ce temps, Francis Vielé-Griffin était son ami le plus intime. Souvent on associait leurs deux noms ; on confondait leur poésie ; pour le public, durant longtemps, seul le vers régulier semblait permettre des différences ; tous les vers libres se ressemblaient. Il en va de même chaque fois qu'une nouvelle technique s'impose, en musique, en peinture, en poésie. Rien de plus divergent pourtant que ces deux êtres ; leur amitié, comme celle qui m'unissait à Pierre Louis, avait pour base une maldonne. Rien de plus franc, de plus honnête, de plus primesautier que Griffin ; et je ne veux point dire que, contrairement à lui, Régnier fût retors, pervers et dissimulé ; non certes ! mais une culture savante s'était saisie de ses sentiments les plus tendres, les plus naturels, les meilleurs, pour les polir, les lustrer, les assouplir, de sorte qu'à la fin il semblait qu'il n'éprouvât rien par surprise et ne connût nulle émotion dont par avance il ne fût maître et qu'il n'eût résolu d'éprouver. Certains s'efforcent d'atteindre cet état (j'en ai connu) qu'ils considèrent comme l'état supérieur ; il m'a souvent paru qu'ils y parvenaient un peu facilement, un peu vite, et toujours à leur détriment ; autrement dit, il me paraît que cet idéal ne convient qu'à ceux qui s'efforcent en vain d'y atteindre. Griffin certes ne s'y efforçait guère. Il s'affirmait par boutades, humoureusement, et malgré le plus sincère amour pour notre pays et pour le doux parler de France, il gardait je ne sais quoi de vert et d'insoumis dans l'allure, qui sentait farouchement son Nouveau-Monde. Un léger grasseyement, qu'on eût dit bourguignon, dans sa voix (j'ai

retrouvé le même à peu près chez son charmant compatriote Stuart Merrill) donnait à ses moindres propos une saveur singulière ; si seulement il n'eût pas trop chéri le paradoxe, rien n'eût été plus cordial que sa façon de s'exprimer. Il était de tempérament extraordinairement combatif ; par générosité, grand redresseur de torts ; au fond quelque peu puritain ; il s'accommodait mal de l'extrême licence, souvent affectée, du milieu littéraire qu'il fréquentait. Il partait en guerre, contre le vers alexandrin, contre Mendès, contre les mœurs, contre l'époque, et terminait souvent un récit par cette phrase, qu'accompagnait un grand rire amusé (car il s'amusait de son indignation même) :

— Mais enfin, Gide ! où allons-nous ?

Il avait un visage tout rond, tout ouvert, un front qui semblait se prolonger jusqu'à la nuque ; mais il ramenait une grosse mèche de cheveux plats, d'une tempe à l'autre, pour abriter sa précoce calvitie ; car, malgré sa liberté d'allures, il était soucieux du décorum. Très coloré ; un regard couleur myosotis (certains, qui l'ont fort bien connu, m'affirment que son œil était jaune-gris ; mais je ne puis revoir son regard que couleur de myosotis). On le sentait très fort, sous le boudinement de ses petites jaquettes ; ses pantalons paraissaient toujours trop étroits et ses bras se terminaient trop tôt par des mains moins longues que larges. On racontait qu'un soir, après un dîner, il avait parié de sauter à pieds joints par-dessus la table, et l'avait fait sans rien casser. Ceci c'est la légende ; le vrai c'est que, si peu qu'on l'en priât, il sautait sans élan par-dessus les chaises, dans un salon, — ce qui, pour un poète, est déjà suffisamment surprenant.

Il est le premier qui m'ait écrit au sujet des *Cahiers d'André Walter*. Je ne l'oubliais point et cherchais à lui marquer ma reconnaissance. J'aurais voulu pouvoir causer mieux avec lui ; mais l'abondance de ses paradoxes me bousculait affreusement ; pour ne pouvoir épouser sa façon, je

me faisais l'effet d'un imbécile, et bientôt il n'y avait plus que lui qui parlât ; car il était de ceux qui, pour bien parler, ont besoin de n'écouter point l'autre. Il m'est arrivé de l'aller voir avec du précis à lui dire, et d'être reparti sans avoir pu placer trois mots.

Un autre petit travers d'esprit apportait dans mes relations avec lui un peu de gêne : une susceptibilité toujours en éveil, mais pas toujours bien éclairée. Comme il avait sans cesse peur qu'on ne lui manque, j'étais sans cesse en souci de ne paraître point lui manquer. Le plus souvent sa précaution aboutissait à quelque impair énorme, dont il restait penaud, jusqu'à ce que l'emportât sa cordialité, qu'il avait de la qualité la meilleure ; un gros rire amusé balayait tout, et l'on ne voyait plus devant soi que le limpide de son regard. Un exemple vaudra mieux que les commentaires (j'ai dit que j'écrasais ici les souvenirs de plus de dix ans) :

J'avais succédé à Léon Blum dans les fonctions de critique à la *Revue Blanche ;* je m'occupais des livres de prose ; à côté de moi, Gustave Kahn s'occupait de la poésie. Je rappelle en passant que, dans certains milieux, Gustave Kahn passait pour « l'inventeur du vers libre » ; c'était en ce temps une question fort débattue ; elle échauffait la bile de plus d'un, de Griffin entre autres, qui prétendait que le vers libre, au besoin, se serait bien passé de Kahn, qu'il était né tout seul, ou qu'il avait tel autre père... Parut la *Légende ailée de Wieland*, que Griffin m'envoya, comme il faisait ses autres livres. Regrettant qu'il ne m'appartînt pas d'en rendre compte, je glissai, sans songer à mal, cet alexandrin malencontreux, dans la lettre où je le remerciais :

Que ne puis-je chasser sur les terres de Kahn !

Sans doute le sang de Griffin ne fit qu'un tour ; toujours est-il que, trois jours après, je recevais cette lettre, qui me plongea dans la stupeur :

20 février 1900.

Cher André Gide,

J'étudie votre lettre depuis quarante-huit heures.

Je me résous à vous demander par retour du courrier, le sens et la portée de cette phrase étrange :

Que ne puis-je chasser sur les terres de Kahn !

En attendant votre explication, j'ai l'honneur d'être

Votre serviteur.

Nous étions l'un et l'autre de trop bonne foi et notre sympathie réciproque était trop vive, pour que le malentendu ne fût pas bientôt dissipé.

Cette impétuosité de Griffin, où perçait la générosité de son caractère, m'entraîna dans une erreur assez grave, en elle-même et par ses suites — je veux parler de la dépréciation d'un livre de Régnier : *La double Maîtresse* — où j'emboîtai le pas avec une docilité un peu niaise et que bientôt après je regrettai cordialement. Il apparaissait à Griffin que Régnier, en écrivant ce livre, faisait fausse route. Peu de temps auparavant, *le Trèfle blanc* avait révélé tel autre côté de sa nature qui, plus frais, plus arcadien, s'apparentait à Griffin bien davantage. Griffin n'était rien moins que livresque, et ce qu'il apportait de meilleur c'était peut-être, avec la clef des champs, je ne sais quelle spontanéité encore gauche, quelle fraîcheur, dont notre littérature, il faut le reconnaître, avait en ce temps grand besoin. La grâce de la *Double Maîtresse* lui paraissait tirer arrière ; dans ce livre exquis, il ne voyait que littérature et dépravation affectée ; il fit tant que me persuader que je rendrais aux lettres françaises, et à Régnier lui-même, notoire service, en le ramenant (comme s'il se pouvait !) et en dénonçant franchement l'incartade. Que l'on m'entende : je ne prétends nullement décliner, ni même diminuer, la responsabilité de l'injuste article que j'écrivis alors ; mais rarement je me donnai l'occasion de regretter plus de n'avoir point suivi mon goût naturel, d'avoir cédé à ce besoin de réac-

tion, de résistance (qui m'est naturel, lui aussi) et non tout simplement à ma pente. Il va sans dire que Régnier continua de suivre la sienne, pour le plus grand ravissement des lecteurs ; et mon article n'eut d'autre effet que de rafraîchir beaucoup nos relations, qui jusqu'à ce jour n'avaient été qu'excellentes. Au demeurant, n'eût été cet article, nous eussions bientôt rencontré d'autres raisons de brouille ; nos goûts différaient trop.

Un des plus assidus chez Mallarmé, chez Hérédia, chez Bonnières, chez Judith Gautier, chez Leconte de Lisle, assurément c'était Hérold. Je n'ai point fréquenté chez ces deux derniers, et très rarement chez Bonnières ; je n'en parle que d'après ouï-dire ; mais ce que je sais suffisamment c'est que je rencontrais Ferdinand Hérold partout. Il ne vous quittait point qu'il n'eût pris nouveau rendez-vous, et j'admire qu'il lui restât quelque temps pour écrire ou lire ; mais le fait est qu'il écrivait beaucoup et qu'il avait tout lu. Il était inépuisablement documenté sur tous les sujets où s'accrochaient nos passions d'alors : les sonnets dits « bigornes » par exemple, ou l'emploi du saxophone dans l'orchestre, sur quoi il pouvait vous entretenir des kilomètres durant ; car, à quelque heure que l'on sortît de chez Mallarmé, d'une réunion ou d'un spectacle, il vous raccompagnait toujours, et à pied. Ma mère l'aimait bien pour cela car elle craignait de me savoir seul dans les rues, passé minuit, et comptait que Hérold ne m'abandonnerait qu'à ma porte. A l'aide d'une barbe énorme il tâchait de donner un air mâle à son visage débonnaire et poupin ; c'était le meilleur des camarades, le plus fidèle des amis ; on le retrouvait chaque fois qu'on avait besoin de lui, et même plus souvent encore. On eût dit qu'il attendait autrui pour exister. Ferdinand Hérold portait la tête quelques centimètres plus en arrière et la barbe plus en avant, depuis qu'il avait fait paraître un article sur — ou plutôt : contre — le respect ; où il était démontré que la Sagesse, au contraire de ce qu'en disait Salomon, commençait seule-

ment où cessait la crainte de Dieu. Et chaque respect — envers les parents, les coutumes, les autorités et le reste — chaque respect, dis-je, comportant un aveuglement, c'est seulement en s'affranchissant de ceux-ci que l'homme pouvait espérer de progresser vers la lumière. L'antimilitarisme de Quillard, de Lazare, de Hérold et de quelques autres, allait jusqu'à l'horreur de tout uniforme. L'uniforme était assimilable, selon eux, à la livrée des domestiques, attentait à la dignité individuelle. Et je ne voudrais pas les désobliger en parlant de leur internationalisme, car peut-être, après tout, que je leur fais injure en leur supposant rétrospectivement ces opinions, mais le fait est que, les ayant, moi, je croyais certainement les partager avec eux. Et même je ne concevais pas qu'un être ayant atteint un certain degré d'intelligence et d'éducation, pût en avoir d'autres. On comprend que dans ces conditions je considérasse le service militaire comme une calamité insupportable, à laquelle il était séant de chercher à se soustraire, s'il se pouvait sans désertion.

Hérold était parfois flanqué de son beau-frère, un Belge énorme, du nom de Fontainas, qui était peut-être bien le meilleur des êtres, du cœur le plus tendre, et pas bête, je crois, autant qu'on en pouvait juger par ses silences. Il semblait avoir découvert que le plus sûr moyen de ne jamais dire de bêtises est de ne point parler du tout.

Que dirai-je du comte Robert de Bonnières ? Sa jeune femme avait un renom de beauté qui n'était pas pour rien dans l'accueil qu'il trouvait partout. Je crois aussi qu'il avait fait du journalisme. Il venait de publier un roman : *Le petit Margemont*, que je n'ai pas lu, mais où les habitués du salon de Hérédia se plaisaient à reconnaître les qualités de la tradition française. Il achevait alors un recueil de petits contes en vers de huit pieds, dont il donnait volontiers lecture. Il était assez bon, je crois (je parle de l'homme), mais de nature colérique et je faillis déchaîner un orage, le jour où, chez Hérédia, comme il venait de donner lecture du

dernier né de ses récits... C'était, il m'en souvient, l'histoire d'un gant que laisse tomber ou que jette une dédaigneuse beauté ; le galant chevalier rebuté s'empresse, et, bien qu'il y ait péril, je ne sais trop lequel, ramasse le gant (n'y a-t-il pas quelque chose de ce goût-là, dans Schiller ?) puis, tandis que la belle, enfin conquise, se penche, lui, dédaigneux à son tour

Passe aussi son chemin, ma chère.

Ainsi se terminait le récit. Silencieux d'ordinaire autant que Fontainas, je ne sais quelle audace me prit :

— Ne craignez-vous pas le « *sse aussi son* » *?* — demandai-je. Tout le monde se regarda ; et ce qui me sauva, c'est qu'on ne comprit pas d'abord. Puis que pouvait Bonnières contre le fou rire qui s'empara de chacun ? Je crois que, depuis, il a modifié ce dernier vers.

Bonnières passait pour avoir beaucoup d'esprit ; cette réputation lui donnait une grande assurance. Il avait sur n'importe quoi des opinions d'autant plus inébranlables, qu'il n'écoutait jamais que lui. Dieu ! que son ton péremptoire me tapait sur les nerfs, quand je l'entendais affirmer :

— L'œuvre de chaque auteur doit pouvoir se résumer dans une formule. Plus aisément elle s'y réduit, plus elle a chance de survivre. Tout ce qui déborde est caduc.

Que devins-je certain jour où, m'étant décidé à aller chez lui, cédant à sa cordiale insistance, il me demanda si j'avais déjà ma formule ? Il s'était emparé d'un bouton de ma veste, et son visage était presque contre le mien, selon son habitude. Epouvanté, je reculai d'abord et fis mine de ne pas comprendre ; mais lui, qui ne me lâchait point :

— Enfin, reprenait-il, vous voudriez, par avance, résumer votre œuvre future en une seule phrase, en un mot, quel serait-il ? Ce mot, le savez-vous, vous-même ?

— Parbleu ! m'écriai-je, impatienté.

— Eh bien ! quel est-il ? Allons ! Sortez-le. Tout est là.

Et le plus ridicule c'est que je la connaissais, ma formule,

et que, simplement par pudeur, j'hésitais à la livrer à ce roquentin, comme le pur secret de ma vie. Enfin n'y tenant plus, et tremblant d'une vraie fureur, j'articulai d'une voix blanche :

— Nous devons tous représenter.

Il me regarda avec stupeur, puis enfin lâcha mon bouton :

— Eh bien ! allez-y ! mon garçon, cria-t-il. « Représentez. » (Il était mon aîné de beaucoup).

Je paraîtrai vraiment trop bête si je n'explique un peu ma « formule ». En ce temps elle dominait d'autant plus impérieusement mes pensées, qu'elle était nouvelle maîtresse. La morale selon laquelle j'avais vécu jusqu'à ce jour cédait depuis peu à je ne savais trop encore quelle vision plus chatoyante de la vie. Il commençait à m'apparaître que le devoir n'était peut-être pas pour chacun le même, et que Dieu pouvait bien avoir lui-même en horreur cette uniformité contre quoi protestait la nature, mais à quoi tendait, me semblait-il, l'idéal chrétien, en prétendant mater la nature. Je n'admettais plus que morales particulières et présentant parfois des impératifs opposés. Je me persuadais que chaque être, ou tout au moins que chaque élu avait à jouer un rôle sur la terre, le sien précisément, et qui ne ressemblait à nul autre ; de sorte que tout effort pour se soumettre à une règle commune, devenait à mes yeux trahison ; oui, trahison, et que j'assimilais à ce grand péché contre l'Esprit « qui ne serait point pardonné », par quoi l'être particulier perdait sa signification précise, irremplaçable, sa « saveur » qui ne pouvait lui être rendue. J'avais écrit, en épigraphe du *journal*, que je tenais alors, cette phrase latine cueillie je ne sais où :

« Proprium opus humani generis totaliter accepti est actuare semper totam potentiam intellectus possibilis. »

Au vrai, j'étais grisé par la diversité de la vie, qui commençait à m'apparaître, et par ma propre diversité... Mais je m'étais promis, dans ce chapitre, de ne parler que du voisin. J'y reviens.

Bernard Lazare, de son vrai nom Lazare Bernard, était un juif de Nîmes, non point petit, mais d'aspect court et ineffablement déplaisant. Son visage semblait tout en joues, son torse tout en ventre, ses jambes tout en cuisses. A travers son monocle il jetait sur choses et gens un regard caustique et semblait mépriser furieusement tous ceux-là qu'il n'admirait point. Les plus généreux sentiments le gonflaient, c'est-à-dire qu'il était sans cesse indigné contre la muflerie et la crapulerie de ses contemporains ; mais il semblait qu'il eût besoin de cette muflerie et qu'il ne prît conscience de lui que par une opposition violente, car, sitôt que son indignation faiblissait, rien plus ne restait que des reflets, et il écrivait le *Miroir des légendes*.

Lazare et Griffin conjuguaient leurs humeurs combatives dans *les Entretiens politiques et littéraires*. Cette petite revue, à couverture sang de bœuf, était, ma foi, fort bien rédigée, et je me trouvai extrêmement flatté d'y voir paraître mon *Traité du Narcisse*. J'ai toujours manqué à un degré incroyable de ce sens, qui est à la base de bien des audaces : l'intuition de mon crédit dans l'esprit d'autrui ; je vise toujours au-dessous de ma cote, et non seulement je ne sais rien exiger, mais le moins que l'on m'accorde je m'en sens honoré et déguise mal ma surprise ; c'est une faiblesse dont, à l'âge de cinquante ans [1], je commence à peine à me guérir.

Bernard Lazare me faisait peur ; je sentais indistinctement en lui des possibilités déroutantes et qui n'auraient plus rien à voir avec l'art ; et sans doute ce sentiment ne m'était point particulier, et maintenait-il à certaine distance, sinon Quillard et Hérold, que des préoccupations de même ordre allaient entraîner à leur tour, du moins Régnier, Louis et moi.

— As-tu remarqué le tact de Régnier ? me disait Louis ; l'autre jour, il a failli se laisser aller à traiter Lazare tout à fait en camarade. Mais, sur le point de lui taper le genou,

1. Écrit en 1919.

il s'est retenu. As-tu vu sa main qui restait en l'air ?

Et lorsque Lazare, au moment de l'affaire Dreyfus, mit flamberge au vent et assuma le rôle important que l'on sait, nous comprîmes du coup qu'il venait de trouver sa ligne et que, dans la littérature, jusqu'alors, il avait fait antichambre — comme tant d'autres font toute leur vie.

Albert Mockel, que je n'ai pas encore nommé, dirigeait une petite mais importante revue Franco-Belge : *la Wallonie*. Comme le goût de chacun, dans une école (et nous en formions une assurément) par frottement, se tempère et s'affine, il était rare que l'un de nous commît une erreur de jugement ; ou du moins cette erreur était-elle alors, le plus souvent, celle du groupe entier. Mais, en plus de ce goût collectif, Mockel jouissait d'un sens artistique des plus fins. Il poussait même la finesse jusqu'à la ténuité. En regard de l'amenuisement de sa pensée, la vôtre vous paraissait épaisse et vulgaire [1]. Ses propos étaient d'une subtilité si rare, et pleins d'allusions si minutieuses, que l'on courait sur l'extrême pointe du pied pour le suivre. La conversation, par excès d'honnêteté, par scrupule, n'était le plus souvent qu'une mise au point vertigineuse. Au bout d'un quart d'heure on était laminé. Il écrivait entre temps sa *Chantefable un peu naïve*.

En plus de tous ceux-ci, que je retrouvais plusieurs fois par semaine chez Hérédia, chez Mallarmé, ou ailleurs, je fréquentais régulièrement un pauvre garçon, que je n'ose appeler précisément un ami, mais pour qui je m'étais pourtant épris d'une affection singulière. André Walkenaer, petit-fils de l'érudit lettré à qui nous devons une remarquable *Vie de La Fontaine*, était un être malingre et souffreteux, trop intelligent pour ne pas comprendre le prix de ce qui lui était refusé, mais à qui la nature n'avait donné qu'une voix fluette, et que juste ce qu'il en fallait pour se

1. Mallarmé parlait d'une dame si extraordinairement distinguée... « Quand je lui dis bonjour, je me fais toujours l'effet de lui dire : Merde. »

plaindre. Sorti de l'Ecole des Chartes, et devenu depuis sous-bibliothécaire à la Mazarine. Une assez proche parenté le rattachait à ma tante Démarest, qui m'avait fait le rencontrer à un dîner. Je n'avais pas encore achevé mes *Cahiers d'André Walter*, c'est-à-dire que j'avais un peu moins de vingt ans ; André Walkenaer était de quelques mois plus âgé. Je fus tout aussitôt flatté par son empressement et l'attention qu'il m'accordait ; pour ne point demeurer en reste, j'imaginai de découvrir en lui d'extraordinaires ressemblances avec le héros imaginaire d'un livre que vaguement je projetais d'écrire, sous ce titre : *L'Education sentimentale.* Il y avait bien déjà celle de Flaubert ; mais la mienne répondait mieux au titre. Naturellement, Walkenaer, fort excité, s'éprit de ce livre où je devais le portraire. Je lui demandai s'il consentirait à venir poser devant moi, comme il ferait devant un peintre. Nous prîmes jour. Et c'est ainsi que, trois ans durant, tout le temps que j'étais à Paris, André Walkenaer vint s'installer chez moi de deux à cinq, chaque mercredi ; à moins que je n'allasse chez lui ; et parfois nous prolongions jusqu'au dîner nos séances. Nous causions inlassablement, intarissablement ; le texte des livres de Proust est ce qui me rappelle le mieux le tissu de nos causeries. Nous glosions sur tout et coupions en quatre les plus ténus cheveux du monde. Temps perdu ? Je ne puis le croire : une certaine subtilité de pensée et d'écriture ne s'obtient pas sans ergotages. J'ai dit que le pauvre garçon était de santé très précaire : son fragile organisme n'échappait à l'asthme qu'en se couvrant périodiquement d'eczéma ; c'était pitié que de voir ses traits tirés, que de l'entendre haleter et geindre ; il gémissait aussi du désir d'écrire et, incapable de rien, se contorsionnait l'esprit affreusement. Je l'écoutais me raconter ses velléités, ses déboires, impuissant à le consoler sans doute, mais prêtant à son mal, par l'intérêt que je prenais à l'entendre en parler, une apparence de raison d'être.

Il me fit faire la connaissance d'un être encore plus falot

que lui-même, dont je tairai le nom. X. avait juste assez d'épaisseur pour promener dans les salons, des vêtements de coupe impeccable. Quand on sortait dans le monde avec lui, on s'étonnait de ne pas le voir accroché tout entier au vestiaire. Dans les salons, il faisait sourdre, de derrière une longue et soyeuse barbe couleur de miel, un extraordinaire fantôme de voix flûtée, qui nuançait suavement des banalités d'une fadeur insurpassable. Il commençait à vivre à l'heure du thé, courant le monde, où il jouait le rôle de gazetier, de truchement, de trait d'union et d'écouteur. Il n'eut de cesse qu'il ne m'eût introduit dans quelques-uns de ces milieux où Walkenaer fréquentait aussi. Fort heureusement je n'avais rien en moi qui me permît de briller beaucoup dans le monde ; les salons où je me fourvoyai, j'y faisais figure d'oiseau de nuit ; j'y promenais, il est vrai, des redingotes assez bien faites ; et mes cheveux longs, mes cols hauts, mon attitude penchée, attiraient l'attention, que devaient décevoir mes propos ; car j'avais l'esprit si lourd, ou du moins si peu monnayé, que j'en étais réduit à me taire chaque fois qu'il eût fallu plaisanter. Chez Madame Beulé, chez Madame Baignères (qui n'était point bête) chez la Vicomtesse de J... (Oh ! Monsieur X., s'écriait celle-ci, récitez-nous donc le *Vase cassé* de Sully Prudhomme. — Elle estropiait ainsi titres et noms ; parlait de sa grande admiration pour le peintre anglais John Burns, voulant dire, on suppose, Burne Jones) je ne fis que quelques apparitions épouvantées.

Chez la princesse Ouroussof l'intérêt était plus vif ; on s'amusait du moins. Les propos étaient sans contrainte, les plus fous, les mieux accueillis. La princesse, d'une beauté plantureuse, dans des toilettes orientales, mettait aussitôt chacun à l'aise avec son affabilité volubile et son air de s'amuser elle-même de tout. La loufoquerie de la conversation tenait parfois du fantastique et l'on doutait alors si vraiment l'hôtesse était inconsciente et dupe de certaines énormités ; mais une sorte de bonhomie cordiale, dont elle

ne se départait point, décourageait l'ironie. Au cours d'un grand dîner, on l'entendait, tout à coup, de sa voix de contralto, crier au domestique en livrée, qui passait les mets les plus délicats :

— Comment va votre fluxion, Casimir ?

Je ne sais par quel démon poussé, certain jour que je me trouvais seul avec elle, j'ouvris tout à coup son piano et me lançai dans la *Novellette* en mi de Schumann. J'étais incapable en ce temps de la jouer du train qu'il fallait. A ma grande surprise, elle critiqua fort justement le mouvement, me signala doucement quelques fautes, découvrant sa parfaite connaissance et compréhension du morceau, puis :

— Si vous trouvez mon piano bon, venez donc étudier ici. Vous me ferez plaisir et ne dérangerez personne.

La princesse me connaissait alors à peine, et cette proposition, que du reste je déclinai, me décontenança plutôt qu'elle ne me mit à l'aise ; je la rapporte en exemple de la charmante spontanéité de ses façons. Mais comme l'on répétait à demi-voix qu'on avait dû l'interner, je ne restais jamais longtemps près d'elle sans craindre de voir sa fantaisie dégénérer en vraie démence.

C'est chez elle que j'emmenai Wilde certain soir, à ce dîner que raconte Henri de Régnier quelque part, où, tout à coup, poussant un grand cri, la princesse protesta qu'elle venait de voir, autour du visage de l'Irlandais, une auréole.

C'est aussi chez elle, à un autre dîner, que je fis la connaissance de Jacques-Emile Blanche — le seul de tous ceux que j'ai nommés dans ce chapitre que je fréquente encore. Mais de celui-ci il y aurait tant à dire... Je remets à plus tard, également, les portraits de Maeterlinck, de Marcel Schwob et de Barrès. Déjà sans doute n'ai-je épaissi que trop l'atmosphère de cette selve obscure où j'égarais, au sortir de l'enfance, mes aspirations incertaines et la quête de ma ferveur.

ANDRÉ GIDE

ANABASE[1]

I

Sur trois grandes saisons m'établissant avec honneur, j'augure bien du sol où j'ai fondé ma loi.

Les armes au matin sont belles et la mer. A nos chevaux livrée la terre sans amandes

nous vaut ce ciel incorruptible. Et le soleil n'est point nommé, mais sa puissance est parmi nous

et la mer au matin comme une présomption de l'esprit.

Puissance, tu chantais sur nos routes nocturnes !... Aux ides pures du matin que savons-nous du songe, notre aînesse ?

Pour une année encore parmi vous ! Maître du grain, maître du sel, et la chose publique sur de justes balances !

Je ne hélerai point les gens d'une autre rive. Je ne tracerai point de grands

quartiers de villes sur les pentes avec le sucre

1. D'un volume sous presse aux éditions de la N. R. F. *Copyright by Librairie Gallimard.*

des coraux. Mais j'ai dessein de vivre parmi vous.

Au seuil des tentes toute gloire ! ma force parmi vous ! et l'idée pure comme un sel tient ses assises dans le jour.

*

... Or je hantais la ville de vos songes et j'arrêtais sur les marchés déserts ce pur commerce de mon âme, parmi vous

invisible et fréquente ainsi qu'un feu d'épines en plein vent.

Puissance, tu chantais sur nos routes splendides !.. « Au délice du sel sont toutes lances de l'esprit... J'aviverai du sel les bouches mortes du désir !

Qui n'a, louant la soif, bu l'eau des sables dans un casque,

je lui fais peu crédit au commerce de l'âme... » (Et le soleil n'est point nommé, mais sa puissance est parmi nous.)

Hommes, gens de poussière et de toutes façons, gens de négoce et de loisir, gens des confins et gens d'ailleurs, ô gens de peu de poids dans la mémoire de ces lieux ; gens des vallées et des plateaux et des plus hautes pentes de ce monde à l'échéance de nos rives ; flaireurs de signes, de semences, et confesseurs de souffles en Ouest ; suiveurs de pistes, de saisons, leveurs de campements dans le petit vent de l'aube ; ô chercheurs de points d'eau sur l'écorce du monde ; ô cher-

cheurs, ô trouveurs de raisons pour s'en aller ailleurs,

vous ne trafiquez pas d'un sel plus fort quand, au matin, dans un présage de royaumes et d'eaux mortes hautement suspendues sur les fumées du monde, les tambours de l'exil éveillent aux frontières

l'éternité qui baille sur les sables.

*

... En robe pure parmi vous. Pour une année encore parmi vous. « Ma gloire est sur les mers, ma force est parmi vous !

A nos destins promis ce souffle d'autres rives et, portant au delà les semences du temps, l'éclat d'un siècle sur sa pointe au fléau des balances... »

Mathématiques suspendues aux banquises du sel ! Au point sensible de mon front où le poème s'établit, j'inscris ce chant de tout un peuple, le plus ivre,

à nos chantiers tirant d'immortelles carènes !

II

A la moisson des orges l'homme sort. Je ne sais qui de fort a parlé sur mon toit. Et voici que ces Rois sont assis à ma porte. Et l'Ambassadeur mange à la table des Rois. (Qu'on les nourrisse de mon grain !) Le Vérificateur des poids et des mesures descend les fleuves emphatiques avec toute sorte de débris d'insectes

et de fétus de paille dans la barbe.

Va ! nous nous étonnons de toi, Soleil ! Tu nous as dit de tels mensonges !... Fauteur de troubles, de discordes ! nourri d'insultes et d'esclandres, ô Frondeur ! fais éclater l'amande de mon œil ! Mon cœur a pépié de joie sous les magnificences de la chaux, l'oiseau chante : « ô vieillesse !... », les fleuves sont sur leurs lits comme des cris de femmes et ce monde est plus beau

qu'une peau de bélier peinte en rouge !

Ha ! plus ample l'histoire de ces feuillages à nos murs, et l'eau plus pure qu'en des songes, grâces, grâces lui soient rendues de n'être pas un songe ! Mon âme est pleine de mensonge, comme la mer agile et forte sous la vocation de l'éloquence ! L'odeur puissante m'environne. Et le doute s'élève sur la réalité des choses. Mais si un homme tient pour agréable sa tristesse, qu'on le produise dans le jour ! et mon avis est qu'on le tue, sinon,

il y aura une sédition.

Mieux dit : nous t'avisons, Rhéteur ! de nos profits incalculables. Les mers fautives aux détroits n'ont point connu de juge plus sévère ! Et l'homme enthousiasmé d'un vin, portant son cœur farouche et bourdonnant comme un gâteau de mouches noires, se prend à dire de ces choses : « ... Roses, pourpre délice : la terre vaste à mon désir, et qui en posera les limites ce soir ?.. la violence au cœur du sage, et qui en

posera les limites ce soir ?.. » Et un tel, fils d'un tel, homme pauvre,
vient au pouvoir des signes et des songes.

« Tracez les routes où s'en aillent les gens de toute race, montrant cette couleur jaune du talon : les princes, les ministres, les capitaines aux voix amygdaliennes ; ceux qui ont fait de grandes choses, et ceux qui voient en songe ceci ou cela... Le prêtre a déposé ses lois contre le goût des femmes pour les bêtes. Le grammairien choisit le lieu de ses disputes en plein air. Le tailleur pend à un vieil arbre un habit neuf d'un très beau velours. Et l'homme atteint de gonorrhée lave son linge dans l'eau pure. On fait brûler la selle du malingre et l'odeur en parvient au rameur sur son banc,
elle lui est délectable. »

A la moisson des orges l'homme sort. L'odeur puissante m'environne, et l'eau plus pure qu'en Jabal fait ce bruit d'un autre âge... Au plus long jour de l'année chauve, louant la terre sous l'herbage, je ne sais qui de fort a marché sur mes pas. Et des morts sous le sable et l'urine et le sel de la terre, voici qu'il en est fait comme de la balle dont le grain fut donné aux oiseaux. Et mon âme, mon âme veille à grand bruit aux portes de la mort — Mais dis au Prince qu'il se taise : à bout de lance parmi nous
ce crâne de cheval !

III

Tout-puissants dans nos grands gouvernements militaires, avec nos filles parfumées qui se vêtaient d'un souffle, ces tissus,

nous établîmes en haut lieu nos pièges au bonheur.

Abondance et bien-être, bonheur! Aussi longtemps nos verres où la glace pouvait chanter comme Memnon......

Et fourvoyant à l'angle des terrasses une mêlée d'éclairs, de grands plats d'or aux mains des filles de service fauchaient l'ennui des sables aux limites du monde.

Puis ce fut une année de souffles en Ouest et, sur nos toits lestés de pierres noires, tout un propos de toiles vives adonnées au délice du large. Les cavaliers au fil des caps, assaillis d'aigles lumineuses et nourrissant à bout de lances les catastrophes pures du beau temps, publiaient sur les mers une ardente chronique :

Certes! une histoire pour les hommes, un chant de force pour les hommes, comme un frémissement du large dans un arbre de fer!.. lois données sur d'autres rives, et les alliances par les femmes au sein des peuples dissolus ; de grands pays vendus à la criée sous l'inflation solaire, les hauts plateaux pacifiés et les provinces mises à prix dans l'odeur solennelle des roses...

Ceux-là qui en naissant n'ont point flairé de telle braise, qu'ont-ils à faire parmi nous ? et se

peut-il qu'ils aient commerce de vivants ? « C'est votre affaire et non la mienne de régner sur l'absence... » Pour nous qui étions là, nous produisîmes aux frontières des accidents extraordinaires, et nous portant dans nos actions à la limite de nos forces, notre joie parmi vous fut une très grande joie :

« Je connais cette race établie sur les pentes : cavaliers démontés dans les cultures vivrières. Allez et dites à ceux-là : un immense péril à courir avec nous ! des actions sans nombre et sans mesure, des volontés puissantes et dissipatrices et le pouvoir de l'homme consommé comme la grappe dans la vigne... Allez et dites bien : nos habitudes de violence, nos chevaux sobres et rapides sur les semences de révoltes et nos casques flairés par la fureur du jour.... Aux pays épuisés où les coutumes sont à reprendre, tant de familles à composer comme des encagées d'oiseaux siffleurs, vous nous verrez dans nos façons d'agir, assembleurs de nations sous de vastes hangars, lecteurs de bulles à voix haute, et vingt peuples sous nos lois parlant toutes les langues...

« Et déjà vous savez l'histoire de leur goût : les capitaines pauvres dans les voies immortelles, les notables en foule venus pour nous saluer, toute la population virile de l'année avec ses dieux sur des bâtons, et les princes déchus dans les sables du Nord, leurs filles tributaires nous prodiguant les assurances de leur foi, et le Maître qui dit : j'ai foi dans ma fortune...

« Ou bien vous leur contez les choses de la

paix : aux pays infestés de bien-être une odeur de forum et de femmes nubiles, les monnaies jaunes, timbre pur, maniées sous les palmes, et les peuples en marche sur de fortes épices — dotations militaires, grands trafics d'influence à la barbe des fleuves, l'hommage d'un puissant voisin assis à l'ombre de ses filles et les messages échangés sur des lamelles d'or, les traités d'amitié et de délimitation, les conventions de peuple à peuple pour des barrages de rivières, et les tributs levés dans les pays enthousiasmés ! (constructions de citernes, de granges, de bâtiments pour la cavalerie — les carrelages d'un bleu vif et les chemins de brique rose — les déploiements d'étoffes à loisir, les confitures de roses à miel et le poulain qui nous est né dans les bagages de l'armée — les déploiements d'étoffes à loisir et, dans les glaces de nos songes, la mer qui rouille les épées, et la descente, un soir, dans les provinces maritimes, vers nos pays de grand loisir et vers nos filles

« parfumées, qui nous apaiseront d'un souffle, ces tissus...) »

— Ainsi parfois nos seuils pressés d'un singulier destin et, sur les pas précipités du jour, de ce côté du monde, le plus vaste, où le pouvoir s'exile chaque soir, tout un veuvage de lauriers !

Mais au soir, une odeur de violettes et d'argile, aux mains des filles de nos femmes, nous visitait dans nos projets d'établissement et de fortune

et les vents calmes hébergeaient au fond des golfes désertiques.

IV

Lois sur la vente des juments. Lois errantes. Et nous-mêmes. (Couleur d'hommes.)

Nos compagnons ces hautes trombes en voyage, clepsydres en marche sur la terre,

et les averses solennelles, d'une substance merveilleuse, tissées de poudres et d'insectes, qui poursuivaient nos peuples dans les sables comme l'impôt de capitation.

(A la mesure de nos cœurs fut tant d'absence consommée !)

*

Non que l'étape fût stérile : au pas des bêtes sans alliances, (nos chevaux purs aux yeux d'aînés), beaucoup de choses entreprises sur les ténèbres de l'esprit ; beaucoup de choses à loisir sur les frontières de l'esprit — grandes histoires séleucides au sifflement des frondes et la terre livrée aux explications...

Autre chose : ces ombres — les prévarications du ciel contre la terre...

Cavaliers au travers de telles familles humaines, où les haines parfois chantaient comme des mésanges, lèverons-nous le fouet sur les mots hongres du bonheur ? — Homme, pèse ton poids calculé en froment. Un pays-ci n'est point le mien. Que m'a donné le monde que ce mouvement d'herbes ?...

*

Jusqu'au lieu dit de l'Arbre Sec :
et l'éclair famélique m'assigne ces provinces en Ouest.
Mais au delà sont les plus grands loisirs, et dans un grand
pays d'herbages sans mémoire, l'année sans liens et sans anniversaires, assaisonnée d'aurores et de feux. (Sacrifice au matin d'un cœur de mouton noir.)

*

Chemins du monde, l'un vous suit. Autorité sur tous les signes de la terre.
O Voyageur dans le vent jaune, goût de l'âme !... et la graine, dis-tu, du cocculus indien possède, qu'on la broie ! des vertus enivrantes.

*

Un grand principe de violence commandait à nos mœurs.

V

Depuis un si long temps que nous allions en Ouest, que savions-nous des choses
périssables ?... et soudain à nos pieds les premières fumées...

— Jeunes femmes ! et la nature d'un pays s'en trouve toute parfumée :

*

« ... Je t'annonce les temps d'une grande chaleur et les veuves criardes sur la dissipation des morts.

Ceux qui vieillissent dans l'usage et le soin du silence, assis sur les hauteurs, considèrent les sables

et la célébrité du jour sur les rades foraines ;

mais le plaisir au flanc des femmes se compose, et dans nos corps de femmes il y a comme un ferment de raisin noir, et de répit avec nous-mêmes il n'en est point.

« ... Je t'annonce les temps d'une grande faveur et la félicité des feuilles dans nos songes.

Ceux qui savent les sources sont avec nous dans cet exil ; ceux qui savent les sources nous diront-ils au soir

sous quelles mains pressant la vigne de nos flancs

nos corps s'emplissent d'une salive ? (Et la femme s'est couchée avec l'homme dans l'herbe ; elle se lève, met ordre aux lignes de son corps, et le criquet s'envole sur son aile bleue.)

« ... Je t'annonce les temps d'une grande chaleur, et pareillement la nuit, sous l'aboiement des chiens, trait son plaisir au flanc des femmes.

Mais l'Etranger vit sous sa tente, honoré de laitages, de fruits. On lui apporte de l'eau fraîche

pour y laver sa bouche, son visage et son sexe.

On lui mène à la nuit de grandes femmes brehaignes (ha ! plus nocturnes dans le jour !) Et peut-être aussi de moi tirera-t-il son plaisir. (Je ne sais quelles sont ses façons d'être avec les femmes.)

« ... Je t'annonce les temps d'une grande faveur et la félicité des sources dans nos songes.

Ouvre ma bouche dans la lumière, ainsi qu'un lieu de miel entre les roches, et si l'on trouve faute en moi, que je sois congédiée ! sinon,

que j'aille sous la tente, que j'aille nue, près de la cruche, sous la tente,

et compagnon de l'angle du tombeau, tu me verras longtemps muette sous l'arbre-fille de mes veines... Un lit d'instances sous la tente, l'étoile verte dans la cruche, et que je sois sous ta puissance ! nulle servante sous la tente que la cruche d'eau fraîche ! (Je sais sortir avant le jour sans éveiller l'étoile verte, le criquet sur le seuil et l'aboiement des chiens de toute la terre.)

Je t'annonce les temps d'une grande faveur et la félicité du soir sur nos paupières périssables......

mais pour l'instant encore c'est le jour ! »

*

— et debout sur la tranche éclatante du jour, au seuil d'un grand pays plus chaste que la mort,

les filles urinaient en écartant la toile peinte de leur robe.

VI

Fais choix d'un grand chapeau dont on séduit le bord. L'œil recule d'un siècle aux provinces de l'âme. Par la porte de craie vive on voit les choses de la plaine : choses vivantes, ô choses excellentes !

des sacrifices de poulains sur des tombes d'enfants, des purifications de veuves dans les roses et des rassemblements d'oiseaux verts dans les cours en l'honneur des vieillards ;

beaucoup de choses sur la terre à entendre et à voir, choses vivantes parmi nous !

des célébrations de fêtes en plein air pour des anniversaires de grands arbres et des cérémonies publiques en l'honneur d'une mare ; des dédicaces de pierres noires, parfaitement rondes, des inventions de sources en lieux morts, des consécrations d'étoffes, à bout de perches, aux approches des cols, et des acclamations violentes, sous les murs, pour des mutilations d'adultes au soleil, pour des publications de linges d'épousailles !

bien d'autres choses encore à hauteur de nos tempes : les pansements de bêtes aux faubourgs, les mouvements de foules au devant des tondeurs, des puisatiers et des hongreurs ; les spéculations au souffle des moissons et la ventilation d'herbages, à bout de fourches, sur les toits ; les constructions d'enceintes de terre cuite et rose, de

sècheries de viandes en terrasses, de galeries pour les prêtres, de capitaineries ; les cours immenses du vétérinaire ; les corvées d'entretien de routes muletières, de chemins en lacets dans les gorges ; les fondations d'hospices en lieux vagues ; les écritures à l'arrivée des caravanes et les licenciements d'escortes aux quartiers de changeurs ; les popularités naissantes sous l'auvent, devant les cuves à fritures ; les protestations de titres de créance ; les destructions de bêtes albinos, de vers blancs sous la terre, les feux de ronces et d'épines aux lieux souillés de mort, la fabrication d'un beau pain d'orge et de sésame ; ou bien d'épeautre ; et la fumée des hommes en tous lieux...

ha ! toute sorte d'hommes dans leurs voies et façons : mangeurs d'insectes, de fruits d'eau ; porteurs d'emplâtres, de richesses ; l'agriculteur et l'adalingue, l'acupuncteur et le saunier ; le péager, le forgeron ; marchands de sucre, de cannelle, de coupes à boire en métal blanc et de lampes de corne ; celui qui taille un vêtement de cuir, des sandales dans le bois et des boutons en forme d'olives ; celui qui donne à la terre ses façons ; et l'homme de nul métier : homme au faucon, homme à la flûte, homme aux abeilles ; celui qui tire son plaisir du timbre de sa voix, celui qui trouve son emploi dans la contemplation d'une pierre verte ; qui fait brûler pour son plaisir un feu d'écorces sur son toit ; qui se fait sur la terre un lit de feuilles odorantes, qui s'y couche et repose ; qui pense à des dessins de céra-

miques vertes pour des bassins d'eaux vives ; et celui qui a fait des voyages et songe à repartir ; qui a vécu dans un pays de grandes pluies ; qui joue aux dés, aux osselets, au jeu des gobelets ; ou qui a déployé sur le sol ses tables à calcul ; celui qui a des vues sur l'emploi d'une calebasse ; celui qui traîne un aigle mort comme un faix de branchages sur ses pas (et la plume est donnée, non vendue, pour l'empennage des arcs), celui qui récolte le pollen dans un vaisseau de bois (et mon plaisir, dit-il, est dans cette couleur jaune) ; celui qui mange des beignets, des vers de palmes, des framboises ; celui qui aime le goût de l'estragon ; celui qui rêve d'un poivron ; ou bien encore celui qui mâche d'une gomme fossile, qui porte une conque à son oreille, et celui qui épie le parfum de génie aux cassures fraîches de la pierre ; celui qui pense au corps de femme, homme libidineux ; celui qui voit son âme au reflet d'une lame ; l'homme versé dans les sciences, dans l'onomastique ; l'homme en faveur dans les conseils, celui qui nomme les fontaines, qui fait un don de sièges sous les arbres, de laines teintes pour les sages ; et fait sceller aux carrefours de très grands bols de bronze pour la soif ; bien mieux, celui qui ne fait rien, tel homme et tel dans ses façons, et tant d'autres encore ! les ramasseurs de cailles dans les plis de terrains, ceux qui récoltent dans les broussailles les œufs tiquetés de vert, ceux qui descendent de cheval pour ramasser des choses, des agates, une pierre bleu pâle que l'on taille à l'entrée des faubourgs (en manière

d'étuis, de tabatières et d'agrafes, ou de boules à rouler aux mains des paralytiques) ; ceux qui peignent en sifflant des coffrets en plein air, l'homme au bâton d'ivoire, l'homme à la chaise de rotin, l'ermite orné de mains de fille et le guerrier licencié qui a planté sa lance sur son seuil pour attacher un singe..... ha ! toute sorte d'hommes dans leurs voies et façons, et soudain ! apparu dans ses vêtements du soir et tranchant à la ronde toutes questions de préséance, le Conteur qui prend place au pied du térébinthe...

O généalogiste sur la place ! combien d'histoires de familles et de filiations ? — et que le mort saisisse le vif, comme il est dit aux tables du légiste, si je n'ai vu toute chose dans son ombre et le mérite de son âge : les entrepôts de livres et d'annales, les magasins de l'astronome et la beauté d'un lieu de sépultures, de très vieux temples sous les palmes, habités d'une mule et de trois poules blanches — et par delà le cirque de mon œil, beaucoup d'actions secrètes en chemin : les campements levés sur des nouvelles qui m'échappent, les effronteries de peuples aux collines et le passage de rivières sur des outres ; les cavaliers porteurs de lettres d'alliance, l'embuscade dans les vignes, les entreprises de pillards au fond des gorges et les manœuvres à travers champs pour le rapt d'une femme, les marchandages et les complots, l'accouplement de bêtes en forêt sous les yeux des enfants, et des convalescences de prophètes au fond des bouve-

ries, les conversations muettes de deux hommes sous un arbre.....

mais par dessus les actions des hommes sur la terre, beaucoup de signes en voyage, beaucoup de graines en voyage, et sous l'azyme du beau temps, dans un grand souffle de la terre, toute la plume des moissons!....

jusqu'à l'heure du soir où l'étoile femelle, chose pure et gagée dans les hauteurs du ciel.......

Terre arable du songe! Qui parle de bâtir? — J'ai vu la terre distribuée en de vastes espaces et ma pensée n'est point distraite du navigateur.

St.-J. PERSE

AMOUR SANS FORCES [1] *

1er Septembre.

J'ai vaincu selon la loi. Tous les adolescents m'envient. Et si l'on me parle d'un amant heureux, je suis son frère. Pourtant, mon succès n'a pas marqué cet immense progrès que j'attendais. Peut-être Anne possède-t-elle seulement une certaine profondeur d'intimité, qu'on ne saurait, en aucun cas, dépasser ? Peut-être se dévoilera-t-elle peu à peu ? Une énigme plane sur nos entretiens, laisse encore hésiter nos sentiments. Ils dépendent d'un acte anonyme, privé de commentaires, et qu'il est même difficile de retrouver dans le souvenir. Ils suivraient les corps, si ceux-ci nous avaient donné une certitude. Ce silence traditionnel, qui succède à la volupté, est-ce un regret amer, semblable à celui de l'homme — et encore, regret d'avoir cédé, ou d'avoir goûté si rapidement sa défaite ? Est-ce un recueillement sensuel ? Une discrétion de l'esprit, qui évite de troubler le plaisir, et, par son absence, l'innocente ? Un voile jeté sur une joie inavouable, sur une humiliation délicieuse, dont l'aveu me donnerait trop de force ? Prudence, politique, — ou bien simple retour à l'instinct ? En cette proie immobile, je dois peut être imaginer une âpre ennemie, dont l'expression vivante se retire de la femme vaincue. Peut-être, elle pleure sa belle résistance. Et moi, satisfait, j'ai le loisir de douter....

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er décembre 1923.

Est-elle vraiment présente en son corps ? Des courbes heureuses annonçaient à mes yeux un être épris de plaisir, — je connais une indifférente. Elle montre une image infidèle d'elle-même, et suggère des plaisirs qu'elle refuse. Ses paroles, ses gestes sont comme des allusions perpétuelles à un acte qui lui paraît ensuite étranger. Son charme l'égare... Tandis que je la perce de flèches, elle porte sur son visage, comme un masque, cette torpeur qui suit l'amour. Ses yeux clos lui ont retiré leur langage. Elle gît, lourde et mystérieuse, entourée d'une beauté qu'elle ignore, et qui la dépasse...

Je surprends parfois, succédant à son indifférence, une expression de discret triomphe. Je crois alors pouvoir construire sa pensée. Elle sourit de m'avoir désarmé, d'avoir anéanti dans mon plaisir sa cause, de ne plus retrouver auprès d'elle qu'un égal.... Et ses lèvres narquoises semblent dire : « Voilà. J'ai supprimé entre nous tous les obstacles ; je t'ai laissé agir à ta guise. Eh bien, regarde : me voici libre encore ! » Puis s'habillant, elle se dresse, s'étire, invente quelques mouvements libres et volontaires, comme pour effacer ma trace. Le jeu de ses muscles lui est une caresse suffisante. Je crois voir unies, indépendantes, affranchies de moi, Anne et la volupté....

Vaine possession ! C'est une victoire d'un instant, qu'une femme évite de prolonger par des paroles : elle prend ensuite sur cet événement les vues qu'elle choisit. Elle a cédé, mais comme une armée se replie sur une ligne infranchissable et y entraîne l'adversaire. J'ai envahi sa demeure, mais elle a construit un asile plus secret, où elle se défend encore de moi, et je ne sais ce que son esprit fait de nos souvenirs....

Quand je pense à tout cela, un sentiment d'impuissance m'accable. Il me semble que j'ai entrepris une tâche qui excède mes forces. Comme tous les hommes, je suis trop simple, incapable d'asservir un être disposé sur plusieurs plans, qui, tandis qu'on croit le dominer, voue au passé

sa mémoire amoureuse et garde cette puissance d'accueil qui l'ouvre à l'avenir.... Je suis pareil à ce garçon de dix ans à qui on livre une petite fille, et qui ne sait pas comment la pénétrer....

3 Septembre.

Cette inquiétude, que grandit mon analyse, est seulement comme une ombre légère, une limite posée à mon bonheur, qui n'ose élargir ses ondes. Il nous reste tant de prétextes à nous réjouir : à peine avons nous le loisir de découvrir que nous manque l'essentiel. — Une liberté si complète ; le droit au regard, au coq à l'âne, à l'indiscrétion, aux interviews ; le plaisir de savoir enfin de quels cercles divers, de quelles étranges couleurs se composent vraiment ses yeux, que je croyais mordorés ; l'allégement de mille chaînes rompues ; la fierté de devenir, selon sa vérité, un être spontané, fantasque et hardi — voilà de quoi s'émerveiller ! Je ne suis plus ce fantoche créé par la vie mondaine, qui place ses disponibilités, répond avec les idées des autres, comble comme il peut tous les intervalles. Nous organisons des silences à deux, des discussions pour le plaisir, des explorations du passé. Je connais enfin une vie dans toute son ampleur, et je tente d'expliquer cette étrange créature du présent. Moi-même, j'appelle mes souvenirs, que sa présence évoque : n'est-elle pas comme son cœur d'enfant tendre et frivole, inquiète parfois, comme mon cœur d'adolescent ? Nous vivons des heures jeunes et simples, notre langage lui-même retournant aux jours anciens, avec ses propos sans suite, et son vocabulaire élargi. Nous possédons à nouveau le goût et la science des jeux. On dirait parfois que nous craignons déjà la vieillesse et que nous cherchons à retenir dans l'amour un passé qui s'enfuit...

6 Septembre.

Je me glisse peu à peu dans les replis de son cœur. Déjà elle est envers moi tendre et prudente, car l'amour rend

tout fragile autour de lui. Je l'interroge : elle s'effraie que je lui impose le choix entre notre accord et sa sincérité ; elle hasarde une opinion timide, que la suivante, au besoin, pourra détruire ; je l'approuve : elle la défend à fond. Cette soumission craintive m'entoure d'une flatterie infiniment subtile et qui me grise lentement...

Pourtant, Andrée doit ignorer qu'un dieu habite sous son toit. Je cherche à protéger ce mystère, mais en vain. Exclues de mon langage, des confidences s'échappent de tout mon être. Je suis envahi d'une indiscrétion joyeuse. Je cherche à plaire. Je propose mes impressions et mes pensées ; un livre, un paysage, je les ramasse en une phrase et je les donne ; je suis tout occupé à faire des bouquets. Tant de joie déborde malgré moi ; et d'ailleurs il me semble que c'est mon devoir d'en restituer un peu : je suis sorti de la règle, j'ai une injustice à effacer... Peut-être faut-il rapporter toutes les générosités à un bonheur secret ?

Andrée avec ses antennes, avec sa prodigieuse faculté de deviner ce qu'on lui dérobe et qui peut lui déplaire, déjà soupçonne notre alliance. Elle se voit entourée d'un univers magique dont elle ne connait pas l'accès. Nous nous sommes affranchis de son hospitalité, nous l'avons exilée de sa demeure, elle assiste, impuissante, à ce scandale. Et mon ardeur amicale, si évidemment prélevée sur un excès de lyrisme, lui rappelle encore ce qui la blesse. — Alors, découragé, sentant mes ruses vaines, avouant presque, j'éprouve que sa rancune m'est douce. Comment expliquer cela ? Sans doute mon bonheur se répand, s'empare de tout mon être, se confond avec moi-même. J'entends autour de lui un applaudissement de tendances satisfaites. Je suis plus fier de mon choix que d'aucune œuvre. Je n'admettrais pas qu'il fût une notion commune, qu'on le discutât en public. Mais je souhaite qu'il m'accompagne, qu'il complète ma figure, qu'il se glisse avec moi au plus secret d'autrui, — gloire qui ne serait qu'une confidence multiple.

8 Septembre.

Nous sommes allés au delà de bien des controverses. Notre univers familier a ses lois nécessaires, dont la discussion serait vaine. Nous avons résolu tous les problèmes en action, d'une certaine façon ; les hypothèses ne sont plus que jeux de l'esprit. L'amour, nous semble-t-il, est une manière de vivre, un parti-pris, un élément incommensurable à tout autre. Qu'on se confie à lui, et tout devient simple, et les problèmes disparaissent. La casuistique est affaire de chastes.... Nous poursuivons des conversations familières, molles rêveries, explications de gestes. Nous parlons sur un plan intime et secret, avec des mots faciles. Aucun de nos entretiens ne pourrait être rapporté devant un étranger, sans le faire rêver ou sourire ; ils vivent des thèmes que la société bannit ; ils recueillent, ils auréolent tout ce que, dans nos heures, un public mépriserait ; ils ressemblent à notre solitude et à notre négligence. Orgueilleuse anarchie de l'amour, mépris du nombre, dédain du pacte social, que les lois de la foule devraient frapper d'amende ! Nous n'adorons plus d'autres dieux que nous-mêmes, nous avons laissé tomber toutes les formules, nous mêlons librement nos paroles, tantôt comme des esprits pratiques et tantôt comme des poètes....

S'il me vient une idée, je réfléchis aussitôt qu'elle choquerait dans cette atmosphère de simplicité et d'abandon, comme un habit dans une guinguette, comme la vérité dans une réunion d'hommes politiques. Je la réserve pour Andrée. Avec elle, pas d'abdication possible : sa critique aiguë m'adresserait de muets reproches, que j'entendrais en moi-même. Le souci de ma réputation m'oblige ; je tiens à maintenir sur elle une victoire dont je ne profite pas. Même, au plus profond de mon esprit, j'éprouve confusément qu'Anne, dans l'instant où elle m'accordait le bonheur, a porté son prestige au passé. Andrée reste mêlée

à ces chances multiples que ma vie n'aura pas le temps d'épuiser, mais dont je ne veux rejeter aucune. Nous sommes, après tout, de ces êtres humains qui toujours et contre toute espérance attendront l'impossible les uns des autres... Déjà peut-être elle m'aime ? Je crois parfois discerner en elle, dans une fierté, dans une rancune, ce qu'Anne exprime en un sourire.... N'ai-je pas eu tort de railler ses travers, de jouer trop librement avec son être, d'engager l'avenir par mon ironie ? Nous devrions toujours garder quelque prudence dans nos jugements, à l'intention de ces inconnus qui viendront habiter notre esprit et nous imposer leurs sentiments nouveaux... — Pourtant, soucieux de rester fidèle à moi-même, et de n'aimer pas sans raisons, je m'exerce à la déprécier méthodiquement. Evoquer tel geste, qui lui est familier, où mon élan s'arrêterait ; telle parole, dont elle ne comprendrait pas la délicatesse ; tel instant précieux, qu'elle ne saurait pas agrandir de silence... Ces travaux empêchent ma tendresse ; mais je lui voue du moins une sympathie intellectuelle, échappée de l'amour. Elle connaît, elle rappelle, elle brasse des noms prestigieux : livres, artistes, déesses, dont les noms prononcés sont l'écho de mes plus belles joies. Elle est moins proche de mon cœur, mais plus proche de mon œuvre. Je me plais à poursuivre avec elle de longues discussions où, parfois, j'introduis Anne comme un exemple. Si elle survient, nous abaissons le dialogue à son niveau, comme pour un enfant. Je me souviens amèrement de scènes symétriques, où Andrée jouait l'intruse... — Peut-être, Anne, rien ne nous est commun, hors notre amour ?

10 *Septembre.*

Nous entendons parfois les pluies d'été surgissant des nuits, ou conduisant à la terre les nuages d'une journée morne. Elles arrivent, précédées d'un immense murmure. Elles ont traîné, de pays en pays, leur voile mélancolique, qui porte l'odeur de la saison prochaine. Le val, le roc, le bois

ont répondu à leur appel, selon leur caractère, avec des échos qui les expriment. L'averse a claqué sur les feuilles des arbres, mouillé mollement les herbes, tambouriné comme des doigts sur les vitres et les toitures ; dans une colère subite, elle a flagellé la terre et criblé le fleuve de petits trous, avec une apparence de méchanceté, puis pleuré, comme regrettant son propre désastre ; et maintenant, pour ceux qui l'écoutent sous la lampe, dans la maison hermétique, elle n'est plus qu'une chanson très douce.... Son voile nous isole du monde, son murmure nous raconte notre solitude. La nature souveraine, qui nous mêlait à l'ardeur de l'été, nous abandonne maintenant à nos passions, les enserre d'une prison, les avive d'une grisaille, les sépare de la diversion du paysage, les exalte en son intimité...

Anne, plus attentive, s'inquiète. Elle m'a surpris avec Andrée, dans le feu de la conversation, animé, ardent, comme je ne le suis plus avec elle. Une amoureuse, naturellement prévenue, confond, sur un visage humain, des expressions voisines. Je goûte l'esprit rapide d'Andrée : Anne prend une admiration pour une préférence. Elle mêle ses craintes et le réel, tant sont rapides les traductions de l'inquiétude. Elle glisse des arrière-pensées dans ses questions ; cherche, selon son humeur, à justifier ses craintes ou ses espoirs ; loue Andrée, afin de m'éprouver, et souhaite secrètement que je l'immole ; me demande le récit de mes journées — et voudrait que je l'emplisse de mon amour. Au moindre signal, elle reniera ses doutes. Elle ne désire pas la vérité, mais le plus petit prétexte au mensonge. Ses questions tracent des chemins pour mes réponses ; ses discours sont tendus vers le seul mot de tendresse qui les rendra sans objet. Une amoureuse : si facile à duper, si heureuse de l'être....

11 Septembre.

Cette inquiétude, je ne dois pas la dissiper entièrement. C'est un moyen d'aviver ses sentiments ; c'est la seule chance d'inconnu qui reste à notre amour. Peut-être la jalousie la rassemble et la livre, et je vais enfin la connaître ?... — D'ailleurs, je ne suis plus libre de limiter ma conquête, je l'étends suivant une vitesse acquise, semblable à un homme qui a dit la moitié de la vérité, à un chef qui vient de lancer une attaque et que ses hommes entraînent.

Je lui découvre, avec une candeur feinte, les liens subtils qui me relient à son ennemie. Elle s'attriste de ma franchise : d'apprendre que je soutiens auprès d'Andrée des opinions qui m'indiffèrent ; que des controverses semblables avec un homme me paraîtraient vaines ; qu'une femme ardente et volontaire, même sans beauté, même sans amour, garde quelque pouvoir sur les sens de l'homme ; qu'une précieuse, qu'une vieille, qu'une petite fille sont encore des femmes ; qu'on pourrait, par un léger effort de l'imagination, choisir des maîtresses dans le passé ou dans l'avenir, accepter celles qu'on rejette, si le monde était moins vaste ; que l'esprit du sexe, se jouant en dehors de la volonté, explore, sans jamais se lasser, les terres inconnues. Je lui raconte ces crimes de mon imagination, comme s'ils étaient entièrement extérieurs à moi, œuvres d'un démiurge, qui me laissent innocent. Je l'invite à reconnaître une puissance tragique, dont je suis, comme elle, victime. Je m'analyse fièvreusement, stimulé par sa présence, avide de sa douleur, attisant sa passion naissante, et lui donnant ainsi, au delà de ma perfidie, le gage suprême de mon amour.

13 Septembre.

L'idée se développe, s'accroît des images et des chances que je lui offre, envahit un esprit tout composé d'angoisse.

Une jalouse, pareille aux autres, remplace Anne absente. Elle se voit à son tour étrangère, exilée. Elle se demande si elle connaît Andrée, voudrait savoir si sa voix change, si ses paroles s'alanguissent quand elle me parle, me presse de la décrire, veut imaginer cette inconnue. Elle ne sait quelles concessions je lui fais, quelles réserves je garde, quelle part de mon être elle laisse dans l'ombre, et ce qu'une autre peut révéler. Elle se porte hors d'elle-même, cherchant à me voir de points de vue nouveaux, pour me connaître entier. De tout son élan désordonné, elle se précipite à la rencontre d'une parole meurtrière, que son cœur cependant voudrait toujours ignorer. Lente suggestion, qui m'incite à user de mon pouvoir ; abandon d'un être qui ne croit plus au bonheur, et se prête d'avance au plus cruel ; aveugle inquisition, qui me suggère des projets coupables et leur assure le succès ! Elle ne possède même plus cette intuition qui obligeait ma sincérité à la rejoindre. Elle renonce à ses armes, aux garanties traditionnelles : l'accord des faits et des gestes, du présent et du passé. Elle veut seulement échapper à son incertitude : le faux, comme le vrai, nourrira cette âme inquiète ; le seul ton de l'affirmation emportera sa foi. — Des scrupules me retiennent encore, mais j'entends une voix secrète me dire : « Qu'importe la vérité, parmi cette exaltation sentimentale ? C'est une notion d'un autre monde. Entre vous, les faits, à peine énoncés, se transformeraient dans une atmosphère d'illusion. Le mensonge est comme la forme de vos rapports. Prends hardiment celui qui te sert ; mais choisis avec soin, selon ton plaisir et ta passion, ce visage prochain, qui dépend de tes paroles... »

Alors, dans son attente anxieuse, je laisse tomber l'aveu d'une faute imaginaire... J'ai été, avant de la connaître, l'amant d'Andrée. Des souvenirs vifs et heureux sont entre nous, et la résurrection possible du passé... Je parle d'une voix demi-ironique. Mes paroles, dans d'autres circonstances, seraient une dérision de son inquiétude, une confession de

fantaisie, une démonstration par l'absurde de mon innocence. Je veux, moi-même, les entendre ainsi, laissant seulement, au fond de mon esprit, une chance au crime. Mais elles rencontrent une vraisemblance préparée, mille présomptions absurdes qui se cristallisent autour d'elles. Anne m'écoute avec des yeux agrandis, qui m'effraient. Je veux revenir sur mon aveu ; j'ajoute que c'est elle que j'aime. Mais maintenant, elle m'entend à peine. Elle garde, elle fixe, elle retourne en son esprit la phrase cruelle ; elle néglige ce ton d'ironie où réside la vérité (qui, pense-t-elle, voudrait la tromper) ; il lui semble qu'elle l'avait depuis toujours pressentie.

J'attends, surpris de mon audace, des plaintes, des reproches, le déchaînement d'une rancune suspendue, je ne sais quel revirement farouche. Je la vois seulement réfléchir, esclave d'un amour inquiet mais obstiné, qui jamais ne cessera d'espérer. Les épreuves lui sont un enseignement, un éperon, un appel à l'esprit. Et son cœur se repose dans la connaissance du pire...

Elle m'interroge enfin, d'une voix soumise, accusant seulement le destin, absolvant mon erreur. Elle voudrait savoir quels procédés, quelles ruses m'ont égaré ; comment j'ai pu me détourner de ma voie véritable. Rencontrant cette rivale qui l'obsédait, elle ne songe pas à la combattre, mais plutôt à lui arracher ses secrets.

Alors, profitant de l'occasion nouvelle, je décris, d'une voix basse et rapide, à traits vifs, une convertie, une complaisante : son plaisir dépend du mien, qu'elle cherche ; ses gestes devinent mon attente ; les paroles qu'elle préparait, qu'elle composait, reviennent en son langage, mais cette fois, elles lui échappent ; son amour dépasse ses vœux : il dure, il est fidèle à lui-même, il s'exalte pourtant, il est comme un thème qui revient avec des modulations plus ardentes. — Mais cette amoureuse, ce n'est pas Andrée, c'est Anne, telle que je l'ai désirée, telle que je la rêve encore ; c'est celle que je prétends créer. Je ne la quitte

pas, je la provoque, je lui donne une émule née d'elle-même. Cette rivalité d'un être et d'une image, n'est-ce pas l'essence de l'amour ? — Il me semble que j'ai cessé de mentir.

16 Septembre.

Anne vivait sans doute de ces jours incertains où l'être cherche une direction nouvelle, tend ses voiles, et se prête sans réserve à l'attente qui l'entoure. Elle suivait passivement le courant du bonheur ; mais je lui demande davantage. Elle vient d'apprendre que l'amour est une faveur cernée de dangers et qu'un amant est plus mortel encore qu'un homme ; cette menace réclame toutes ses ressources. Elle veut m'envahir sans trêve, car tous les instants qu'elle ne prend pas, elle pense maintenant que je les donne à une autre... Quelle active passion, succédant à cette indolence reléguée ! A peine arrivée, elle me demande mes yeux, et les garde pour m'interdire toute évasion. De son visage plus rien ne se perd ; il est sans cesse employé par l'esprit ; il donne un corps à tous ses sentiments : c'est une tendresse à la tête penchée, aux yeux livrés et mi-clos, c'est un enthousiasme au regard perdu, qui se retire au fond d'elle-même, afin d'y prendre plus d'élan... Dans une tentative désespérée, elle se concentre, s'exalte, s'élève au-dessus d'elle-même, et son esprit invente en sa chair des émois inconnus. Elle cherche les joies des sens comme une revanche contre les déceptions du cœur et comme une folle saisie d'un être instable. Elle résout, par une ivresse de quelques secondes, le problème qu'elle espérait voir se dissoudre en toute une existence heureuse. Elle se représente aussi, sans doute, avec une sombre envie, les plaisirs de sa rivale : dans sa volonté de l'égaler, de ne pas recevoir de moi moins qu'une autre, elle appelle, elle hâte la sensation, et, de désir, l'atteint... Elle revient alors de la volupté avec un désespoir de tout l'être, comme d'une vie supérieure. Mes artifices l'ont menée en ce dur climat où son amertume

spirituelle a quelque affinité avec la saveur triste du plaisir. Elle a renoncé au tranquille bonheur, elle peut enfin goûter ce jeu sublime, cette lutte contre le temps, cette tentative de construire une seconde éternelle, cette expérience d'une fusion de la vie et de la mort...

Elle avait coutume de dire qu'elle ne comprenait pas la jalousie. Elle fut pourtant, dès qu'elle me connut, jalouse de l'univers : il me préoccupait vainement, elle seule était importante. Pour savoir si je l'aimais, quelle ressource, quelle preuve, sinon de m'enlever aux autres ? Maintenant, pour être heureuse, il lui faut connaître l'abandon le plus complet, dépasser ses rivales, s'ajouter, pour l'offrir, tout ce qu'elles possédaient. Elle espérait triompher à meilleur compte. Mais je l'ai soumise à l'épreuve, et je lui ai révélé le visage véritable de son amour...

17 Septembre.

C'est elle, maintenant, qui recherche et propose le plaisir. Un peu absente, elle poursuit, à travers tous nos entretiens, les arrière-pensées d'une amoureuse, répond à peine, échappe à la conversation, m'indique qu'elle est insatisfaite. Elle m'oblige enfin à rejoindre ses secrets désirs.

Elle se déshabille avec audace, allant vers la nudité comme vers la gloire. Dans ce mouvement de révélation progressive, son corps, qui frissonne un peu, m'apparaît vierge, inconnu malgré l'habitude, mendiant et provocant à la fois. Je me demande quelles peuvent être les sensations intimes de cette étrangère ; si ses seins sont un poids, une chaleur, un espace neutre ; si le bonheur d'être belle est un confort physique ? — Elle ne me ressemble guère. Dans l'ardeur un peu sauvage qui me conduit, il y a comme un reproche de n'être pas moi...

La voici maintenant entourée de ses cheveux comme d'une pudeur nouvelle, subitement inventée. Cette masse, que le visage divise, alourdit sa forme : elle est comme char-

gée de beauté. Moins humaine aussi : sombre et sylvestre. Elle s'approche, elle me touche, et m'entoure, et s'éloigne. Dans son désir mêlé d'échapper et de plaire, elle invente toujours des attitudes nouvelles. C'est un enfant blotti ; c'est une déesse étendue, au visage mystérieux, et vaguement triomphant ; c'est une fugitive immobile, dont le visage se cache d'un bras et dont l'absence cherche encore un prestige ; c'est, comme je la saisis, une morte, voluptueuse encore... Elle repose dans l'orgueil d'être seulement elle-même, en cette nudité première que les hommes ont faite rare et précieuse. Un instant, l'admiration arrête mon désir, et je la contemple de mon dernier regard lucide. — Elle tient les genoux serrés, elle détourne un regard désespéré, ses mains défendent encore son corps blanc. Pourquoi se dérober ainsi ? Elle ne sait pas. La nature a choisi ses attitudes...

De la volupté, je goûte d'abord qu'elle dispense de parler. C'est fini de jouer mon rôle. Une autre comédie s'ouvre, réglée d'avance par la nature, où mon esprit sera enfin spectateur. Après la tension pour plaire, voici le repos sensuel et la joie d'une victoire silencieuse...

Avec la sensation commence une vision lucide et aiguë, je ne sais quel sentiment de puissance. Les moindres détails m'apparaissent. Ce corps est tellement plus vaste et plus varié que je ne l'aurais cru. Il m'apparaît d'abord dans son aspect de société, de colonie, — réunion arbitraire d'un tronc, de membres, de surfaces douces et de muscles vigoureux aux usages divers ; puis, tout de même, relié au visage, dans son rapport avec les sentiments, comme un sujet d'inspiration. Envahi d'un trouble exquis, je cherche à le justifier, je lui fais porter des idées exaltantes : vaincre cette femme, lui faire avouer sa servitude, la réduire à quelque chose de déjà connu, l'obliger à battre en retraite de sa personnalité à son sexe ; je caresse l'espoir d'un bref assassinat. — Son visage me satisfait : il exprime la crainte, l'horreur, un désir passionné d'échapper ; elle

regrette le morne et le médiocre ; tout plutôt qu'une joie si terrible...

Mon plaisir s'émancipe, échappe à mon esprit, qui s'attriste de perdre, dans trop d'ivresse, sa belle clarté, et d'apprendre, par ce progrès, la fuite d'un temps délicieux. Je traverse une succession prodigieuse d'instants lourds et rapides, qui s'enfuient avant d'être pleinement connus ; je subis un orage d'éclairs nerveux. Le cerveau docile suit le sexe impérieux — ma pensée vive et molle cherche des comparaisons qui prolongent ma joie : cette sensation, c'est une progression vers un son aigu ; c'est une fusion de couleurs qui tend vers le blanc lumineux ; c'est la perception attentive de deux ondes jumelles, l'une plus grave, l'autre plus haute, entraînées par un rythme toujours accéléré... Mon attention, qu'excitent et entraînent les sollicitations du plaisir, le dépasse maintenant ; s'aidant de souvenirs, elle éclaire le futur et, déjà, rencontre la déception. A mesure que croît mon trouble j'ai conscience qu'il approche de sa fin : plus est vive, plus est fugace la joie. Je déprécie les sensations qui me parviennent, je nie ce qui me comble, je sais que je suis dupe...

Un instant encore, un âge. Je ne vois plus qu'un corps lisse, terriblement proche, auquel je rapporte mon plaisir. Je l'ai converti peu à peu. Anne abandonne une dernière résistance, instinctive, qui dormait dans les muscles, qui se déguisait en immobilité. Sa chair molle se durcit, s'anime, trahit une volonté complice ; ses gestes accordés sont des consentements ; son être entier est un rayonnement nerveux dont je suis le foyer. Sa face me parle d'un étrange pays où la joie et la douleur se mêlent et ne se distinguent plus. Je la possède et la grave en ma mémoire, empli d'une indiscrétion farouche. Il me semble que cette étreinte n'est qu'un prétexte à satisfaire un rêve ancien, conçu dès la première rencontre : sculpter ce visage. Je le crée, je le contemple ; je crois que c'est sa confidence qui me parvient et m'enivre dans la volupté. Ainsi, attentifs l'un à l'autre,

comme projetés hors de nous-mêmes, nous cherchons, dans un visage étranger, les raisons de notre orgueil...

Mais je poursuis plus loin l'aventure. Le spectacle me volait une part de ma joie : plus forte, elle veut être seule. Maintenant, je n'ai plus de regard, ni de pensée, je ne contrôle plus mes traits, j'écoute passionnément, montant des profondeurs, une marée qui déferle. C'est un arrachement délicieux, une lutte avec le plaisir, que je retiens, provoque et perds dans un même mouvement ; c'est un éclair de magnésium qui me montre, dans une vision dernière, deux corps liés, la vie, l'amour, — et comme son terme extrême, le néant, où je sombre avec consentement...

Suit un réveil faible, aux bras d'une infirmière. Un halètement marque encore le rythme des secondes sublimes, mais devient plus doux et plus lent, et sa cadence décroissante semble la fuite au loin du plaisir disparu... Je voudrais, comme d'un malheur immérité, être consolé de cet abandon. Mais, plutôt que de briser le silence, je garde une inertie pensive. J'essaie de retrouver en souvenirs, je repasse, je dilue ces instants trop rapides ; j'écoute encore les prolongements de la volupté dans un corps attendri...

En somme, qu'était-ce que tout cela ? Entre deux états d'attente et de regret, un court divertissement qui simule une aventure magnifique. Les sentiments confus qui se pressèrent durant ce siècle bref n'avaient pas d'objet. Mort délicieuse et convoitée, s'enfuyant comme on croit la saisir ; pensée avide d'une suprême clarté, et qui subit l'exil à l'instant marqué pour son triomphe ; amour qui se consume lui-même ; frontières retrouvées ; rebelle intacte et toujours extérieure ; — cet instant a passé comme les autres...

Nous n'avons pas joué grand rôle. La volupté était l'héroïne ; elle nous laisse pauvres, mélancoliques et raffinés. — Pourtant une commune chaleur du sang supplée à tout ce que nous pourrions ne pas sentir. La satisfaction

tourne à la reconnaissance. Le cœur se manifeste dans une étreinte naïve.

Les minutes passent. Exploration curieuse, examen critique parmi les attitudes de l'abandon, étrange proximité de deux esprits solitaires... Il me semble que rien ne justifie plus notre singulière position de mêlés et d'étendus ; nous sommes deux êtres étonnés de leur familiarité, frustrés de leur inspiration, qui viennent de perdre l'objet de leur rencontre. Je regarde ma sœur allongée, et je m'inquiète encore. Ses impressions passionnées, les a-t-elle voulues ou subies ? Et maintenant, penserait-elle, à l'abri de notre silence, sans me consulter ? N'est-elle pas effrayée de voir un univers reposer sur son sein ? — Mais non : trop confortable, trop soumise, trop éblouie par le plaisir. J'imagine plutôt un esprit vide.

D'avoir été maniée, utilisée, elle est devenue un peu semblable à un objet. Je veux jouer avec elle. D'une main qui feint une caresse, je ramène en arrière ses cheveux ondés, je moule les os, je lui donne le visage d'un jeune garçon qui, gracieux, rieur et poète comme elle, ne serait pourtant jamais entré dans ma vie... Puis, j'étudie encore d'autres hypothèses... Elle s'inquiète de revêtir une apparence nouvelle, qu'elle n'a jamais étudiée dans la glace. Elle connaît l'allure fantasque de mon esprit : révérant son visage, je lui suis peut-être infidèle ? Elle m'interroge soudain : « En somme, tu te résignerais facilement à voir mes yeux pâlir du noir au vert ? Tu m'aimerais encore autant ? » Je réponds, sans comprendre : « Mais oui, sans doute... » Elle continue, hâtant ses mots : « Et mon visage plus aigu ? Et d'autres sentiments se glissant sous ma chair ? Et mon esprit quittant mon corps dans l'instant de ton plaisir ? Enfin, rien de moi n'est essentiel ! Ah ! qui t'empêche de nommer comme tu veux ce que tu tiens entre les bras !... »

20 Septembre.

Je contemple ce spectacle admirable d'un être qui a découvert sa voie, qui se simplifie autour de son essence, qui consent à ses actes, et qui retrouve sa race. Anne n'est plus qu'une femme aimante et avide. Elle s'est dépouillée, elle a renoncé à beaucoup d'habiletés. On n'essaie plus de ruser, quand on se croit aux mains d'un dieu... Elle ne veut pas qu'on la dise brillante, éloquente : ce sont autant de qualités enlevées à son amour. Elle ne croit plus à son orgueil, puisqu'il a si aisément succombé à l'amour. Elle ne croit plus à son raffinement, puisque le bonheur du vulgaire est le sien. L'avenir, le regret, le lendemain morose sont pour elle de vaines menaces. Elle vit au cœur de l'instant. Une tempête irrésistible l'envahit et l'entraîne vers la joie la plus forte. Elle n'est plus rien par elle-même, mais le destin la traverse, et, à cause de cela, elle est très grande.

22 Septembre.

Anne quittera Chagny jeudi. J'irai la rejoindre bientôt à Paris.

Ces dernières journées sont étranges. Elles enferment des heures de douce intimité, mais nos rencontres avec Andrée se déroulent dans une atmosphère lourde, chargée d'un combat latent. — Aucune explication entre les deux femmes ; elles craignent de ne pouvoir contrôler leurs paroles et de se laisser entraîner à une basse querelle. Des conversations factices occupent la scène, entretenues avec une vigilance constante, comme s'il fallait empêcher la vérité de profiter des silences ; et l'on sent la fatigue des acteurs...

4 Octobre.

Départ de Chagny par un beau soir d'octobre. Ciel parent du feuillage ; couleurs pâles habitant l'horizon ; repliement

des choses devant l'hiver... Tout était glace et rose, menace et splendeur.

Vie de Paris retrouvée. Non, justement, — pas retrouvée. Aux jours même d'indifférence, Anne m'est plus proche que tout le reste. Les plaisirs qu'on me propose ne m'envoient nul appel. J'évite les rencontres, les conversations, de peur d'y voir se fragmenter mes émotions. Peut-être aussi, crainte plus basse : une critique entendue suffirait à m'ébranler... Je vivrai obstinément toute l'aventure. On est déçu par le voyage de l'amour ; mais on n'en revient pas...

Déjà, pourtant, Chagny nous attire vers lui, comme si nous y avions perdu quelque chose. J'apprends que les sentiments aussi ont leurs patries. — Chaque matin, au réveil, les arbres, le fleuve ramenaient avec eux la certitude du cœur, comme une part du décor familier. Dans la ville multiple, parmi les souvenirs de ma vie ancienne, mon amour prend figure d'étranger.

Hier, une longue course en auto nous a ramenés vers son asile. Il me semblait aller serrer la main d'un voyageur qui part et qu'on n'espérait plus revoir : déjà l'absence est en lui comme un mal, et son visage lointain est pareil à celui des fantômes... Il y avait cependant une étrange douceur dans cette rencontre des instants de l'amour — celle qu'on éprouve à entendre un son et son écho. Au retour, notre émotion était commune. Nous avons tenu liées quelques heures l'ardeur et le souvenir...

15 Octobre.

Est-ce le bonheur ? Mes notes s'espacent et diminuent. Je pense plutôt à ces calmes plats, d'où naît un vent contraire. Des minutes d'indifférence me traversent : Anne se réjouit de mon repos.

M'ouvrant un si bel horizon, elle a suscité en moi un enfant capricieux, égoïste comme les dieux, candide et rapace, qui vit de joie, mourrait d'une ombre à son plaisir —

qui veut, pour être encore heureux, l'être toujours plus... Quelle tâche difficile est la sienne ! Et pourtant, elle est comme acharnée à détruire sa propre influence. Des événements par essence uniques, elle les renouvelle. Cette première ivresse de l'entière possession, elle m'oblige à y trouver une joie commune, susceptible de mille répétitions. Sa complaisance profane ce que sa résistance avait sacré.. Elle m'irrite comme une qui altère une belle légende, — et soi-même on l'a un peu oubliée, mais on sait bien qu'elle la dépare...

Il me semble que j'ai atteint mon but. Employant l'amour et la ruse, j'ai réalisé cette connaissance parfaite vers laquelle je tendais obscurément. Son visage transparent me montre enfin tout ce qu'elle sent, jusqu'au plaisir involontaire, jusqu'à l'acharnement. Quand je le contemple, envahi par la sensation, serré entre mes bras noués, doublement prisonnier, je crois voir toute une évolution sentimentale s'y inscrire, s'y résumer, y trouver symbole et but. Son indifférence : des sens qui veulent qu'on les éveille. Sa coquetterie : ruse d'une captive qui propose au conquérant des proies multiples et veut étonner le désir. Sa résistance : tactique d'une voluptueuse qui souhaite d'être heureuse longuement. Sa bonté : système d'un être trop fragile, qui écarte ce qui le blesse et se construit une supériorité selon ses forces... Je connais maintenant la clef de son être.

Alors, pour la première fois, cessant d'être obsédé par les devoirs que je m'étais imposés, j'ai le loisir de méditer cette aventure. Je me découvre un peu stupide, comme l'écolier qui vient de démonter une machine. J'étais allé vers Anne plein de confiance, déçu par la pensée, lui demandant une revanche, un exemple heureux, une vie nouvelle — la vérité.... Etrange idée, d'emprunter une philosophie à une âme d'esclave ! A peine me suis-je trouvé en sa présence, le désir a pris la direction de l'affaire

et a joué sa comédie. Comme mû par une basse envie, j'ai voulu enlever à cette femme toutes les raisons qu'elle avait d'être aimée. J'ai convoité successivement une étrangère, une rebelle, une amie, possédant et tuant l'une après l'autre.... — Et maintenant, quel remords d'avoir désarmé l'adversaire ! Quoi ! Plus de jeux, plus de combats ? Elle détenait inconsciemment tous ses prestiges : sa nonchalance souveraine, son désir de plaire sans émotion, l'indiscrétion tranquille de sa beauté. Un erreur faisait sa grandeur. Elle regrette aujourd'hui son détachement comme une faute ; elle s'applique à être médiocre, semblable à ses sœurs d'amour...

Qu'on ne me condamne pas ! Foi, tendresse, respect, je jure que rien ne me manque. Suis-je coupable si tous mes élans se réunissent d'eux-mêmes pour créer un instant sublime, et ne lui survivent pas ? Mon ardeur a compensé sa brièveté de son éclat. J'ai construit un être parfait, dont les qualités se mesuraient à mon désir. Qu'on le réveille, il renaîtra ! Nous étions liés par le doute et la hâte, par l'immense espoir du plaisir, que l'un de nous, d'une seule parole, eût pu détruire. Chacun de l'autre implorait le triomphe de son égoïsme. Et voilà que nous nous sommes créés tout un passé pesant, lourd de bonheur... Un instant ne saurait l'effacer ; les mots de la rupture ne prévaudraient même pas contre nos gestes quotidiens, contre tant de tendresse accumulée...

Je l'enveloppe par instants d'un regard froid, qui la divise et la dépouille.

C'est une indiscrète. Elle suppose mes sentiments. Heureuse, mais surtout de mon bonheur. Déçue pourtant par mes plus ardentes paroles, et non surprise, car elle revient de ce qu'elle attendait. Froissée de mon intelligence, car elle aurait dû se dissoudre dans la joie... Son cœur plus exigeant lui arroge des droits, elle le revendique comme une compétence, elle prend la direction de nos sentiments ;

je ne dispose plus de moi-même. Dans l'atmosphère d'extrême passion qu'elle propage et respire naturellement autour d'elle, je me sens positivement intimidé. Ce bonheur est un reproche au passé, un obstacle à l'avenir, cet amour un apport visible, une protection dont elle m'entoure avec trop d'évidence, une parure délicate que je n'ose ternir. Il écarte les aventures possibles. Je puis l'oublier pour la solitude, pour une révolte, mais d'autres me ramèneraient à elle. A tout plaisir médiocre, sa tendresse serait une constante comparaison, un discret reproche. Elle me confine dans l'isolement : ses faveurs sont aussi pesantes qu'une couronne...

C'est une femme, et les caprices de son sexe la suivent dans son amour. Soumise, elle reste coquette ; heureuse, elle me provoque encore. Parfois elle vient comme une étrangère, afin d'être mieux aimée. Ou bien, je la trouve toute occupée à sa toilette, sans curiosité, satisfaite d'un reflet de moi dans sa glace. Le buste déjà tourné à ma rencontre, elle jette encore vers le miroir un regard hâtif, attardé et ravi ; parlant d'une voix négligente, elle me montre le sourire égaré de son avant-dernière pensée ; — puis, sûre d'elle, elle m'attire sur son corps confiant...

C'est un être fuyant et pareil, au présent monotone, au passé insaisissable. En vain je tente d'imaginer sa vie disparue. Aucune certitude ne me suffit. Elle a été mère : c'est une affaire entre la nature et le médecin, un de ces événements qui la confondent avec les autres et la séparent d'elle-même. Elle a été possédée par un mari, par d'autres amants, sans doute ; ces passions rivales sont venues expirer au sein d'un même mystère et je ne puis savoir qui, au plus profond de son être, elle a choisi. Il s'est passé à travers elle bien des choses qui lui étaient réellement étrangères. Sa chair a subi et oublié, toujours jeune, stupide, innocente.

Un jour, je l'ai entendue répéter, sûre de son effet, mimant son rôle, des paroles déjà connues. Si je l'inter-

romps, si je l'avertis, pensais-je, elle m'en voudra; celui dont elle rêve, qui peut lui plaire, c'est celui qu'éblouissent, pour la première fois, toutes ses histoires neuves. J'écoutais douloureusement. Quelques changements dans le récit m'enlevaient même le plaisir de penser que je l'entendis jadis véridique. D'autres, sans doute, le connurent plus sincère, d'autres l'entendront plus habile... Le cœur de sa vie m'échappe.

25 Octobre.

Rompre ? Non. — Je n'ose me dérober à une attitude si douce. Je crains de voir nos sentiments renaissant de l'adieu, nos corps rejetés l'un vers l'autre par l'horrible visage de la solitude entr'aperçu. Mon amour, privé de sécurité, s'exalterait peut-être ? C'est comme cela qu'il dort le mieux. Je me retirerai seulement en pensée, laissant un mannequin de chair entre ses bras. Qu'elle embrasse un absent, qu'elle s'enchaîne à un homme libre, qu'elle se montre, gravée en elle, lumière de ses yeux, douceur de son sourire, — mon image! Je ne veux pas perdre ce culte qui me flatte. Elle m'indique si nettement ce qu'il faut faire pour maintenir mon prestige... Comment résister ?

Et puis, je sais que rien ne saurait remplacer ce spectacle magnifique d'une femme amoureuse...

Novembre (sans dates).

Elle vient le soir. Nous allons l'un vers l'autre avec un espoir instinctif, que rien ne peut combler et qui nous sépare d'abord. Je sens pourtant une émotion latente, j'essaie de lui donner un corps avec des paroles. Mon lyrisme est un appel désespéré, une défense contre le vide, comme la fièvre contre le mal. La voici qui s'allume à cette fausse lumière, et qui vit mes paroles. Elle est conquise, je sens sa complaisance toute prête. Alors dans

cette atmosphère facile, tous mes vices se développent, et se donnent libre cours : mépris, jalousie, caprice. Enfin, j'ai trouvé un être digne d'assister à leur déploiement ! Ce sont des phrases hachées, aux retours brefs : « Comme tu es belle ! — Qu'as-tu fait ? — Qui as-tu vu ? — Qui encore ? — Quelle vie stupide ! — A quoi bon tout cela ? Je devrais te suffire. — Viens dans mes bras !... » Elle est devant moi, et seule, alors je lui reproche le monde. Mais ce sont aussi, par instants, des compliments soudains, des serments spontanés ; la passion et la rancune s'appellent, leurs contrastes alternés marquent, comme un pendule, la durée fiévreuse de l'amour. Beau désordre, et vie pareille à la pensée ! Calcul secret : pour la contraindre, je la place entre une récompense et une sanction ! Plaisir d'artiste : que la lumière la touche sous tous les angles et la fasse briller de tout son éclat ! Complicité d'amant : je lui donne de ces plaisirs aigus que la douleur entoure d'une vive frontière ! Hommage vaste et profond : mon humeur fantasque lui prouve qu'elle atteint tout mon être !...

Chaque jour, par un entraînement progressif, je lui impose plus complètement mes ordres. Une longue habitude de la chair et de l'esprit me permet de suivre ses délibérations, de prévoir sa défaite. C'est d'abord une lutte, moins pour garder ses positions que pour sauver son honneur. Mais d'avance, elle doute d'elle-même, et la voilà bientôt débordée. Derrière le rempart des paroles vaines qu'elle m'oppose, je sens vaciller sa résistance. Déjà, elle a changé de but : elle veut seulement durer encore, et que je donne de belles excuses à sa défaite... Cette indécise goûte enfin le plaisir d'avoir une volonté : la mienne. Quand elle dit : « plaire », je crois entendre un écho qui répète : « servir ». Quand elle tend vers moi ses beaux yeux où l'amour apporte la langueur et l'espace de l'Orient, je crois deviner l'humble parole d'une captive : « Sei-

gneur, est-ce bien là ton plaisir ? » Elle sait peut-être que l'obéissance est un mauvais calcul, mais elle veut le bonheur sans délai. Un à un, flétris, mes caprices tombent de mon imagination dans le réel... C'est en vain qu'elle s'échappe parfois dans le mutisme. Mes questions impérieuses transforment ses silences en de longs acquiescements. Je dis : « Puis-je ?... » « Veux-tu ?... » Elle permet tout, passive. Elle sait qu'elle aura sa revanche, car en ces heures douces et vagues, mes résolutions se dissolvent. Anne sait alors se glorifier de ses défaillances, entourer d'attente et de choix un baiser, prendre, après la volupté, un air de commandement discret. Elle ne craint pas ma révolte : elle a tant d'espoir en l'amour, elle est si sûre, avec son aide, de réparer toutes ses fautes...

De cette domination reconnue, et de cette emprise subtile, qui l'emporte ? Il faut plutôt parler de deux volontés qui se traversent et trouvent chacune sa victoire...

Notre amour a ses mœurs, ses lois, son langage, qu'il compose librement. Il enferme des forces mêlées, qui se satisfont ensemble, ennemies et heureuses ; toute ardeur est dans sa dépendance ; les mots se valent et l'expriment. Elle dit : « Est-ce que tu m'aimes ? » parce que c'est la question commune, parce que, si je la satisfais, elle ne sera pas plus malheureuse que toutes les femmes... « Je t'aime » — mais alors vite, comme une reprise, avec plus d'ardeur encore : « Ce n'est pas vrai » ; puis reste inquiète : peut-on retirer si grave parole, qui la livre ?... Parfois aussi, cherchant un sentiment plus fort qu'elle, un paradoxe, un mot terrible, elle profère passionnément, se dérobant à des baisers qui n'expriment pas assez son amour : « Je te déteste... je te déteste... je te déteste... », mais les mots répétés vont se dépréciant et ne frappent plus l'esprit. Elle se raidit, elle garde sa formule ; pourtant, une langueur divise les syllabes ; une tendresse se mêle à cette fidélité verbale ; sa voix moins âpre est plus sincère qu'elle-

même, et parle à mon cœur, et le langage s'efface. Enfin, esclave repentie, elle s'abandonne, protestant encore...

Je la vois, de longs moments, se taire. Elle songe qu'on lui a volé d'avance tous les pauvres mots qu'elle pourrait dire : parlant, elle reprendrait le rôle d'une rivale, et la ramènerait entre nous. Alors, elle se tient enfermée dans un silence passionné, qu'elle signe ; plongée dans la tristesse, mais souffrant seulement de ce que je ne puisse venir l'y rejoindre... A je ne sais quelle caresse plus douce, elle répond en fermant les yeux, attestant qu'aucune vision ne vaut un rêve — puis, tout de même, entr'ouvre ses cils par instant, pour voir si son esprit s'égare, ou si je lui obéis... Elle me voit emporté par la volupté, trouvant en son corps plus qu'elle ne croit donner. Elle demande, d'une voix basse, rapide, anxieuse (comme si, me surprenant, elle espérait m'arracher mon secret) : « Est-ce bien moi ?... » Nous parlons ensuite doucement, à mots brefs et chuchotés ; nous imaginons, pour accroître notre plaisir en le rendant coupable, un ennemi présent, auquel nos paroles se dérobent ; ou bien, nous craignons de réveiller, d'un mot trop haut, nos consciences de civilisés...

Notre relation s'élargit : d'homme à femme. Elle dit : « nous ». Deux humains, liés et compatissants, emportés dans une même tempête, s'étonnent de leur étrange aventure.

Chaque jour quelque secret mûrit et tombe en confidence. Anne abandonne, une à une, toutes ses parures d'étrangère, me livre le secret de ses sortilèges, en vient à trahir son sexe.

— « J'ai cherché à plaire, dit-elle, dès ma première paresse. Je tournais mes professeurs en amis. Il fallait bien remplir le temps de nos leçons. Ils se dépensaient à m'enseigner ; moi, davantage, à leur plaire ; et la coquetterie chassait le travail !... Puis, je l'ai employée comme un bou-

clier. Je luttais par peur ; j'enchaînais pour me défendre. On se méfie de tout ce qu'on aime ; mais un séducteur épris rassure...

Pour plaire, il y a quelques recettes très simples. Il faut seulement un bon point de départ ; et le reste est procédés. Il s'agit de faire mériter ce qu'on brûle de consentir. Nous nous y prenons comme les vieux professeurs, qui placent des examens à l'entrée des carrières, pour leur donner du prestige ! Au fond, les hommes nous demandent surtout de leur faire accomplir des performances. Qu'ils soient fiers d'eux ! Qu'ils croient être pour quelque chose dans leur réussite ! Qu'ils nous voient cédant, la mort dans l'âme, à leur puissance irrésistible ! » — Et son rire fuit, comme un ruisseau vif, comme une chose qu'on ne peut saisir...

Elle dit encore : « Notre vie, c'est l'amour au centre, avec mille miroirs qui le reflètent, dispersés et brisés. Peu de jours heureux et toute l'existence pour les revivre... Il y a beaucoup de refrains dans notre chanson... »

Gagné, je lui confie : « L'amour a sa splendeur chez les très jeunes hommes. Leur passion se fait connaître par l'ardeur de ses discours et de ses actions, et se propage par l'exemple. Ils ne songent pas à mettre des procédés à son service. Il n'est même pas convenable, croient-ils, que l'intelligence se mêle de tout cela. Mais un jour, on voit qu'il y a des lois ; et pour ne rien négliger, on fait appel à la science, à la ruse. Une bonne affaire souhaite d'être recommencée. Le goût de la réussite est plus fort que le choix. Un plaisir d'artiste s'en mêle. Ainsi naît Don Juan ! — Alors on veut tout savoir, pour mieux agir. On ne goûte plus, précédant l'amour, cette amitié incertaine où se mêlent les sentiments, et qui enchante d'un charme sans raison. On sait que l'attention est signe du désir, et la haine, passion renversée ; Vénus reconnaît tout son domaine... »

Et je pense : « L'amour, comme cela a dû être bien au

commencement du monde ! — Mais nous en savons trop... »

A des heures de lassitude, nous mesurons un bonheur monotone. Alors, le temps ressemble plus à ce qui le remplit qu'à ce qui l'anime. Nous rendons grâces pour des rires, pour des récits, pour un décor... Parfois la durée passe, toute pure. Il me semble que je regarde, s'accomplissant avec une morne fatalité, cette conversion des rêves en souvenirs qui est l'essence de la vie. Une indifférence passionnée m'enlève au réel et m'incite à méditer sans fin, à creuser un problème qui n'a d'autre solution que l'amertume. Dans l'amour même, je prends des forces, je cherche des prétextes pour je ne sais quel étrange tête-à-tête avec mon âme. — Et d'ailleurs, ma présence n'est-elle pas devenue inutile ? Anne m'aime tant qu'elle ne voit plus rien...

A l'abri de mon masque, j'observe et néglige de sentir, mais des rencontres miraculeuses s'opèrent entre la comédie et la vie. Douloureusement insensible, délaissé de mes sentiments, poursuivi par le regret, comme un ancien croyant qui fait en vain les gestes de la prière, je pense : « Je ne puis plus aimer. » Mais au même instant s'élance de mon cœur une compassion vive et pure, libérée de l'espoir. Comblant un vide, suivant une habitude, subissant une attente, je persiste à dire : « Je t'aime » — et ce regard profond, ces gestes pieux, cette voix sincère semblent révérer le mystère sacré de l'amour. Aucun soupçon ne m'effleure, car Anne passionnée se voit conduite à une mélancolie semblable. Qui va au profond de la vie, par le cœur ou par l'intelligence, y trouve le même goût amer...

Je souhaiterais que cet accord factice pût durer longuement. Ainsi voudrait-on perpétuer une harmonie déjà connue, qu'une oreille distraite écoute, mais qui soutient la rêverie. Je lui accorde tout ce qu'elle espère. La passion qui se déguisait naguère dans toutes mes paroles, aujour-

d'hui qu'elle n'est plus, je l'affirme. Ce qui donne la force de vivre, voilà ce que j'appelle maintenant la vérité. Mais je crois deviner des dialogues cruels et tristes, qui se replient dans nos silences. Je n'ose les transcrire, je me flatte de l'espoir qu'elle les ignore. Et pourtant, même inentendus, il me semble qu'ils s'inscrivent dans notre passé...

Ainsi les sentiments se succèdent, mêlés au rythme semblable de la volupté. Ainsi notre amour coule, enfermant dans son courant des jours de passion et des jours d'amertume, comme un fleuve des îles, et va se perdre dans le temps...

22 Décembre

L'hiver défile et fuit. Je ne sais quelle hâte me presse et m'arrache à ma vie. Cet attrait de l'avenir, qui fut l'essence de mon amour, m'éloigne aujourd'hui vers la solitude. Sans doute, nous étions voués à dévorer l'inconnu qui nous séparait, à nous quitter, réunis... La rupture plane, comme une menace indépendante de ma volonté. Déjà je me suis fait gardien du libre avenir. Quand Anne lance des projets, il me semble qu'elle abuse de ses droits, et je réserve ceux de l'imprévu. Elle croit encore que chaque geste engage une série possible, mais je l'entends qui tombe isolé dans le passé. Les baisers sont des adieux. Dès le premier jour ne nous sommes-nous pas étreints comme des voyageurs, et parce qu'on allait nous séparer ? — Plus que tout autre péril, je redoute certaine douceur qui se glisse dans l'intimité amoureuse : sentiments attendris par l'habitude, mélancolie horizontale, douceur du lit gagnant l'esprit... Enfant, il m'est arrivé de refuser, dans un mouvement de rage, tel plaisir accordé sans effort ; il ne me semblait pas honnête, pas « couleur de la vie », je jugeais toute exception scandaleuse; et puis, si mes instincts et le sort se coalisaient ainsi, où irais-je, ne cesserais-je pas d'être moi-même ? Je suis encore cet être

inquiet. Le bonheur m'apparaît comme une erreur coupable ; il porte l'oubli, l'abandon : ces faiblesses ne conviennent pas à un mortel.

Je veux rompre tous les liens, rassembler ma vie, mourir indépendant.

2 *Janvier*

Anne est absente : je décide qu'elle le sera toujours.

Je ne veux lui faire nulle peine. J'ai formé ma résolution selon ma conscience, mais je la traduirai à son usage. J'inventerai une force majeure : la maladie. Je feindrai d'être éloigné malgré moi. Je lui donnerai de beaux souvenirs pour la consoler de mon absence ; j'aurai la charité du style.

Mon plan est fait, tout est en ordre. Alors, rassuré, je vois mon amour qui s'organise, et se fixe dans un aspect d'éternité. Le hasard ne lui imposera plus ses impulsions incohérentes ; sa décadence est arrêtée ; ses contours sont nets ; ses époques sont égales devant mon regard. Ne dit-on pas : « achevé », comme on dit : « parfait » ?

J'écris : je lui raconte une crise, les conseils du médecin, la souffrance qui m'enlève à l'amour. Je la remercie, je la regrette, je lui fais gloire de tant de jours heureux. Autour de moi, les souvenirs se pressent. Tout ce qui se détache de ma vie m'apparaît : instants fragiles qui se confondaient au courant de l'amour, que mon bonheur ignorait, ou qu'altérait mon inquiétude. D'où naissent ces belles paroles, si différentes de mon amertume ? Elles ne mentent pas ; elles expriment une vérité cachée, que mon esprit inquiet ne savait pas reconnaître, et qu'il troublait de critiques, comme de scrupules. Hélas ! Les mortels n'ont que leur vie brève pour connaître l'infini, et, tandis que l'amour leur donne tout ce qu'il a, ils lui demandent davantage encore. Puis, à voir ces richesses qu'il emporte dans sa fuite, on découvre soudain les présents qu'il nous fit jour à jour... Ce soir je joue ma dernière chance : j'appelle

à moi les heures imparfaites, mon émotion les transfigure, je projette leur souvenir dans cette région sereine de l'esprit où le passé nous enchante et nous exalte encore, comme ces lieux déjà franchis que le mirage propose au voyageur... J'écris :.

Je crois, Anne, que cette lettre doit être entre nous la dernière. La tendresse, la pitié, l'habitude ne nous sont-elles pas devenues impossibles ? Ne sommes-nous pas à tout le médiocre aveugles, comme le sont à la pénombre ceux qui viennent de contempler une trop vive lumière ?... Anne, notre première ardeur est encore toute proche de mon cœur : on ne quitte jamais des yeux les sommets de sa vie. J'évoque Chagny, notre amour mêlé à l'ardeur de l'été, et puis, au retour, les belles soirées de solitude dans cette chambre close qui dominait Paris. Vous souvenez-vous ? Nous allions parfois jusqu'au balcon, à cette heure plus vaste où la nuit étend ses bras violets, et les referme sur le monde. Déjà, la ville était confuse. A l'entour, les ambitions rivales, les serments faits à tous, la vie tumultueuse dont retentit la place publique s'ordonnaient en une existence inférieure. Parmi ce désert peuplé, nous apportions l'oasis calme de l'amour. Dans nos simples entretiens, n'y avait-il pas plus de franchise, de passion, et de nuances que dans la longue vie d'un homme d'action ? Vraiment, sur une balance divine, tant de gloire vaine pesait bien peu auprès de notre amour ; et nos yeux, se détournant de l'espace, voyait plus d'horizon...

Dans cet enclos plein d'ombre et de parfums, la vie venait fleurir, mourir ; elle atteignait ses nuances extrêmes ; elle expirait en rires et en larmes. Lancés comme des lassos sur toutes les richesses de l'univers, nos souvenirs les ramenaient en cet asile où nous les dépensions sans ordre et sans délai. Nos paroles brillantes se chassaient l'une l'autre, leur ardeur passait à leurs suivantes et leur vérité se perdait. De tout ce qu'apportait le sort, nous composions nos richesses : des rires unis fusaient aux paroles gaies ; les paroles cruelles faisaient plus d'âpre amour ; et le moindre regard rappelait tout notre élan...

A chaque instant, des souvenirs pouvaient naître, mais vous les dépassiez de votre présence toujours plus forte. La volupté elle-même n'était qu'un modèle de chair, où prétendaient atteindre les esprits : des gestes aux paroles notre union était, à chaque instant, une différence comblée... Jours somptueux, chargés de plus de vie que je n'en pouvais porter ! J'aurais voulu prendre des forces à l'avenir inutile ; je l'engageais sans le savoir : il ne sera que la cendre innombrable d'un feu rapide...

De tout cela, ne nous restera-t-il rien d'autre qu'un souvenir insaisissable, fait d'éloignement, de gloire intime, et de regret ? Je ne puis le croire...

Vous rappelez-vous, Anne, notre dernière visite à Chagny, cette longue course qui nous entraîna vers la splendeur suprême de l'automne ? L'auto semblait voler sur la route miroitante. Nos corps s'abandonnaient à la vitesse. Nous regardions à peine les paysages, dépassés, rejetés dans notre hâte négligente. Ils se fondirent dans l'ombre, et les phares du retour ne nous montrèrent plus que la route fuyante et la nuit pareille... Le sang coulait à travers nos mains jointes, l'espace semblait seulement empli du grondement sourd et continu du moteur, du courant rapide d'un sentiment qui nous liait puissamment l'un à l'autre et nous épargnait les paroles. — Aujourd'hui comme alors, peu m'importent le temps, le décor, les événements. La fusion mystérieuse de nos âmes échappe à la durée. Elle nous lie sans que nos actes puissent rien contre elle. Et si quelque chose de nous persiste au-delà de la mort, ce sera sans doute cette relation secrète...

Peut-être même n'avons-nous pas encore connu tout notre amour ? Déjà s'élancent de moi des sentiments plus purs, comme s'ils avaient attendu pour surgir la rupture charnelle. Et de cette nouvelle aurore, d'autres visions m'apportent le présage. — Naguère, vous veniez à moi le soir avec de l'éloignement, de la réserve, un peu d'hostilité contre un vainqueur indiscret ; vous apportiez des souvenirs mêlés, un esprit divers comme vos actions, l'amour ne semblait qu'une part de votre jour. Mais de ce voile invisible, mes baisers, peu à peu, vous

dépouillaient. Vons m'abandonniez vos peines, vos soucis — tout le poids de la vie quotidienne ; les racontant, vous compreniez enfin ce qu'ils avaient de semblable, leur pente, leur courant, leur signification secrète : ils étaient tous faits pour m'être donnés, pour être regardés de l'amour... Cette douceur joignait vos heures confuses ; comme un fil d'Ariane, elle vous guidait du passé vers l'avenir... Ainsi je vous gagnais peu à peu ; je vous séparais du monde, vous attirant au mien ; envahissant votre existence étrangère, je prétendais que tous les sentiments eussent annoncé le nôtre, comme des prophètes. Sous mon regard attentif, votre vie rassemblée brillait d'un éclat inconnu. Je vous voyais me quitter simplifiée, pure, radieuse, avouant enfin tout votre amour daus le mouvement désespéré de l'adieu... A moi aussi, peut-être, il fallait cetté lente conversion, et un adieu plus vaste, pour connaître vraiment mon ardeur. Le destin brutal nous sépare ; mais l'amour scintille davantage en ce premier instant d'absence, comme une flamme grandit dans la nuit ; et ma solitude se referme sur lui, grave et pure, comme des yeux clos protègent une vision brève...

Je vous ai parlé de notre passion, d'un être à double visage. J'ai de plus hauts souvenirs. Me suivrez-vous ici ? Dans notre union, je prise moins la lutte, la conquête, la pénétration de l'un par l'autre, que l'essor de deux êtres séparés et fraternels, qui exaltent ensemble leur solitude. Effort, hasard, merveille — chacun, connaissant l'autre, atteint à soi-même ! Nous composions un chant alterné, qui trouvait deux auditeurs émus. Ce poème est le plus pur de la vie. Aujourd'hui j'approche de la mort, je suis déjà dans cette ombre qu'elle projette, allant au-devant de la vie. Parmi l'obscurité naissante, vous seule subsistez intacte, appareillée à ces teintes graves, entourée de mes plus profondes pensées, digne de confronter le grand mystère. Je cherche dans mon passé des instants qui ressemblent à ma sagesse ultime, je trouve des méditations mêlées à votre image : elle ne les trouble point, sa forme harmonieuse les reflète plutôt. Quand je la rencontre, il me semble qu'on nomme devant moi mon orgueil, ma force et ma tendresse, et qu'ils viennent

m'assister contre l'attaque du sort... Vous m'accompagnerez, Anne, jusqu'à mon terme, toujours parente de ma pensée, car la Mort grandissante cherche en nous un égal, et l'Amour seul peut dialoguer avec elle... Alors, de mon seuil d'ombre, me retournant brusquement vers l'abîme obscur de la naissance, j'apercevrai d'abord, entre les deux gouffres, votre visage ; je penserai, comme au plus beau spectacle que l'homme puisse connaître, à votre amour — à cette rencontre d'un être unique et d'une émotion universelle ! Et c'est en lui que mes yeux avides trouveront l'éternité...

JACQUES SINDRAL

CHRONIQUE DES SPECTACLES

Si je feins un intérêt pour les spectacles, c'est que je me défie des raisons qui entraînent mes amis, et moi derrière mes amis, à Médrano et à l'Alhambra plutôt qu'au théâtre, et que je veux dire ma défiance.

Certains d'entre eux rejettent passionnément de leur cœur un avide amour du théâtre, sans cesse déçu, trahi, bafoué. A mesure qu'on leur donne moins, ils deviennent plus difficiles, c'est pourquoi ils ne peuvent plus voir que les clowns ou les acrobates : la décadence qui insulte tous les métiers, atteint moins tôt les métiers inférieurs. Ce qui nous étonne chez les Fratellini c'est qu'ils aient gardé une tradition plus jeune que les acteurs et les auteurs.

Mais les esprits rares ont de la peine à ne pas devenir paresseux. Comme leur sensualité s'épaissit faute d'usage et devient somnolente, elle attend des réveils brusques. Alors ils regardent qui les pique avec des yeux brouillés.

Il faut ajouter qu'en France il y a un peuple de peintres. Les peintres sont portés vers les spectacles et avec eux tous les gens qui ne pensent que s'ils regardent et qui aiment autant regarder que penser.

Les formes, quand on les regarde, suggèrent les passions — les passions, c'est tout ce qui compte. Aux fortes époques, on n'a tracé des lignes ou amassé la lumière que pour exprimer les passions, on ne pouvait s'en tenir à l'étonnement devant les arabesques de la Nature et au goût absorbant de les imiter.

Mais l'étude de plus en plus passionnée des formes fait oublier les passions elles-mêmes, en sorte que ces passions qui restent pourtant le foyer où se chauffent toutes les mains s'endorment sous des cendres épaisses.

Les hommes, qui contemplent avec volupté l'infinie génération des volumes et l'interminable baiser qui fond les couleurs les unes dans les autres, en viennent à ne plus sentir dans leur cœur le rythme qui anime cette rigoureuse fantaisie. Alors ils glissent sur la pente flatteuse jusqu'à cette idée que la vie est un jeu et ils perdent pied.

Or la vie n'est pas un jeu, mais un drame, une action évidente et capitale au milieu de l'Univers.

Pour ceux qui perdent pied ils sont à la merci de tous les tours : équivoques, faux-semblants, mensonges aimables. On aime d'abord mieux les mots que les actes, puis, ne pouvant même plus faire l'effort de l'élocution, on préfère les choses toutes chargées par des siècles d'abondance spirituelle, de suggestions qu'on cueille facilement, aux mots fatigués qui ne pourraient reprendre une figure significative qu'à l'injonction d'une pensée laborieuse.

On s'engoue d'abord des acteurs qui parlent, et l'on oublie les vivants qui aiment et haïssent, puis plus que des acteurs qui, si faibles qu'ils soient devenus, aiment et haïssent maintenant plus fort que les vivants, on s'entiche des clowns et des acrobates aux abords précis, aux lointains vagues comme la mémoire.

Voilà encore les pensées que j'agitais en regardant Barbette, l'acrobate qui récemment a attiré tant d'amateurs au Casino de Paris.

Le décor est dépouillé, c'est notre aveu désespéré, plus de lignes, plus de couleurs, plus rien — mais tout à l'heure les jeux purs de la lumière pris dans les derniers pièges indestructibles : un visage, un corps humain. Il y a un fond parce qu'il faut bien qu'il y ait un fond : un rideau gris, uni, à plis droits. Des appareils gymnastiques esquissent peut-être un premier plan : nickelés, si abstraits, si grêles, ce sont plutôt les entrailles du néant.

Une femme magnifique entre en scène : c'est la reine du monde, c'est l'Américaine. Drôle d'animal, ou drôle de chose. Est-ce là cette Eve future que préfigurait Villiers au fond de son verre d'absinthe avec une grandiloquence trompeuse et des moyens timides ? Elle coupe ses cheveux puisque nous rasons nos barbes : il lui en reste de quoi faire un soleil. Elle n'a pas de flancs : l'athlétisme et la négation les tiennent effacés. Elle

est musclée, prête à tout. Elle est vêtue d'un morceau d'étoffe, suggestif comme un bank-note. Et des perles, tout ce qui reste à Vénus de ses origines.

Sa démarche est bizarre, mais une bizarrerie ne nous étonne pas, nous la rangeons tout de suite émoussée à côté de mille autres. Pourtant... Bah ! ce qu'il y a de saccadé, d'incertain sous la précision trop appuyée, c'est sans doute cette folie erratique qu'on prête à toutes ces Américaines.

Elles sont tout vouloir, mais elles ne savent ce qu'elles veulent. Peu sensuelles, n'ayant aucunement le goût de la réalité, elles ne peuvent rechercher que la satisfaction la plus abstraite que puisse donner l'exercice de cette volonté : la domination lointaine, absolue, soudain brisée, sur n'importe qui ou n'importe quoi, par n'importe quel moyen.

Du reste, celle-ci a trouvé un prétexte, qui doit lui convenir parfaitement, à user sa volonté. Elle bondit sur un trapèze. La gymnastique, n'est-ce pas l'Action idéale, réduite à son essence, si absurde, si vaine, si concentrée dans la complaisance de soi-même, si indifférente à un objet, à un but, qu'elle rejoint la contemplation.

Mais au bout d'un instant je remarque que cette athlétesse est tout de même une femme, que son audace, son habileté se meuvent dans d'assez étroites limites. On a vu mieux.

Décidément l'intérêt de ce numéro n'est pas du tout dans la hauteur de la performance, mais dans la beauté de l'exécutante. Quelle différence entre cette grande amazone nerveuse et les grosses femelles qu'on voit ailleurs, aux muscles empaquetés dans la graisse, gênées par la grâce comme par un souvenir.

Quand le numéro se termine, je suis étonné de l'abondance des applaudissements. La belle Américaine revient les rafler, avec sa démarche étrange, trop précautionneuse sous l'apparente désinvolture, avec son air d'être ailleurs et de faire allusion à quelque chose qu'on ne voit pas.

Elle revient saluer une deuxième fois. Et soudain elle s'incline d'un geste brusque, nouveau, inattendu. Elle retire une perruque, elle a maintenant les cheveux coupés à ras. Hésitation, à cause du fard et parce qu'on peut s'attendre à tout et à des tromperies à triple fond. Dans la seconde suivante, la belle Américaine est devenue un homme.

Passons à la *Femme nue* de Bataille, en remontant le cours du temps.

Après les escamotages et les crocs-en-jambe, voici un art fait de chatouilles et de coups de poing. L'art contemporain de la chaloupée. Une femme s'est donnée, Yvonne de Bray, qui ne connaît que le grand jeu, mais son partenaire n'est pas celui de Mistinguette qui tape, qui prend et se rendort comme le public. C'est un naïf qui, faisant de la peinture comme les camarades, s'est baissé pour ramasser le succès et admire l'argent et ce qui s'en suit. Son égoïsme n'est pas farouche, ses désirs ne sont pas sévères, il ignore le secret des méchants. Ce peintre dont on devine qu'il peint aussi bien que J. G. Domergue, est victime de son succès aussi bien que son ancien modèle qu'il a l'air de martyriser, mais c'est une victime qui engraisse, et toute molle.

Cette héroïne et ce héros sont menés et tarabustés par des comparses, un prince et une princesse qui, feignant la dureté de la Vie et de la Société, sont plus énergiques que ces sentimentaux professionnels.

J'ai pleuré au dernier acte, j'ai un frisson aussi quand passe une musique militaire, je sursaute quand un pneu éclate. Bataille avait du cœur.

Il sent certaines raisons : après avoir rempli trois actes de ruses grossières mais bien calculées, de prétentions souvent pompeuses, avec toute sa naïveté qu'il vient de nous prouver, il se heurte à la misère humaine comme au coin d'une rue à un accident. Il en résulte un beau mélodrame. Or le mélodrame est le ressort du peuple.

Yvonne de Bray a un corps, une voix, une douleur ! C'est plutôt qu'une femme, l'obscénité même, dont abusent les hommes.

PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

NOTES

RAYMOND RADIGUET.

Ces lignes à la mémoire de Raymond Radiguet, je veux les écrire surtout pour ceux qui, ne l'ayant point connu ou l'ayant mal connu, ne pressentent pas quelle privation sa mort leur inflige.

Qu'on ne se récrie pas contre ce jugement. Il y a dans un cerveau de vingt ans qui crée des images et des mots autant de mystère mais autant de certitude que dans une graine qui germe. Et il me paraît impossible que ceux qui vivent dans l'attente et la fièvre des jouissances intellectuelles — s'ils ont lu *Le Diable au corps* sans le juger a priori, s'ils ont approché Radiguet hors de sa légende — n'aient pas aujourd'hui le cœur serré en pensant que cet adolescent n'écrira plus.

Par sa personne et par la qualité de son talent il était le moins fait pour le bruit qui nous l'avait annoncé. Il était réfléchi, s'effaçait volontiers et cherchait à se contenter soi-même bien plus qu'à réussir. Dès sa première tentative il avait su exprimer son art, son intention, avec une résolution et une netteté que les esprits les plus personnels et les plus forts ne montrent pas toujours à leurs débuts.

Je voudrais dire comment cet art m'est apparu à la lecture de son roman et quelle voie je crois qu'il aurait suivie.

Il était l'ennemi de tout ce que l'on doit au romantisme : le réalisme pittoresque, l'étrangeté extérieure, l'épithète rare. Un roman était pour lui l'histoire abstraite d'un sentiment bien plus que la reproduction de la nature et la peinture des êtres. Peut-être son modèle était-il la *Princesse de Clèves*. Dans le *Diable au corps* le sentiment, c'est-à-dire l'amour de Marthe et de son amant, ne quitte jamais le premier plan. Les personnages ont

un air réel, ils vivent, mais c'est au seul sentiment qu'ils doivent leur souffle et leur apparence humaine. Il n'y a pas de description ou, du moins, ce qu'il en faut seulement pour que l'aventure touche terre. Aucune recherche de secret ; pas un raffinement dans l'analyse, pas un effet de style non plus ; rien, en un mot, qui puisse nous dérober la grande ligne du cœur. Et ce qui m'avait frappé dans cette étude qui ne s'adressait qu'au cœur, c'est que les moyens employés pour nous toucher étaient tout différents de ceux par lesquels on atteint généralement notre sensibilité. On n'y trouvait nulle trace d'amollissement ni même de douceur. Ainsi, ces mots *grâce*, *tendresse*, *délicieux* — prodigués par Proust avec un naturel qui m'émeut toujours — on les chercherait en vain dans *le Diable au corps*. Ils ne sont inscrits à aucune page. Pourtant ce livre ne donnait pas une impression de sécheresse. L'aspect ingrat qu'on lui a reproché n'était qu'en surface. Et pour ma part, peut-être parce que l'idée des choses naturelles et fatales se confond dans mon esprit avec la poésie, j'avais senti dans cette histoire d'apparence disgracieuse une poésie continue. Rappelez-vous les scènes. Par exemple cette scène où Marthe, enceinte, est traînée d'hôtel en hôtel par son amant timide et cruel. On ne peut imaginer un tableau plus dur, et cependant ces personnages affreux et souillés apparaissent dans une sorte de légende poétique. Rappelez-vous aussi comme certains détails réussissent à créer un mystère poétique. Ainsi, les branches d'olivier brûlant dans le feu qui éclaire les corps des deux amants. Quelle odeur, se demande-t-on, dégage le bois de l'olivier, et quelle lueur ?

Enfin, j'ai admiré la sûreté avec laquelle Radiguet avait choisi les scènes de son roman. L'aventure qu'il nous a racontée, l'avait-il vécue ou non ? Je ne sais, mais assurément il l'avait étudiée de bien près. Or, le plus souvent, lorsqu'un jeune romancier est mêlé intimement à son sujet, il y a dans son œuvre une sorte d'ivresse, un manque de mesure ; la transposition se fait mal. Radiguet avait échappé à ces défauts. A dix-sept ans il avait observé le premier drame de son cœur comme aurait pu le faire un romancier accompli. Je me garderai bien de répéter, à propos de ce cas précoce, la louange extrême, définitive, qui semble, hélas ! avoir été entendue par le destin, mais, n'en doutez pas, il avait le génie d'écrire.

Et, lorsqu'on avait vu dans son premier ouvrage cette pénétration, cette poésie, cette sagesse, comme sa figure s'éclairait bien ! Formé dans le trouble, spectateur de la guerre à l'âge où l'on découvre en même temps la sensualité, la poésie et le ridicule, ayant ensuite fait son apprentissage esthétique dans l'anarchie, il avait dû refaire son ordre lui-même, reprendre son goût, s'imposer une discipline. Il y était arrivé par un extraordinaire effort de logique et de volonté.

Cet effort, ceux qui aiment à observer le visage humain et à y trouver une correspondance avec la vie intérieure pouvaient en surprendre la trace sur sa physionomie tandis qu'il parlait. Si on le questionnait sur un être, sur un sentiment, sur un livre, on apercevait d'abord dans tous ses traits un froncement réflexe, sorte de germination sensible de la pensée. Ensuite, comme il exprimait son jugement, la volonté de voir clair, de toucher le but, couvrait son visage d'un masque tendu, presque dur. Pour vous convaincre, il martelait les mots entre ses dents serrées, sans vous regarder. Et puis, semblable aux enfants qui éprouvent la pudeur de leur raison et rougissent après avoir dit une chose sérieuse, il relevait la tête, souriait, et l'on ne voyait plus sur tout son visage qu'un appétit concentré de la vie.

JACQUES DE LACRETELLE

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

ŒUVRES COMPLÈTES de *Jules Tellier*, tome I (Émile-Paul).

M. Raymond de la Tailhède publie, avec une belle préface, comme premier volume des Œuvres Complètes, ces *Reliques* depuis longtemps introuvables. En les relisant on constate que Tellier garde encore sa place intacte dans nos rayons de bibliothèque, j'allais dire dans les rayons du miel attique. Ses vers restent des exercices agréables, et qui se réfèrent généralement à des modèles. Mais la transparence de ses contes, la gracilité triste de *Tristan Noël*, lui méritent toujours une place privilégiée parmi les derniers classiques. On sait quels outrages et quelles mutilations ont subis en Arles les Alyscamps. A Tellier, qui ne fut guère plus favorisé du sort, plairait, mieux qu'au

Havre, un buste, un souvenir, dans ces Alyscamps qui ne sont plus qu'un jardin étroit, des tombeaux, et un nom.

ALBERT THIBAUDET

*
* *

DÉPAYSEMENTS, par *Robert de Traz* (Cahiers Verts).

En vérité je n'imagine pas de lecture plus stimulante, plus tonique que celle de ce mince volume, et Daniel Halévy ne fut jamais mieux inspiré qu'en l'accueillant dans la collection des *Cahiers Verts*. M. Robert de Traz ne nous apporte pas seulement les impressions d'un observateur attentif et scrupuleux, et moins soucieux de satisfaire notre curiosité que d'orienter notre jugement, mais encore l'incitation la plus expresse à ouvrir enfin les yeux, à voyager. Gide l'a dit ici-même, et aussi Rivière, et Schlumberger : nous avons tout à perdre à nous obstiner dans l'isolement spirituel, dans le refus de considérer l'Europe, où certains semblent voir une obligation patriotique. Il y a une façon de crier : France d'abord ! et de nier l'Europe, qui est comme la *formule mentale du suicide* ; et on ne tiendra jamais trop rigueur à Romain Rolland, pour la déconsidération qu'il a jetée sur ces vérités vitales par l'indiscrétion claironnante avec laquelle trop prématurément il les proféra. Au contraire M. de Traz les insinue avec un tact qui lui vaut toute notre gratitude. Sur l'épuisement auquel Vienne avec une langueur résignée s'abandonne, sur la douleur enfiévrée avec laquelle la Hongrie contemple la déchéance où un traité inique l'a réduite, sur l'Allemagne enfin hypnotisée par la perspective d'une catastrophe que son romantisme inné lui fait souhaiter aussi démoniaque, aussi assourdissante que possible, M. de Traz nous apporte le témoignage le plus précieux qui soit. Pointillisme ! diront certains avec une nuance de dédain. Ce reproche me laisse insensible : sur l'Europe actuelle aucune vue systématique ne saurait encore être instructive. Des instantanés qu'une souple intelligence relie : voilà pour le moment tout ce dont il nous faut nous contenter, et c'est exactement ce qu'on trouvera dans *Dépaysements*. J'ajoute que le livre s'achève par un portrait moral de l'âme suédoise qui laisse bien loin derrière lui les fines études de M. Bellessort

et dont on ne saurait trop goûter la délicatesse et la pénétration.

G. MARCEL

LE ROMAN

RABEVEL OU LE MAL DES ARDENTS, par *Lucien Fabre* (Editions de la Nouvelle Revue Française).

Mallarmé, Valéry ont la prose de leur poésie, l'une est le prolongement, le complément de l'autre. Mais ce n'est pas toujours le cas, ce n'est peut-être même pas le cas le plus fréquent. La prose de Verlaine a parfois le timbre de celle d'Alphonse Daudet, quelle différence entre leurs deux poésies! Cette diversité se marquera surtout chez l'écrivain qui puise à deux inspirations différentes, tend à des objets tout différents selon qu'il écrit en vers ou en prose. C'est le cas de Lucien Fabre. Ce ne sont pas les mêmes facultés qu'il met en jeu dans sa prose et dans ses poèmes. Il échappe par là à l'idée qu'on se fait aujourd'hui le plus ordinairement de l'artiste et qui est son « unicité ». Qu'il fasse des vers, de la critique ou du roman, on l'exige du premier coup reconnaissable et, quel que soit le genre où il s'exerce, toujours pareil à lui-même. Fabre remet en honneur une conception moins étroite, plus universaliste, plus classique, si l'on veut, de l'écrivain, qui est celle de l'écrivain-Protée, capable de changer de forme au gré des circonstances.

Rabevel ou le Mal des Ardents exprime Fabre d'une autre manière, mais aussi profondément que *Connaissance de la Déesse* ou que *Vanikoro*. Dans ses poèmes se manifestait un esprit de mathématicien imposant la loi et la chance du nombre à un bouillonnement de sensualité et d'ardeur cérébrale, dirigeant les débats de la chair et du cerveau vers une harmonie supérieure traversée de fulgurations. Dans son roman, c'est tout son côté peuple, son côté terrien, toute son expérience professionnelle aussi d'ingénieur et d'homme d'affaires qui se donnent libre cours. Ce qui est commun aux poèmes et au roman, c'est le bouillonnement, la matière en fusion qui jaillit comme une lave. En écrivant ses poèmes, Fabre se disciplinait ; en écrivant *Rabevel*, il s'est exorcisé. Un premier roman est toujours autobiographique. La transposition du réel y atteint des degrés très divers. Flaubert, c'est *Madame Bovary*.

On a beaucoup raillé les commentateurs de Dante et les sens

cachés qu'ils découvrent dans la *Divine Comédie*. Ce sera peut-être mériter les mêmes railleries (mais n'importe) que de remarquer que Rabevel contient l'anagramme sinon de *Fabre*, du moins de *Vabre* et que la désinence : *el* non seulement rime avec Julien Sorel, mais encore reproduit le son de l'initiale (*L*) du prénom du romancier. Qu'il y ait là pur hasard ou véritablement anagramme, les éléments autobiographiques de *Rabevel* sont faciles à identifier : Fabre a peint une âme de chef, avide de dominer et de posséder, sans être jamais lui-même dominé et possédé, qui transparaissait nettement dans ses vers ; la transposition a consisté à diriger cette âme vers des fins sans noblesse, à lui donner l'appétit des jouissances les plus immédiates, à en faire le symbole d'une époque sans Dieu, ni loi, époque d'anarchie et d'individualisme outranciers. Comme il arrive toujours, Fabre a distribué beaucoup de lui-même à des personnages secondaires, il a donné l'amour de l'Océanie, de La Pérouse et de Vanikoro à François et à Olivier, il a mis tout ce qu'il y a de rouergat et de paysan en lui dans le personnage d'Angèle et dans celui de son père, il a évoqué les paysages de la Commanderie, proche Pampelonne où il est né. Il a encore répandu dans son livre en la stylisant et en la schématisant toute son expérience des affaires, et enfin il y a versé sa vision politique et sociale de la vie française depuis 1870 jusqu'à ce jour. Ce n'est donc pas de l'extérieur, d'une série d'observations et de souvenirs qu'est né *Rabevel* ; il est nettement issu d'une exigence intérieure.

Sa mise en œuvre a dû néanmoins faire l'objet de nombreuses réflexions critiques. Fabre s'est sans aucun doute posé la question de savoir s'il écrirait un roman flaubertien, un roman balzacien ou un roman stendhalien, et si, très évidemment, il a écarté la première formule, embarrassé pour choisir entre les deux autres, tant elles lui semblaient toutes les deux convenables, nécessaires à son dessein, il a résolu de les fondre ensemble et de réaliser à la fois un roman où l'analyse serait poussée aussi loin que possible, et une grande fresque historique et sociale à la Balzac. Il n'a pas pu n'être pas touché par la vogue du roman d'aventures, dont le paroxysme a coïncidé avec la période d'élaboration de son œuvre, et il s'est convaincu qu'une action multiple, violente était indispensable. Et il a tenté d'écrire ce roman complexe et intégral dont rêvent aujourd'hui tous les vrais

romanciers : roman d'aventures, roman de caractères, roman de mœurs.

L'originalité de Fabre n'en reste pas moins considérable. Romancier d'aventures, il a innové sur deux points : il a été le premier animateur d'un type de grand aventurier qui ait osé nous raconter sa formation, sa jeunesse, ses débuts (nous ne connaissons rien des « enfances » Vautrin ou Jean Valjean) ; il a été le premier à écrire un roman d'aventures *d'affaires*, sur le rythme d'un roman de cape et d'épée ou d'un roman policier. Romancier de caractères, Fabre a appliqué à ses personnages des procédés d'analyse d'une acuité et d'une précision mathématiques. (Je ne puis, faute de place, qu'indiquer cela qui paraît à l'évidence, en particulier dans toutes les analyses consacrées à Angèle.) Romancier de mœurs, enfin, il a réussi à donner une allure non pas historique, mais épique et légendaire à son récit. Déjà l'an passé, Luc Durtain dans son admirable *Douze cent mille* y était parvenu, mais en employant souvent des procédés d'hallucination. Chez Fabre, au contraire, tout est net, tout est en lumière blanche, presque à l'excès.

L'imagination de Lucien Fabre s'est donnée libre carrière, accumulant une série d'aventures arbitraires, mais toujours préparées, posées et déduites avec une logique impeccable. C'est ce qui permet de dire que *Rabevel* est par sa structure générale un roman-feuilleton et que Lucien Fabre a réintroduit le roman-feuilleton dans la littérature, ce qui peut s'exprimer d'une autre façon en disant que Lucien Fabre a fait un poème épique en prose. Le poème épique, en effet, n'est que la forme noble du roman-feuilleton. Ce qui les différencie l'un et l'autre du roman à la mode française du XIXe siècle, c'est qu'ils ne sont pas entraînés jusqu'au bout par un dynamisme psychologique, auquel donnent le branle quelques caractères et une situation initiale, mais qu'ils sont constitués d'épisodes arbitraires cousus ensemble par une logique souvent étrangère aux personnages et à la situation initiale. Quand ces épisodes se succèdent sans être reliés logiquement, il n'y a plus roman-feuilleton, il y a roman picaresque. Le poème épique (et le roman-feuilleton littéraire) se distinguent encore du roman picaresque en ceci qu'ils mettent en œuvre une matière populaire, éparse dans des ouvrages sans art. Virgile a rassemblé de vieilles légendes

éparses dans le monde ancien, l'Arioste a rassemblé tous les récits et chansons de chevalerie qui traînaient les rues. Fabre a, dans une certaine mesure, rassemblé les données des romans et des mélodrames populaires de ces cinquante dernières années : Rabevel retrouve par exemple sa mère de la façon la plus inattendue.

Mais Fabre, comme l'Arioste, réintroduit à l'intérieur de chaque épisode arbitraire la vérité des caractères et (là où l'Arioste a mis son ironie et sa poésie) la minutie de l'analyse.

Résumer *Rabevel,* ce serait le trahir. Cette histoire d'un enfant du peuple que les leçons d'un congréganiste mettent à même à vingt ans de réduire *a quia* en un tournemain deux banquiers et de faire sa fortune, suivie de l'histoire des amours, puis des orgies du puissant financier qu'il est devenu, jusqu'à sa déchéance et à sa mort, ne prend tout son relief et toute sa portée qu'à la lumière des mille incidents et du jeu des sentiments qui l'éclairent. On a par exemple reproché à Fabre l'épisode où Rabevel reconnaît sa mère dans une grande courtisane et son père dans un des banquiers qu'il veut ruiner. Mais l'essentiel de cet épisode n'est pas là, il est dans l'orgueilleux refus de Rabevel encore pauvre à son père qui lui offre de l'adopter et de lui léguer sa fortune. Il y a là un trait essentiel du caractère de Rabevel où se mélangent orgueil, confiance en soi et goût de la lutte.

De même, l'amour qu'a choisi Fabre pour son héros, l'amour que Rabevel voue à Angèle, cet amour qui est un rapt, chaque fois (ou presque) qu'il se satisfait, et qui s'achève dans le sang, était l'amour le plus approprié à l'envergure et au caractère de Rabevel.

Si Lucien Fabre avait réussi à dominer jusqu'au bout l'énorme matière qu'il brassait, il aurait écrit un chef-d'œuvre. Son livre est une œuvre grande et puissante, mais dont le contrôle lui a échappé dans les cent-cinquante dernières pages du tome troisième et dernier. Il s'agissait pour lui de peindre à la fois la déchéance de Rabevel, devenue la proie de Balbine Vassel, femme fatale, et l'adolescence d'Olivier et de Marc, l'un fils de Rabevel, l'autre fils de Noë, chargés de représenter la génération de la guerre par opposition à la génération de l'entre-deux guerres. Olivier, par certains côtés semblable à Rimbaud, par

certains autres à un héros de Kipling ; Marc, jeune disciple de Maurras, positif, empirique, sont par trop schématisés ; Isabelle, jeune fille de seize ans qui aime Olivier, est tout à fait conventionnelle, autant que Balbine Vassal dont les métamorphoses à la Frégoli sont surprenantes. Quant à Rabevel, rien n'explique sa déchéance, ni pourquoi il se laisse, lui le dominateur, si aisément dominer par une coquine. Mais le défaut le plus grave de cette fin, c'est que tous les rapports que soutiennent entre eux les personnages sont dénués de « crédibilité » : on n'imagine pas Rabevel, à son apogée, traitant de pair à compagnon avec deux gamins comme Olivier et Marc, acceptant leurs observations, ni ces deux jeunes gens au courant de toutes les affaires de cœur, tares et faiblesses de Rabevel, ni le naïf menuisier Noë continuant à fréquenter chez le gros financier et parlant wagnérisme comme un rose-croix. On ne comprend pas davantage l'avortement dont meurt Angèle. La succession trop rapide d'épisodes qui s'enchevêtrent, se chevauchent, nuit également à la clarté. On a par instant l'impression que l'auteur ne tient plus les fils des personnages : aux pages 122-3, par exemple, Rabevel dit *vous* à Marc qu'il a vu naître et qui est son cousin germain.

Mais à quoi bon insister sur cette fin un peu hâtive et d'ailleurs fourmillante d'idées ? L'essentiel du livre, c'est la jeunesse et la fortune de *Rabevel* dans les deux premiers tomes. Et ces deux premiers tomes, malgré bien des scories, sont d'une puissance et d'une vitalité extraordinaires. Il semble que ce qui manque à *Rabevel*, c'est une certaine qualité musicale, une résonance, ou peut-être l'expression assez communicative du tourment qui dévore le héros, incapable d'amour et qui recherche le bonheur, incapable de foi et qui aspire à un absolu. On assiste à ce tourment, on ne le partage pas, on en reste spectateur. C'est peut-être la rançon de son audace que paie Lucien Fabre (comme l'a payée Deberly avec son *Impudente*), en dressant le portrait en pied d'un héros admirable, mais antipathique. Pour ce qui est du style de Fabre, on a relevé avecraison des phrases hâtives, trop longues ou trop abstraites. Mais on n'a guère souligné l'originalité de ce style de physicien appliqué à l'analyse des sentiments. Fabre, après Jules Romains et Proust physiologistes, contribue à introduire dans le roman le grand style de l'analyse scientifique.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LES ALLONGÉS, par *Jeanne Galzy* (Rieder).

Pourquoi un livre écrit pour nous apitoyer sur une certaine catégorie de misères nous est-il d'avance un peu suspect ? Nous devinons la torsion que l'auteur a imprimée à la vérité et nous nous refusons à être inclinés malgré nous.

Dès les premières pages des *Allongés* nous sommes rassurés sur les desseins de Madame Galzy. Je dirai même qu'il y a une sorte de coquetterie — si ce mot léger ne risquait de trahir le sentiment si grave de son livre — dans le soin qu'elle met à refuser de nous un attendrissement facile sur le sort de la chair triste et inerte qui se décompose avant l'heure dans l'enfer où elle nous introduit, et à nous suggérer, par opposition, que l'état de santé est une condition imparfaite, le corps intact un mécanisme merveilleux mais un peu grossier, un obstacle à la pure vie de l'esprit.

Les saints qui mortifiaient leur corps étaient bien de cet avis ; nous le sommes tous, sans risquer volontairement l'aventure. Madame Galzy ne pousse pas sa conception mystique de la souffrance jusqu'à nous inviter à la rechercher, elle montre seulement le parti qu'on en peut tirer, comment un être humain — après l'avoir maudite — peut s'installer dans une douleur qui le retranche du monde et en faire la base d'une vie profonde et subtile. Isolée dans le silence, délivrée de l'action qui limite, l'âme découvre ses ressources infinies et reçoit — « en creux » si j'ose dire — l'empreinte de la vie. Le monde physique même perd de sa consistance : les yeux s'activent pour remplacer le toucher, les parfums voyagent vers les narines et leur apportent le message des jardins.

La ville et la maison où Madame Galzy place son témoin sont pleines de malades allongés ; on devine sans le voir le monde normal qui reste dans l'ombre. L'art de l'auteur a déplacé toute la lumière. La maladie n'est pas ici l'envers de la santé ; elle est un état, une fonction pour laquelle tous ne sont pas faits, qui a ses élus, ses héros. Ceux-ci aussi prennent possession du monde, mais par le renoncement et la pitié.

EMMA CABIRE

*
* *

LES THIBAULT : LA BELLE SAISON, par *Roger Martin du Gard* (Editions de la Nouvelle Revue Française).

Le beau et bon roman ! Nous qui sur le conseil de Joubert laissons fumer nos idées loin du jeu des apparences, nous saluons dans Martin du Gard un maître et un père, dans ses *Thibault* de beaux enfants. Enfin voici des êtres créés, abandonnés à leur devenir ; non point de ces apparitions sentimentales évanouies avec le souffle de l'évocateur, ni de ces silhouettes plates reliées par les fils minces d'une anecdote ; mais des personnages à trois dimensions, riches dès les premières pages d'un passé qui va s'accumulant et leur assure une complète indépendance. L'auteur, défait et ravi, les sent qui gagnent à la main et le noient dans leurs ombres grandissantes. Peut-être que si on lui annonçait Jenny de Fontanin il se lèverait pour la recevoir, que si on lui demandait son opinion pour une enquête il irait d'abord consulter Antoine Thibault, ou Daniel, avant de répondre. Nous aimons à le croire, et nous *pouvons* le croire, et notre reconnaissance vient de là. Nous en avons tant vu de ces despotes pressés qui annexent la province du roman à leur empire rien que pour y loger sournoisement leur démon intérieur ! Martin du Gard, au contraire, est annexé par son œuvre, elle le dépasse et il en dépend : même elle le réduit en une captivité heureuse dans des lianes vivantes qui sortent de lui mais qui sont pourtant enracinées hors de lui, en vertu des lois contradictoires de la création. Et ceci est une première et saine leçon qui vaut bien d'être un peu méditée.

Martin du Gard romancier, je le définirais un homme qui s'efforce patiemment et amoureusement à sortir de lui-même, qui a le sentiment d'être *attendu,* au delà de ses tâtonnements, par la figure précise de la réalité que son imagination dégage bien plutôt qu'elle ne la compose. Pour lui rien n'est tout à fait pensable avant d'être tout à fait perceptible, sa création est un atterrissage qui l'installe définitivement dans ce que les aviateurs appellent si justement le décor. Il n'a donc point deux consciences, comme Balzac par exemple, une conscience abstraite, composée de raisonnements et de plans, sorte de maquette idéale et complète de la réalité, et une conscience concrète qui servirait de preuve et d'illustration à la première : son point de

conscience coïncide avec son point de perception, et jamais chez lui l'intelligence n'empiète sur l'oreille et le regard. Je connais peu de romans aussi purs de bavures abstraites ou subjectives que le sien, à ce point qu'il s'interdit cette indépendance vis-à-vis du dialogue et de l'action qui permet au romancier de manier et de raccourcir ceux-ci à sa guise, de les éloigner et de les rapprocher de nous comme derrière les verres d'une lorgnette. Nous allons voir le rôle capital que joue le dialogue dans les *Thibault*. Pour ce qui est de l'action, elle s'y déroule complètement en scènes bien mises au point et développées, qui détournent notre attention de ce qui n'est pas elles pour mieux nous faire sentir ensuite tout ce qui les dépasse et qu'elles ne disent point. Ces scènes composent la trame du roman, il commence par elles, elles en assurent l'enchaînement et l'articulation. Elles sont présentées plutôt que représentées par un style dépouillé et pour ainsi dire immobile, sans chatoiement ni élan propre, qui s'efface derrière les visions qu'il évoque et s'applique à repasser les traits que le regard intérieur a d'abord embrassés d'une vue, mais sans jamais les accuser trop fortement ni en rassembler un trop grand nombre dans le même espace, tant il est respectueux du courant de l'action.

Celui-ci est rendu principalement par le dialogue, d'une fluidité et d'une justesse extraordinaires. Avec une audace qui étonne chez un Français, Martin du Gard s'abandonne au dialogue, lui confie la marche du roman et laisse le temps s'écouler en paroles. Il fait penser aux Russes, à Tolstoï surtout. Voyez quel naturel et quelle aisance donne à la première scène de la *Belle Saison* le dialogue des deux frères où viennent déboucher leurs monologues intérieurs, et l'effet des *pensées parlées* d'Antoine dans cet épisode de l'opération de Dédette où Martin du Gard réussit à nous faire toucher le réel par tous nos sens à la fois. Il faut lui dire à ce propos qu'il y a sans doute une trop grande différence de mouvement et de courant entre ces dialogues et les quelques mises au point analytiques qu'il est obligé de faire de temps en temps. Celles-ci arrêtent le récit, pour un peu on les lirait sans surprise en note, au bas de la page. C'est que l'auteur, s'étant retiré de son œuvre, a beaucoup plus de peine qu'un autre à quitter un instant ses personnages pour penser par ses propres moyens. On le sent anxieux de reve-

nir le plus vite possible aux signes réels, gestes, attitudes, paroles, intonations. Il aura tout avantage, dans les épisodes suivants, soit à intervenir plus franchement dans l'histoire, soit à substituer le plus possible à l'analyse des équivalents plastiques.

Il est extrêmement intéressant de voir comment s'y prend Martin du Gard pour nous donner l'impression de la durée et de l'enchaînement naturel dans le temps. Dans *Jean Barois*, il arrivait en somme à composer avec des segments de drame la ligne schématique d'un roman ; dans les *Thibault*, les liaisons et transitions sont romanesques ainsi que l'intégration de la mimique et de la mise en scène ; mais le rythme est à peu près le même dans les deux ouvrages : des périodes séparées par d'assez longs intervalles, une suite de temps forts et de temps faibles. Le défaut de ce mouvement discontinu est d'engendrer quelquefois une certaine monotonie ; mais chacune des périodes des *Thibault* résonne encore dans la période suivante, si l'on peut dire, grâce à l'art avec lequel l'auteur la fait durer dans notre souvenir. Car la durée d'un roman, tout aussi fictive que l'espace théâtral, est déterminée par la manière dont il s'inscrit dans notre mémoire. Les quelques lignes où Rastignac défie Paris du haut du Père-Lachaise valent cent pages dans notre souvenir. L'impression de durée est proportionnelle à ce qu'on peut appeler l'*épaisseur psychique* d'une scène, d'un épisode, laquelle est fonction de l'ébranlement de notre affectivité. Dans le premier livre de la *Belle Saison*, la scène du dîner chez Packmell doit sa durée et son épaisseur au malaise de Paule observé et indirectement ressenti par Jacques Thibault. Au début des relations d'Antoine et de Rachel, quand ils sont assis face à face dans le petit restaurant, nous les connaissons déjà depuis longtemps, psychologiquement parlant, car nous avons avec Rachel le souvenir affectif de la conduite d'Antoine durant l'opération, avec Antoine le souvenir affectif de la vision du corps de Rachel et du réveil à ses côtés. Voici le revers de la médaille : en sollicitant continuellement notre mémoire concrète, il arrive que Martin du Gard la sollicite un peu arbitrairement, je veux dire que certaines actions qu'il nous décrit sont un peu trop visiblement des mouvements intérieurs mis en scène, des façons de dramatiser — au sens technique du mot — le récit. Je songe

notamment aux scènes qui nous révèlent l'amour naissant de Jenny, un peu minces, un peu simplistes, peut-être un peu voulues. Peut-être bien que ces scènes ne sont pas assez travaillées, assez mûres. Dans une œuvre comme celle-ci dont les contours se découpent nettement dans une lumière franche, il faut que la réalité nous dissimule constamment les intentions et jusqu'à la pensée de l'auteur. Il arrive aussi qu'il la sollicite inutilement, dans les transitions et les enchaînements, et que le souci qu'il a de tout faire voir l'entraîne à nous montrer, à nous faire écouter des choses qu'il aurait pu noter en quelques phrases brèves et dans un mouvement plus vif. (Par exemple : quelques pages de la seconde partie du *Pénitencier ;* celles qui relient, dans la *Belle Saison*, l'épisode de la réception de Jacques au dîner chez Packmell.) D'une manière générale, il faut conseiller à Martin du Gard de s'abandonner plus qu'il ne fait, de rapprocher son œuvre de lui, de ne pas craindre les raccourcis et l'accélération opportune. Il peut être tranquille, il a fait ses preuves, il ne quittera point la nature d'un pas.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

CÉCILE POMMIER, par *Gustave Geffroy* (Fasquelle).

Gustave Geffroy n'est pas seulement l'auteur de *l'Apprentie*, qui est avec *l'Assommoir*, le seul roman sur les ouvriers qui survive de l'époque naturaliste, il est aussi celui de *l'Enfermé*. Cette vie de Blanqui, toute en petites touches exactes est une des meilleures réussites du naturalisme. Pourquoi ? Parce qu'ici le naturalisme peint de l'héroïque, de la beauté morale et qu'il emploie pour les peindre des moyens sobres, modestes, préservés de toute rhétorique et de tout amphigouri.

Appliquer la forme naturaliste à une matière non point basse et morne, mais exceptionnelle et de caractère élevé, comment les gens de l'école de Médan n'y ont-ils pas plus souvent songé ?

L'originalité de Gustave Geffroy, son apport personnel dans le roman naturaliste, c'est précisément d'avoir sur le ton le plus uni, sans jamais élever la voix, ni crier à la merveille suivi pas à pas, jour après jour, des destinées simples et nobles, parfois héroïques. C'est ce qui caractérise son dernier roman, *Cécile Pommier*, suite de *l'Apprentie*, récit de l'ascension de Cécile de

son atelier de couture jusqu'à la riche bourgeoisie, rempli d'épisodes romanesques, dramatiques ou même « cérébraux », car l'ascension de l'héroïne n'est pas seulement sociale, elle est aussi intellectuelle. Rien de moins normal que la rencontre dans des mansardes contigües d'un vieil historien, d'une danseuse en retraite, claveciniste, pleine de goût et de vertu et de la petite couturière Cécile Pommier. Rien de moins quotidien que la poignée de mains de Victor Hugo à Cécile. Rien de moins prévu que ce dîner où Cécile, devenue « première » d'une grande maison de couture, se trouve à table entre Réjane et Coquelin Cadet. Rien de moins attendu que l'aisance avec laquelle Cécile Pommier s'assimile la culture bourgeoise.

L'art de Gustave Geffroy est justement dans la « crédibilité » qu'il confère à ces choses en les traitant exactement de la même façon que les événements les plus anodins de l'existence de Cécile. Il se refuse à imiter l'historien qui détache, pour les mettre en évidence, les faits et les crises du temps passé ; il retisse l'étoffe même de la vie française de 1880 et des années suivantes, et cela donne beaucoup de gris, un peu de bleu et pas mal de noir, cela donne une vie, — la vie.

Cette cadence égale et trotte-menu d'un roman, où l'extraordinaire est l'exception, n'est pas au goût du jour. Les cerveaux et les palais sont habitués à des aliments plus divers, plus piquants. Mais ce n'est pas à eux que s'adresse Gustave Geffroy : *Cécile Pommier* est une épopée quotidienne et populaire, conçue selon une autre esthétique que les *Misérables* ou les *Mystères de Paris*, mais avec les mêmes visées. C'est ainsi qu'il faut considérer ce livre pour le bien juger.

Il a l'unité, la simplicité, la générosité d'inspiration des meilleures œuvres populaires. L'histoire de cette jeune fille du peuple, orpheline, qui, aidée par deux êtres personnifiant l'intelligence, l'art et la bonté, s'élève jusqu'à l'élite de la bourgeoisie qui la méconnaît et dont elle s'écarte avec la plus noble dignité, l'ascension de Cécile vers l'esprit, la lutte de l'argent et de l'esprit, le triomphe provisoire de l'argent, tout cela, qui tomberait aisément dans la berquinade, l'évite presque complètement grâce à la sincérité et à la flamme qu'a versées dans son œuvre Gustave Geffroy.

Gustave Geffroy a des tics de style qui datent un peu (sans

parler de petites négligences : *en face le...* pour *en face du* ; *émotionnée*), par exemple l'emploi du verbe pronominal à la façon de Zola : *en même temps que se voyaient les beautés de la saison des fruits*. Mais on lui chercherait plus volontiers chicane pour certains anachronismes. N'en citons qu'un : 900 francs une chambre mansardée et une cuisine en 1880. Ce sont là des prix d'après-guerre. BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

L'ÉQUIPAGE, par *Joseph Kessel* (Editions de la Nouvelle Revue Française).

Jean Herbillon, jeune aspirant d'artillerie, volontaire pour l'aviation, arrive comme observateur dans une escadrille du front. Il fait du même coup l'apprentissage des hommes et de la guerre. Pour lui commence alors une vie nouvelle, où s'enchevêtrent étroitement les risques et l'oisiveté, la gaieté puérile, la feinte insouciance, et l'angoisse superstitieuse ; existence inoubliable pour qui l'a vécue, qu'on a souvent décrite et dont enfin l'auteur de ce beau livre a su le premier nous communiquer la fièvre et le feu intérieur.

A l'escadrille, Jean se lie d'amitié avec un nouveau pilote, beaucoup plus âgé que lui, le lieutenant Maury.

Bien que très habile et très brave, celui-ci n'attire pas les sympathies de ses camarades qui tous plus ou moins fétichistes, croient lire un destin fatal sur ce visage qu'auréole la malechance et qu'attriste le sentiment de sa disgrâce physique. Pressentis par le chef d'escadrille, les observateurs ne dissimulent guère leur répugnance à lier leur sort à celui de Maury. Jean Herbillon s'offre alors à faire équipage avec le nouveau venu. Il agit ainsi un peu par bravade et poussé déjà par le démon du jeu, mais surtout mû par un obscur désir de pénétrer jusqu'à cette âme inquiète et blessée dont il a pressenti le désespoir et la noblesse morale. En un moment de solitude et de détresse, Maury laisse échapper son secret. C'est à cause d'une femme qu'il souffre et qu'il désespère, à cause de sa propre femme dans les yeux de laquelle il a toujours vainement cherché « cette étincelle, cette vibration profonde qui rassure... » Pour l'éveiller, tous les moyens lui furent bons, même les plus naïfs. C'est dans l'espoir de lui plaire qu'il a voulu passer

dans l'aviation. Il avoue son désir puéril et sa déception :

Mais regardez-moi. Cet uniforme, cette élégance que vous portez si facilement, sur mon corps semblent une dérision. Voilà quinze jours que je suis ici et je n'ai pas volé. Les camarades me reçoivent mal. Et ce matin je n'ai pas de lettre...

... Dans la solitude où Claude étouffait... il éprouvait le besoin invincible de dire son tourment au seul homme peut-être qui fut venu à lui spontanément.

Telle était donc la douleur banale que cachait ce front hautain et riche de subtiles pensées ! A la grande pitié du jeune homme, un peu de mépris se mêla. Il ne comprenait point encore qu'on pût souffrir pour une femme. — Allons, répondez-moi, dit nerveusement Maury. Votre amie est-elle mystérieuse ? A-t-elle des replis subits, des mutismes pires que des révoltes ? Son amour semble-t-il affaibli, tamisé par des rêves obscurs ? Découvrez-vous parfois, dans ses yeux, du regret ou une intolérable pitié ?

Alors comme pour se venger de l'interrogatoire pressant, de la déception que Claude lui avait causée, et aussi dans le dessein confus de faire éclater devant un témoin anxieux la plénitude de son bonheur, Herbillon, à l'image tracée par Maury, opposa, trait pour trait, celle qu'il se faisait de sa maîtresse.

Il dit la joie parfaite de leurs rencontres, sa gaieté légère, sa fraîcheur, la qualité ingénue et fière de son abandon, et cet élan enfin qui la livrait.

Chaque mot enfonçait Maury plus profondément dans sa détresse.

— Assez, murmura-t-il. Cela ne sert à rien. Vous êtes trop jeune.

Toute la scène, qui pourrait être de comédie, a, dans le roman, un accent tragique et tous les mots y rendent le son de la fatalité.

En même temps que l'intimité des deux hommes se fait plus étroite, une ombre s'élève entre eux, un fantôme qui prend corps lentement. Ils acquièrent, à voler ensemble, ce muet et mystérieux langage qui permettait au pilote et à l'observateur, mieux que tous les appareils spéciaux, de conjuguer tous leurs réflexes. D'eux naît enfin cette entité morale : *l'Équipage*, « une cellule à deux âmes qui battaient d'un rythme pareil ». L'auteur a bien senti et parfaitement exprimé la persistance de cet être double, dans l'ordinaire de la vie terrestre.

La cohésion ne cessait point hors des carlingues. Elle se prolongeait en subtiles antennes, par la vertu d'une accoutumance indélébile à se mieux observer et se mieux connaître. Ils n'avaient fait que s'aimer ; ils se complétèrent...

... Entre eux circula dès lors, invisible et sans défaillance, l'accord mystérieux qui, là-haut, dans l'air vif, chargé d'ivresse et de péril, modelait en même temps le sourire ou l'angoisse de leurs bouches.

Quand l'aspirant partit en permission, Maury le chargea de porter une lettre à sa femme.

Ainsi s'achève la première partie du roman. La seconde se devine, et même un peu trop à mon gré. La femme de Maury n'est autre que la maîtresse de Jean. C'est avec elle que le permissionnaire passe ses premières nuits et lorsqu'il se décide à remplir la mission dont Maury l'a chargé, c'est sa maîtresse qu'il retrouve avec une stupéfaction que le lecteur ne partage pas. Mais si la scène est amenée artificiellement, elle est traitée avec force et vérité. Tourmenté dans sa chair par un désir que le goût du risque exaspère, déchiré par le remords de son involontaire trahison, Jean se résout au mensonge. Tous ces conflits de sentiments sont présentés avec un art simple, direct, puissant, qui ferait merveille au théâtre, si jamais M. Kessel s'avisait d'y porter ses dons dramatiques de premier ordre.

Jean retourne au front. Le malentendu s'aggrave entre Maury et lui, et s'aiguise leur clairvoyance réciproque. C'est au cours d'un combat aérien que le drame se dénoue. A l'instant où l'équipage va périr sous les balles des chasseurs ennemis, Maury, d'un regard impérieux, exige cette vérité cruelle qu'il n'a fait que pressentir. Pour toute réponse, Jean joint les mains pour demander pardon, car il ne faut pas que l'équipage périsse en état de haine.

Dans son désespoir jaloux, le pilote cherche follement la collision avec un de ses adversaires. Il veut entraîner Jean dans sa chute. Mais soudain il se souvient que seul le jeune homme s'est confié à lui, quand les autres s'écartaient. A ce remords libérateur une blessure opportune vient ajouter l'appoint de l'instinct de conservation. Il traverse la meute ennemie, pique, atterrit ; mais il n'a ramené au sol que le cadavre de son ami.

Alors que tant d'autres ont péri, de qui la jeunesse et la beauté n'ont pu fléchir le sort, le triste Maury guérira : il retrouvera sa femme attendrie et soumise par la douleur. Bientôt même pourra sourire avec amertume en songeant qu'elle oubliera avant lui Jean Herbillon.

Autour des deux héros, M. Joseph Kessel a groupé diverses

figures, nettement dessinées. Celle du chef d'escadrille est digne de Plutarque et le récit de sa mort fait songer à la Chanson de Roland. A cette grandeur l'art de l'écrivain contribue peu : son style est correct, mais parfois embarrassé, voire assez peu scrupuleux à observer la concordance des temps. Souvent la phrase commence en image et se résout en analyse abstraite. Aucune affectation d'ailleurs ; si l'auteur n'est pas toujours simple, c'est faute d'application, ou faute de loisir.

Mais il possède ce qu'aucune rhétorique ne lui apprendrait: le pouvoir magique de donner aux passions un visage mémorable, et aux plus humbles paroles humaines l'accent héroïque de l'épopée.

ROGER ALLARD

*
* *

MIENNE, par *Thierry Sandre* (Malfère).

C'est un livre bien curieux que ce premier roman de M. Thierry Sandre. Il offre dans sa première moitié toutes les apparences d'un roman sur la jalousie « fort distingué », écrit dans un « style châtié », plein de fines notations psychologiques et aussi de puérilités (rien de plus enfantin par exemple que la façon de dialoguer de M. Sandre). Mais dans sa seconde moitié, ce roman de vie intérieure s'anime progressivement jusqu'au drame, presque au mélodrame, en posant plus nettement à chaque nouvelle étape et en compliquant le problème qui, dans les cent premières pages, nous semblait négligeable, ou tout au moins secondaire.

La lecture achevée, on s'aperçoit qu'on est en présence d'une œuvre non pas puissamment, mais profondément originale, et en dépit de son extérieur un peu vieillot, d'une œuvre d'un extrême modernisme de conception et d'exécution.

Le sujet est simple : à dix-neuf ans, un jeune homme aime une jeune fille de quinze ans. L'aime-t-elle ? Il n'en peut rien savoir. L'oncle du héros, craignant l'intimité des deux adolescents, éloigne son neveu. Dix années passent, dont quatre de guerre. L'homme de trente ans retrouve par hasard à Nice la femme de vingt-cinq, mariée, mère de deux enfants, qui, sans une hésitation, se donne à lui qui l'aimait toujours. Comment la jalousie de l'amant naît et se développe, nous ne tarderions pas

(ayant déjà lu Proust) à nous en désintéresser, si le sujet du roman ne se décentrait soudain. Le héros quitte le premier plan, que la femme vient occuper. Le héros n'est plus que le porte-parole et le reflet du lecteur désireux de savoir si cette amoureuse est une honnête femme, une vicieuse, une poupée, une folle. A mesure que le livre avance, l'énigme devient plus pressante et plus insoluble ; la mort de l'héroïne vient encore la rendre plus indéchiffrable.

M. Thierry Sandre, obéissant à la loi qui guide les romanciers d'aujourd'hui, cette loi qui a poussé Lucien Fabre à fondre en un seul un roman d'analyse, d'aventures et de mœurs, a fondu en un seul, un roman-confession et un roman qu'on pourrait appeler de psychologie policière (ou de police psychologique). La soudure n'est pas parfaite, mais l'intérêt de la tentative n'en est pas moins grand.

D'autre part, M. Thierry Sandre a réussi à écrire un solide roman psychologique en le composant à *rebours*. Le propre d'un roman psychologique, c'était jusqu'ici de présenter des personnages dont l'âme et le caractère s'éclairaient progressivement jusqu'à apparaître en pleine lumière, dans leur unité ou leur contradiction. M. Thierry Sandre au contraire nous a présenté un personnage de femme qui semble extrêmement simple au début et qui devient graduellement à mesure que le roman se développe, inintelligible, ou plutôt : intelligible de dix façons différentes. Nous pouvons donner de cette héroïne dix interprétations aussi plausibles les unes que les autres.

Nous sommes devant cette femme aussi perplexes que devant l'*Aimée* de Jacques Rivière. Seulement tandis que nous apportons une sorte de rage à nous expliquer Aimée, peut-être admirons-nous surtout dans le roman de M. Thierry Sandre, l'ingéniosité de l'auteur à nous intriguer sur son héroïne.

C'est un début discret que celui de M. Thierry Sandre, mais il est à retenir. BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

L'HOMME DE LA PAMPA, par *Jules Supervielle* (Editions de la Nouvelle Revue Française).

« Rethéâtraliser » le théâtre, conseillait le mois dernier M. Boris de Schlœzer dans cette revue, pourquoi ne pas « relit-

tératurer » la littérature ? Nous demandons au théâtre des ballets, des spectacles, des fantaisies et non plus des « tranches de vie », pourquoi ne demandons-nous pas à la littérature (non pas exclusivement, mais aussi) des contes de fées ?

Jules Supervielle, poète, dont les admirables *Débarcadères* n'ont pas reçu le grand accueil qu'ils méritaient, nous offre aujourd'hui un de ces contes de fée mis au goût de l'époque. Il serait divertissant et instructif d'instituer un parallèle entre cet *Homme de la Pampa* et tel conte des *Mille et Une Nuits : Sinbad le Marin* ou la *Lampe d'Aladin.* Au lieu et place de sultans d'Asie, un richissime Américain du Sud parcourant ses *haciendas* peuplées de ses bâtards, tel le calife Haroun-al-Raschid le bazar de sa bonne ville. Au lieu des Génies bienfaisants ou maléfiques, une Sirène capturée par un paquebot. Au lieu de la lampe d'Aladin, le volcan portatif de Fernandez y Guanamiru.

L'histoire de l'*estanciero* Guanamiru qui fait d'abord construire sur ses domaines un volcan artificiel, puis, obsédé par l'idée fixe de transporter son volcan en Europe, finit par s'imaginer qu'il a un volcan apprivoisé dans sa valise et va jusqu'à Paris avec sa valise et son idée, c'est une histoire de dormeur éveillé. Aucune extravagance ne peut plus étonner une fois que l'histoire a pris son élan. Supervielle a pris un soin superflu en nous rappelant parfois que son héros est halluciné (p. 96 par exemple, après l'extermination des passagers, nous eussions su gré à Supervielle dans la phrase que voici : « La cloche sonna pour le dîner *abattant les images que sa cervelle avait proposées à Guanamiru et* ressuscitant tous les passagers » de supprimer la ligne que nous imprimons en italique). Nous trouvons tout naturels les dialogues en parfums avec le volcan, l'épisode de la Sirène ou celui du Métro (« forêt de murs, vergers de ciment, ciel d'ingénieurs, dur et voûté » avec ses flèches indicatrices qui deviennent « de vraies flèches d'Indien en plein vol » qui « finiront par tuer quelqu'un ») : il n'est que de nous le proposer comme tout naturel. Un enfant de cinq ans à qui on conte le *Petit Chaperon Rouge* ne comprend ni ce qu'est une « bobinette », ni ce qu'est une « chevillette », sa joie d'entendre le conte demeure la même ou en est augmentée.

Ce conte de fées pour adultes, tel que nous l'offre Supervielle, est proche parent du poème en prose tel que l'a défini

Max Jacob : un dépaysement brusque. « Surprendre, c'est peu de chose, il faut transplanter. » Et encore : « Une œuvre est créée... quand chacun de ses mouvements, qu'il ressemble ou non à ceux de la terre, se passent loin d'elle. » Il semble bien que Jules Supervielle peut s'approprier cet *Art Poétique.*

Son *Homme de la Pampa* plane délivré de toute pesanteur et nous invite à planer près de lui. Mais cette invitation resterait peut-être vaine si cet « homme » n'était pas par bien des côtés humain. En lui se retrouvent, déformés, agrandis une succession de traits épars qui se recollent soudain pour constituer à nos yeux une image synthétique : le Sud-Américain. Par là l'émotion vient s'insérer dans la fantaisie : ce constructeur de volcan, c'est l'homme qui se mesure à la nature la plus formidable et la dompte ; ce passager qui cause avec une sirène, c'est l'homme primitif pour qui se pose encore tout « le problème de la mythologie » ; cet *estanciero* qui veut conquérir Paris, c'est le symbole de l'orgueil du Nouveau Monde en face de l'Ancien.

Rien de plus malaisé à critiquer qu'un conte de cette espèce. Critique-t-on la forme d'un nuage qui passe ? On serait tenté pourtant de reprocher à Jules Supervielle de n'avoir pas laissé toute liberté à son inspiration, d'être parfois resté à mi-chemin du rêve et du réel, au lieu de se lancer sans retenue dans le rêve.

Mais ce qu'il faut louer sans réserve, c'est la qualité, la succulence poétique de son style, de ses images ; les soixante premières pages du livre en particulier sont d'une rare originalité d' « écriture ».

BENJAMIN CRÉMIEUX.

*
* *

LA SURVIVANTE, par *Jean Balde* (Plon).

De la mesure, une certaine égalité dans le ton et le développement du récit, ces qualités donnent au dernier roman de Jean Balde une harmonie qui reste malheureusement trop monotone. Pas de relief, pas de couleur, une ligne unique, gracieusement tracée, mais dont la courbe manque d'imprévu, c'est celle de beaucoup de romans d'Henri Bordeaux qui débutent par un tableau de vie rurale vers lequel on revient après une période de crise. Mais ici cette vie de la terre — dont certains tableaux sont joliment travaillés bien qu'avec des pro-

cédés un peu usés — son lien profond avec la vie des êtres, ne veut point être le sujet du roman. Le titre affirme l'intention d'une étude psychologique qui est franchement manquée, soit que l'auteur voulant nous présenter un type et un cas exceptionnels n'ait pas réussi à les dégager de la banalité, soit que s'attachant au contraire à une étude d'âmes moyennes — étude si délicate et féconde parfois — il ne les ait vues que très extérieurement, telles que cent fois déjà on nous les a peintes.

L'héroïne Elisabeth est placée dans une situation un peu semblable à celle dont Jean Schlumberger avait su dans son dernier roman imposer la valeur dramatique — si actuelle, si proche de nous — de manière énergique, complexe et pénétrante. L'action très pauvre de *la Survivante* pas plus que l'étude des caractères, n'atteignent jamais au pathétique qui se dégageait simplement de l'intrigue finement construite et surtout des caractères du *Camarade Infidèle*. Alors que Clymène présentait à la fois cette émouvante faiblesse, cet attachement à des traditions fortes, ce besoin orgueilleux de grandeur morale, cette crainte de souffrir et ce besoin d'amour qui lui donnaient une âme délicatement nuancée, l'héroïne de Jean Balde, qui ne fait rien qu'exalter en elle le souvenir de son mari et douter rétrospectivement de son amour (sans raison d'ailleurs, et même pas par besoin d'angoisse, simplement, semble-t-il, parce qu'il est dans une certaine tradition littéraire qu'un artiste aime moins sa femme que son art), ne parvient jamais à être ni touchante ni inquiétante. C'est une de ces âmes stagnantes qui se cramponnent à un idéal immuable, à un sentiment mort, parce qu'elles n'ont pas assez de vie pour soupçonner le changement et pour accepter l'envahissement par des forces nouvelles. Cette Elisabeth, si elle cessait de nourrir un regret, avec lequel elle vit d'ailleurs fort paisiblement, se sentirait déchue, et le serait véritablement, parce qu'elle ne trouverait rien à mettre à la place de son attitude.

Il vaut mieux ne rien dire du malheureux jeune écrivain, si vide, si conventionnel qui aime Elisabeth et finit par renoncer à l'amour sans avoir évolué ni rien appris.....

De nombreuses images, souvent justes, mais généralement monotones et fades, toutes composées sur le même rythme doux, trop souvent des phrases négligées, ternes, qui tombent,

après une recherche sans vigueur. Le style n'est guère meilleur que celui de *La Vigne et la Maison* et l'intrigue aussi banale s'est limitée davantage sans profit. Il y a là la matière d'une nouvelle assez courte, bien inutilement développée en deux cent soixante-dix pages, et propre à enraciner dans des cœurs naïfs une conception très simpliste de la fidélité.

JEAN ROMANCHE

*
* *

SAVREUX VAINQUEUR, par *André Obey* (Ferenczi, éd.).

Certains diront sans doute — et ils n'auront pas tout à fait tort — que *Savreux Vainqueur* pèche par une outrance verbale qui impatiente et qui lasse ; et il serait facile de dénoncer les inconvénients d'un style qui tantôt, — et trop volontairement — se crispe, tantôt se relâche et s'aveulit ; et peut-être le frisson lyrique qui parcourt le livre se communiquerait-il plus aisément si l'auteur ne prenait soin, par un effort trop visible, de l'entretenir. Tout de même c'est un beau roman, et dont le souvenir s'effacera malaisément. La figure de Savreux, héros manqué, condottiere englué dans la boue d'une époque sans génie, hante durablement l'imagination. Il me semble qu'Obey a su démêler avec beaucoup de sagacité ce qu'il y a de factice, de romantique, mais aussi et avant tout de vital, d'*organique* dans le songe inquiétant dont Savreux se grise et qu'il tente de vivre dans les décombres d'un château de Picardie. Et le retour de Savreux à la vie commune, l'attendrissement amer et comme dépité avec lequel il ceint le collier domestique, est peint avec beaucoup de vraisemblance et d'humanité. Je pense qu'on peut beaucoup attendre de ce romancier viril et sensible.

GABRIEL MARCEL

LE THÉATRE

LA FILLE PERDUE, de *Claude Anet*, au Théâtre de Arts.

M. Claude Anet a eu l'imprudence d'annoncer au cours d'une interview parue peu de jours avant la première représentation de sa pièce que *La Fille perdue*, composée douze ans

après *Mademoiselle Bourrat* marquerait un progrès évident par rapport à cette comédie. On ne saurait en vouloir à un auteur de se tracer à lui-même un graphique simple et encourageant de sa propre évolution. Mais je crains que l'audace, — tout apparente d'ailleurs — du sujet qu'a traité M. Claude Anet dans *la Fille perdue* ne suffise point à lui concilier les suffrages d'une critique impartiale. Le « problème de l'inceste » — cette façon surannée de s'exprimer convient dans le cas qui nous occupe — ne saurait présenter le moindre intérêt s'il n'est abordé de front ; peut-être conçoit-on à la rigueur qu'un dramaturge, ou plutôt un romancier, nous montre un père et sa fille se connaissant pour tels et s'aimant cependant d'*amour*. Le freudisme nous doterait de quelques instruments pour aborder ces régions peu explorées. Mais on pense bien que M. Claude Anet a adopté une autre méthode ; sa pièce est un mélodrame, dont le hasard le plus complaisant fait tous les frais, et que coiffe une conclusion voyante comme une coupole de zinc qu'on aurait passée au minium. Mademoiselle Falconetti a joué avec le naturel le plus pathétique le rôle de *Perdita*. Mais oui, Perdita. M. Claude Anet a des lettres, comme on le voit.

G. MARCEL

LETTRES ÉTRANGÈRES

W. B. YEATS.

W. B. Yeats, qui vient d'obtenir le prix Nobel, est un poète irlandais. La définition ne serait-elle pas suffisante? Poète : poète lyrique. Et irlandais peut se traduire par celte. (Les ethnologues, et Yeats le sait, restent en doute devant ce mot, mais n'a-t-il pas un sens au moins littéraire, après Renan ?)

Le sentiment passionné de sa terre natale, et de ce génie si bien selon son cœur ; une haute culture antique ; la fréquentation des symbolistes français, la mode même d'une poésie légendaire pleine de reines, de heaumes, de licornes, tout s'unissait pour orienter de même W. B. Yeats.

Au fond de ses campagnes pluvieuses et vertes, ce qu'il a retrouvé, n'est-ce pas la grande tradition d'imagination ? « L'art du peuple est en vérité la plus vieille des aristocraties de la pensée, et parce qu'il se refuse à ce qui n'est que passager ou

trivial, ou simplement habile ou joli, ainsi qu'à ce qui est vulgaire ou insincère, et parce qu'il a rassemblé en soi-même les pensées les plus simples et les plus inoubliables des générations, il est le sol où tout grand art s'enracine [1]. » Renan avait dit déjà que là où il n'y a pas de vrai peuple pour nourrir et inspirer le génie, il n'y a rien.

Yeats est donc d'abord un folkloriste, mais il l'est à la grande façon. Son *Crépuscule Celtique* est le plus charmant et le plus vivant recueil qui se puisse de choses vues, de propos paysans, et de rêveries. Errant dans la brume, près de la mer, le long des ruisseaux gris, des bois de noisetiers peuplés d'écureuils, il a cherché les dernières lueurs de « cette grande fantasmagorie celtique dont nul homme n'a découvert et dont nul homme n'a révélé le sens. »

Il s'est assis lui aussi, comme Synge, comme Lady Gregory, devant le feu de tourbe, dans la chaumière où les souris tournent autour du coffre au gruau d'avoine ; mais pour écouter avec des oreilles différentes, faisant son propre choix de mots, de phrases et d'histoires.

Il semble qu'il ait rêvé de voir le peuple gaëlique ramener dans le siècle « la simplicité ancienne et l'amplitude de l'imagination. » Simplicité, c'est-à-dire liberté naïve. Toute licence à la fiction, à l'aspiration aux choses infinies, « à l'immense et vague extravagance qui repose au fond du cœur celtique. » « Comment pouvons-nous savoir si notre propre déraison n'est pas meilleure que la vérité d'un autre ? Car nous l'avons réchauffée à nos foyers et dans nos âmes, et elle est prête pour que les abeilles sauvages du vrai viennent s'y abriter et y faire leur doux miel. Revenez dans le monde, abeilles sauvages, abeilles sauvages ! »

Les délicieuses et poignantes *Histoires de Hanrahan le Rouge,* tirées de ce livre de sombres contes, *la Rose Secrète*, ne sont-elles pas un bon exemple de divagations irlandaises ? Et cela prend le cœur, comme le prennent les poèmes de Yeats ; et ses essais même, qui gardent je ne sais quelle inflexion de mélancolie passionnée. Ses souvenirs aussi, ne les a-t-il pas écrits comme des *Rêveries sur l'enfance et sur la jeunesse ?*

1. Ces citations sont empruntées aux excellentes traductions, publiées ou encore inédites de Mlle J. Lichnerowicz.

Son théâtre, une dizaine de pièces, — *Cathleen ni Houlihan*, *la Comtesse Cathleen*, *Le Sablier*, *Le Seuil du Roi*, *Sur la grève de Baile*, *Le Heaume vert*, *Deirdre*, *la Terre du Désir du Cœur*, *les Eaux d'Ombre*, — est plus lyrique encore que dramatique. — On peut dire, pour parler vite, qu'il est à celui de Maeterlinck ce que les vers de Verlaine sont à ceux de Sully-Prudhomme. — Comme sa *Deirdre* est différente de celle de Synge. Et cependant ces drames ne seraient-ils pas faits plus qu'aucun pour se rendre maîtres de l'esprit du spectateur ? Quelques phrases tirées de la préface de *Deirdre*, laisseront entrevoir quelle conception Yeats a du drame. (Et ses idées s'apparentent quelque peu à celles du grand dramaturge polonais Wyspianski.)

Le caractère n'est constamment présent que dans la seule comédie...

C'est dans les moments de comédie que le caractère est défini... tandis que dans les grands moments, tout est lyrisme, passion sans mélange, « l'intégrité du feu... »

La tragédie doit toujours être la submersion et la rupture des fossés qui séparent l'homme de l'homme, et c'est sur ces fossés que la comédie tient maison...

Nous appelons cet art poétique, parce qu'il nous faut apporter plus que notre humeur journalière pour y prendre plaisir... Il y a un certain art que nous appelons réel, parce que le caractère ne peut s'exprimer parfaitement que dans un monde réel.

L'art tragique, l'art passionné, celui qui noie les fossés, celui qui confond l'entendement, nous émeut en nous plongeant dans la rêverie, en nous attirant presque jusqu'à l'intensité de la trance... Les personnages grandissent jusqu'à devenir l'humanité elle-même...

Cette rêverie, cette passe d'armes entre l'homme et le fantôme... est la condition du plaisir tragique.

Ces mots *rêve*, *trance*, ne sont pas là jetés en l'air. Nombre de poèmes de Yeats sont de pures transcriptions de songes. D'où leur démarche énigmatique. Yeats a parlé de l'art de provoquer les songes, qu'il a pratiqué selon d'antiques arcanes. La contemplation de certains symboles à l'état de demi-veille amène, paraît-il, des visions extraordinairement colorées...

Et Yeats a relaté de bien autres expériences personnelles de magie, d'occultisme, de spiritisme, en compagnie d'Irlandais versés dans les arts curieux. Pages surprenantes, mais dont

l'étrange poésie semble venir du fond des âges, sauvage et non maladive, un peu hagarde, et toute fraîche.

« Nous autres Irlandais, nous échangeons des civilités avec le monde de l'au-delà. » Celui qui a tant parlé du peuple de féerie, — auquel il n'est pas un paysan de là-bas qui n'ait eu affaire, — aurait toujours présents à son côté trois esprits visibles à certains médiums. Ce trait dans un portrait de Yeats n'est pas indifférent. Mais ce qu'il importe de bien marquer ici, c'est que ce lyrisme parcouru d'on ne sait quel frémissement vivant, semble toujours monter des profondeurs obscures de l'être. Il semble que Yeats n'ait pris pour matière de ses poésies que ces émotions indéfinissables, et par delà la vie, qui nous traversent comme des ressouvenirs d'un autre monde. Cela se sent dans les pièces mêmes mi-légendes, mi-ballades, auxquelles ont succédé celles du *Vent dans les Roseaux*, toutes simples, celles-ci, et du naturel le plus uni : « J'avais fait de mon chant un vêtement — Couvert de broderies — Prises des vieilles mythologies — Du talon à la gorge. — Mais les fous s'en saisirent, — Le portèrent aux yeux du monde — Comme s'ils l'avaient ouvré. — Chant, laisse-le leur prendre, — Car il y a plus à tenter — A marcher nu. » Oui, de petits chants nus, comme chuchotés, parce que la passion trop forte s'exprime à voix basse. L'étrange chose, ces poèmes d'amour. Tant de simplicité pour tant de passion, mais toujours comme dans un halo de rêverie nostalgique.

La poésie de Yeats, c'est l'autre planète. Je dois l'avouer, je n'en sais pas qui ait autant d'efficace. A la lettre elle enchante.

Mais en est-il une autre qui soit ainsi à la limite de la vision, ou qui simplement ait ce caractère visionnaire ?

Naturellement ce n'est pas par hasard que de telles incantations sont réussies. Pour arriver à ce point de perfection où l'éclat du langage musical est la lumière même de la pensée et le feu même de la passion, il faut travailler jour après jour, « bâtissant une douloureuse beauté ».

Je disais : « Une ligne peut nous prendre des heures, peut-être ;
Pourtant si elle ne semble pas la pensée d'un moment,
Notre couture faite et défaite a été vaine...

Mais il dira à celle qu'il aime de mettre en balance les grands qui ont mal parlé d'elle et les cinq ou six vers d'une de ces brèves chansons :

Je l'ai faite d'un souffle d'air,
Les enfants de leurs enfants diront qu'ils ont menti.

Plus qu'un chanteur et plus qu'un écrivain : un poète.

A cause de cette texture aérienne, mystique, et parce qu'il a été parlé de magie et de spiritisme, qu'on n'imagine pas surtout un Yeats bouddhiste, ou se sentant de ces sagesses faites pour des Asiatiques qui n'ont jamais su rire. C'est un Occidental, un Celte. — On peut d'ailleurs le dire un Européen, il est assez haut pour cela ; son art est assez simple et large, et son œuvre a vraiment ajouté au trésor de l'homme. — Or celte, cela signifie non seulement nostalgique, suave, un peu fol, mais encore passionné, rieur, terrible, ami de l'héroïsme et de la noblesse plus que d'une sagesse extatique.

Païen peut-être, à la façon des vieux bardes qui ne chantaient que les belles passions des jeunes gens, rêvant toujours « du pays de féerie où nul ne devient vieux, ni pieux, ni grave. » Et chrétien par son désir même, par sa façon de considérer l'œuvre des sept jours comme gâtée depuis la chute d'Adam.

Car toute vie soupire après le dernier jour
Et il n'est point d'homme qui ne tende l'oreille
Pour entendre la trompette de Michel crier
Que chair et os peuvent disparaître...

Un poète irlandais, trop irlandais pour n'être pas catholique, mais espérant « la réconciliation dernière où la croix se fleurira de roses. »

HENRI POURRAT

*
* *

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris, VIII° Arrondissement.

L'OPTIMISME DE LA BOURSE

Les contribuables français qui avaient payé 14 milliards d'impôts en 1920, en verseront pour plus de 21 milliards en 1923. C'est notablement plus qu'en 1922, mais en dressant le budget tardivement, comme l'on sait, on avait déjà escompté pour la presque totalité les plus-values réalisables pendant l'exercice. La situation reste néanmoins satisfaisante de ce côté. Il est à considérer aussi que, si les Billets de la Banque de France, en circulation, ont augmenté d'un milliard depuis un an, ceci ne tient pas à ce que l'Etat a fait de nouveaux emprunts à la Banque, mais à ce que les effets escomptés se sont accrus d'autant. Ceci n'est évidemment pas imputable seulement au relèvement des prix des matières premières et objets fabriqués, relèvement concomittant à celui des changes, mais surtout au développement de l'activité économique. Il est non moins intéressant de constater que la balance commerciale, en tenant compte des dépenses faites par les Etrangers en France, est nettement en équilibre, que les recettes des grands réseaux de chemins de fer et que le trafic des canaux et des ports sont en forte augmentation.

Bref, si la législature qui tire à sa fin et le Parlement qui va être élu en Avril, veulent bien ne pas se livrer à de folles prodigalités budgétaires, notre pays tiendra facilement le coup jusqu'à ce que la situation politique européenne se soit éclaircie, ce qui engagera sans doute la grande spéculation à jouer la hausse du franc, après l'avoir fait baisser sans égards depuis un an.

Pour l'instant, la baisse de la livre à New-York, la hausse du dollar à des prix qu'il n'avait jamais atteints, sont les phénomènes qui accaparent le marche monétaire international. Ils jouent dans la campagne électorale qui touche à sa fin en Grande Bretagne, un rôle considérable avec le chômage et l'évasion fiscale, phénomène nouveau dans ce pays dont la situation financière a subi de si fortes transformations depuis dix ans. Mais, de même qu'ici la baisse du franc n'arrive plus, comme au début de 1920, à stimuler la Bourse, le Stock-Exchange ne songe guère à profiter de la dévalorisation de la livre pour faire monter ses valeurs.

Seules, les actions des Mines d'Or sont en hausse, par un effet pour ainsi dire mécanique, le prix de l'or exprimé à Londres en shellings à l'once, montant au fur et à mesure que la livre baisse à New-York, c'est-à-dire que monte le dollar qui, trônant majestueusement au-dessus des autres monnaies, peu ou prou avariées, conserve, même sous la forme du papier sa valeur en or. En fait, on est plutôt morose au Stock-Exchange, et l'altération de la livre y semble un phénomène d'une douloureuse signification. On ne constate donc pas en Angleterre l'antagonisme du mercantilisme et de l'Etat qui fut si scandaleux en Allemagne et que l'on aurait bien voulu mettre à la mode ici dans certains milieux.

Quoi qu'il en soit, ce que l'on peut appeler la constitution économique de la France, reste un élément d'optimisme. Les médications que l'on a prétendu par moments vouloir lui appliquer n'ont pas réussi à compromettre sa robustesse. Il est à espérer que les expériences que l'on voudra encore tenter dans ce sens, ne seront pas plus nocives. Mi-agricole et mi-industriel, notre pays résiste plus facilement aux crises que l'Angleterre, condamnée à exporter en quantités énormes si elle ne veut pas dépérir. Que l'on veuille bien seulement, nous le répétons, ne pas se laisser aller au gaspillage, et le franc qui est présentement la victime d'une conspiration politique, se relèvera, celle-ci dispersée, sous la simple action des facteurs économiques.

C'est dans cet espoir que la Bourse laisse nos grandes valeurs industrielles et commerciales à des niveaux fort élevés. A vrai dire, on ne trouve, ni au Stock-Exchange de Londres, ni à celui de New-York, des titres jouissant de cotations aussi brillantes que ceux qui tiennent ici la tête parmi les différents groupes. Les capitalistes qui ont de l'argent à employer agiront même prudemment, en cherchant parmi ceux qui viennent derrière ces coryphées. Il leur faut, en effet, des actions qui soient encore susceptibles de monter notablement, et il n'en manque certainement pas.

LA BOURSE

La Bourse a montré, durant les dernières séances, une irrégularité marquée, qui va sans doute persister jusqu'au début de l'année 1924. L'indécision qui règne au Stock-Exchange de Londres, l'incertitude générale qui domine dans les hautes sphères de la politique européenne, contrecarrent l'impression favorable qui ressort de l'examen de notre situation économique. Au reste, on avait beaucoup monté depuis quelque teups et il convient de prendre un moment de repos.

PETIT COURRIER

51-6-A. S. — Oui, votre obligation « Ville de Paris », n° 105.625, est bien sortie au dernier tirage, et est remboursable au pair, à partir du 1er Janvier prochain.

Sedan L. G. — Pour répondre utilement à votre question, il est indispensable que vous m'indiquiez la date et le taux d'émission de vos titres.

L. C.-4.977. — Vous auriez avantage, à mon avis, de vous débarrasser, au plus tôt des titres en question, pour vous placer sur d'autres susceptibles de vous rattraper rapidement de la perte que vous subissez actuellement. Donnez-moi votre adresse, et je vous dirai ce qu'il y a lieu de faire ensuite.

LÉON VIGNEAULT

**

Pour 1 franc

PAR JOUR

vous pouvez, dans n'importe quel pays du monde, être tenu au courant du mouvement littéraire français et étranger et recevoir toutes les meilleures nouveautés grâce à l'Office du livre du "Crapouillot".



Pour recevoir cinq volumes nouveaux par mois pendant un an, provision à "l'Office de livres" : 360 fr.

Abonnement au "Crapouillot" :
France et Colonies, 40 francs ; Etranger, 50 francs

★★.

L'OFFICE DE LIVRES

DU "CRAPOUILLOT"



permet à un étranger cultivé de se tenir, mois par mois, au courant du mouvement littéraire

Pour 1 franc

PAR JOUR

vous pouvez, dans n'importe quel pays du mond être tenu au courant du mouvement littéraire fran çais et étranger et recevoir toutes les meilleur nouveautés grâce à "l'*Office de LIVRES*" d "Crapouillot".



Pour recevoir cinq volumes nouveaux par mois provision à "l'Office de livres". .. .. 360 fr

OFFICE DE LIVRES

DU "CRAPOUILLOT"

Provision de **360** fr. par an .. .. 5 livres nouveaux par mois.
— **700** fr. par an .. .. 10 livres nouveaux par mois.
— **1.000** à **3.000** fr. .. 10 à 12 livres nouveaux par mois, des éditions originales, des éditions d'art et de luxe.



Les principaux cercles des colonies françaises et étrangères sont abonnés au "**Crapouillot**" et possèdent un compte-courant à

"l'OFFICE DE LIVRES"

L'OFFICE DE LIVRES

DU "CRAPOUILLOT"

POUR LA PROVINCE, LES COLONIES ET L'ÉTRANGE

A la demande de ses abonnés, l'excellente Revue parisienne illustrée d'a lettres, spectacles, **le Crapouillot**, vient d'organiser un service de libr d'un genre absolument inédit.

Certains lecteurs, qui résident loin d'un centre ou de la métropole, regr taient amèrement de devoir attendre fort longtemps les nouveautés littéra que des analyses leur avaient donné le désir de connaître.

Renommé pour l'indépendance, sinon l'intransigeance de sa critique littérai et possédant, dans le domaine du " goût ", l'entière confiance de ses lecte **le Crapouillot** vient de mettre sur pied un " Office de Livres " basé sur principe suivant :

Tout abonné du **Crapouillot**, moyennant une provision (*intégralem remboursée* par le prix marqué des livres), reçoit, chaque mois, dès leur parutio les meilleures nouveautés littéraires. L'abonné peut, d'autre part, sans crain aucun double emploi, commander, sur sa provision, tout ouvrage l'intéressa se servir de son compte courant pour acquérir des ouvrages spéciaux (médecir sciences, enseignement, etc.), pour renouveler sans frais ses abonnements a revues, etc...

Chaque colis de livres est composé en suivant fidèlement les indications l'abonné pour lequel est constitué un dossier personnel. A chaque env l'abonné est averti du décompte exact de sa provision.

Pour recevoir cinq livres par mois (par exemple quatre à 6 fr. 75, un 3 francs et le port) le souscripteur doit tabler pour un an sur une provisi de 360 francs. Pour 1000 francs par an le souscripteur reçoit 10 à 12 liv nouveaux par mois, et de plus des livres d'art illustrés ou, à son choix, livres de luxe ou des éditions originales. *Les provisions sont payables à volonté un ou plusieurs versements.*

Ce service absolument nouveau, réservé aux abonnés du **Crapouillot**, to en satisfaisant les desiderata des lettrés de province, des colonies et de l'étrange aidera puissamment à la diffusion du bon LIVRE FRANÇAIS. C'est u initiative à soutenir.

L'OFFICE DE LIVRES ET LE CHANGE

Dans les pays à change haut, un bon nombre de libraires n'ont tenu auc compte de la dépréciation du franc. Par exemple, un roman à 6 francs vend couramment *un dollar* (soit 20 francs, au cours du change) aux Etat Unis — et le même abus existe dans presque toutes les colonies anglaises **alors que notre Office le facture 6 francs net, plus le port** (so au maximum : **7** fr.).

Les souscripteurs des pays à change haut reçoivent donc **près** de *tr* volumes pour le prix d'un *seul* dans leur pays.

Bulletin de souscription à l'abonnement du "CRAPOUILLOT" et à "L'OFFICE DE LIVRES" du Crapouillot

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **40** fr. (France) / **50** fr. (Etranger) } pour un abonnement d'un an au "Crapouillot"

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de.................................. (2), destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 3, 4, 5, 6, 10, 12, 20.............. (1) livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires : ....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) :..

....

III. Ma maison d'édition favorite est :..

IV. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres d'histoire ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale, cinégraphique ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions d'auteurs étrangers.

V. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas......................

VI. Je désire de plus..

Signature :

(1) Rayer les indications inutiles.

(2) Comme base, tabler sur environ 360 fr. pour 5 livres par mois pendant un an, 700 fr. pour 10 livres. Ajouter une provision supplémentaire si vous désirez des livres d'art, éditions originales, etc...



ÉDITIONS DE LA "NOUVELLE REVUE CRITIQUE"
16, RUE JOSÉ-MARIA-DE-HÉRÉDIA — PARIS (VIIe)

COLLECTION CRITIQUE

Nouvelle Série

Célébrités d'Aujourd'hui

(2e Série)

Pour paraître à partir du **10 Janvier** à raison de 2 ouvrages par mois;

La Nouvelle Revue Critique publie une Collection Critique, littéraire, philoso phique, théâtrale, artistique et musicale.

Chaque étude paraît en élégante plaquette et chaque plaquette comprend : 1° Un portrait de l'auteur commenté ; 2° Une biographie ; 3° Une étude générale ; 4° Une bibliographie *complète :* dates de publications, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc. ; le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrê mement modique.

Célébrités d'Aujourd'hui : 2e SÉRIE (12 monographies)

Claude FARRÈRE	**André GIDE**
Maurice BARRÈS	**Marcel PRÉVOST**
Maurice MÆTERLINCK	**Henry BERNSTEIN**
Henry BORDEAUX	**G. de PORTO RICHE**
Georges COURTELINE	**Henri BERGSON**
Jean RICHEPIN	**Paul CLAUDEL**

Abonnements à la série complète :

Edition ordinaire	France.. ..	36 fr.
	Etranger ..	40 fr.
Edition de luxe sur papier Hollande (numérotée)	France.. ..	125 fr.
	Etranger ..	130 fr.
sur papier Japon (numérotée)	France.. ..	175 fr.
	Etranger ..	180 fr.

Le prix des abonnements est **garanti contre toute augmentation.**

Prix de l'exemplaire séparé :

Edition ordinaire	France.. ..	Variable
	Etranger ..	—
Edition de luxe sur papier Hollande (numérotée)	France.. ..	15 fr.
	Etranger ..	16 fr.
sur papier Japon (numérotée)	France.. ..	20 fr.
	Etranger ..	21 fr.

Le prix des exemplaires séparés est **susceptible de majoration.**

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

Pierre LOTI	**3.75**	**TAINE**	**3.75**
Henry de RÉGNIER	**3.75**	**Ctesse de NOAILLES**	**3.75**
Colette WILLY	**3.75**	**Paul BOURGET**	**3.75**
Anatole FRANCE	**3.75**	**Henry BATAILLE**	**3.75**
François de CUREL	**3.75**	**Paul FORT**	**3.75**
Abel HERMANT	**3.75**	**Laurent TAILHADE**	**4.50**
Octave MIRBEAU	**4.50**	**Romain ROLLAND**	**5 »**

(Il existe encore quelques exemplaires des ouvrages ci-dessus sur papier Japon, au prix de 20 *fr., et sur papier de Hollande au prix de* 15 *fr.).*




restaurant du vieux-colombier

OFFICIERS DE MARINE

avant de partir en croisière

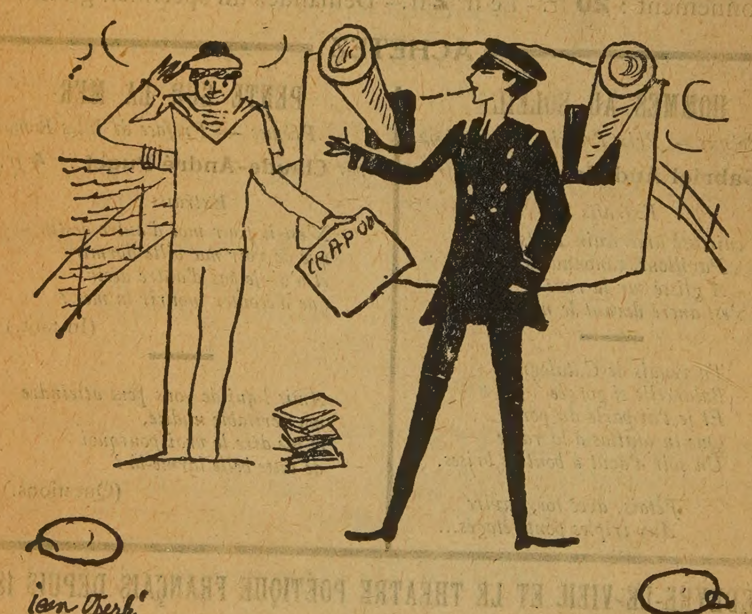
abonnez-vous

au "CRAPOUILLOT"

revue parisienne d'arts, lettres, spectacles

et à son

OFFICE DE LIVRES





ENVOYEZ VOTRE NOM ET VOTRE ADRESSE AU **CRAPOUILLOT, 3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve** VOUS RECEVREZ GRATUITEMENT TROIS SPÉCIMENS DU " CRAPOUILLOT " ET LE BULLETIN DÉTAILLÉ DE " L'OFFICE DE LIVRES ".


Appareils d'éclairage
Meubles
Papiers peints
Étoffes
La Boutique
PIERRE CHAREAU
3 Rue du Cherche-Midi (VIe)